MÊLANGES
DE
LITTÉRATURE,
DE MORALE
ET DE PHYSIQUE.

TOME SIXIEME.

MÊLANGES

DE

LITTERATURE,

DE MORALE

ET DE PHYSIQUE.

TOME SIXIEME.

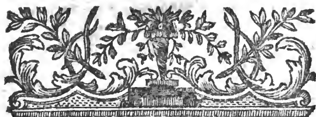




A AMSTERDAM,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXV.





AVERTISSEMENT.

Le Roman hiſtorique d'Agnès de Caſtro, fait partie d'un Recueil de Pieces fugitives de Madame Behn, laquelle étoit fille d'un gentilhomme de Cantorbery, nommé Jonhſon. Elle ſuivit ſon pere en Amérique, où il fut envoyé en qualité de Gouverneur de pluſieurs iſles ſituées aux environs de Surinam. Après avoir paſſé pluſieurs années dans ce pays, Madame Behn revint en Angleterre, & fut préſentée au Roi Charles II. Elle lui rendit un compte ſi exact de

l'état des Colonies Angloises, que ce Prince parut charmé de son esprit & de ses talents. Elle épousa, quelque-temps après, M. Behn, riche Négociant, Hollandois d'origine.



HISTOIRE



HISTOIRE
D'AGNÈS DE CASTRO,

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

QU'UNE paſſion naiſſante a de charmes, & qu'on ſe laiſſe facilement entraîner aux plaiſirs que l'amour ſemble nous promettre ! Mais on éprouve auſſi que les ſuites en ſont ſouvent funeſtes, & qu'il ne ſuffit pas d'aimer pour être heureux. Tous les hommes, de quelque état qu'ils ſoient, peuvent devenir également le jouet de la fortune, & les cœurs tendres & paſſionnés ſont encore plus expoſés que les autres à ſes caprices.

On en trouve plusieurs exemples dans les siecles passés, & le regne de Dom Alphonse IV, Roi de Portugal, nous en fournit un des plus frappants.

Ce Prince étoit fils de Dom Denys & d'Isabelle, Princesse d'une rare vertu. Dom Denys fut si heureux dans toutes ses entreprises, qu'on disoit qu'il ne trouvoit rien d'impossible : lorsqu'il monta sur le trône, son premier soin fut de maintenir la paix dans son Royaume, & d'y répandre l'abondance.

Pour y parvenir, il conclut le mariage de son fils Dom Pedre, qui n'avoit alors que huit ans, avec Blanche, fille de Dom Pedre, Roi de Castille ; mais il fut décidé que ce mariage ne seroit célébré que lorsque ce Prince auroit atteint sa seizieme année.

Blanche n'apporta à la Cour de Portugal qu'une santé languissante, & peu de charmes. Dom Pedre, qui étoit plein de douceur & de vertu, n'en vécut pas moins bien avec elle ; mais les infirmi-

rés de cette Princesse ayant toujours augmenté, elle desira de se retirer. Sur la demande qu'elle en fit, le Pape consentit au divorce qu'elle souhaitoit, & Blanche alla ensevelir ses malheurs dans un lieu solitaire où elle se retira. Dom Denys pensa bientôt à remarier Dom Pedre, & lui fit épouser Constance, fille de Dom Jean Manuel, Prince du Sang de Castille, fameux par les démêlés qu'il eut avec son Roi.

Cette Princesse avoit été promise au Roi de Castille; mais ce dernier ayant manqué à ses engagements, on ne fit point de difficulté de la donner à Dom Pedre, qui devoit un jour posséder un grand Royaume. Il n'avoit que vingt-cinq ans; c'étoit l'homme le plus accompli de toute l'Espagne, soit par les qualités du corps, soit par celles de l'ame, & il se montroit en tout digne de la couronne qu'il devoit porter un jour.

Constance avoit de la beauté, de l'es-

prit & de la grandeur d'ame ; ſon mérite ſeul auroit dû lui attacher Dom Pedre pour jamais : les égards qu'il avoit pour elle, & les marques d'eſtime & de reſpect qu'il lui donnoit, auroient pu paſſer pour de l'amour, aux yeux de ceux qui n'y auroient pas fait une extrême attention ; mais une autre étoit deſtinée à régner ſur ſon cœur.

Conſtance, la premiere année de ſon mariage, mit au monde un fils, qui fut appellé Dom Louis. A peine eut-il vu le jour, qu'il mourut. Cette perte la toucha ſenſiblement ; mais la froideur du Prince, dont elle commençoit à s'appercevoir, l'affligea bien davantage. Toute entiere à ſes devoirs, elle l'aimoit uniquement, & n'étoit occupée que du ſoin de lui plaire : de ſi puiſſants liens, qui l'attachoient auſſi entiérement à ſon mari, lui ouvrirent bientôt les yeux ſur ſes actions ; mais elle ne trouva point dans les marques d'amitié qu'elle en recevoit, ce tendre re-

tour qu'elle eût desiré, & qui seul étoit capable de remplir un cœur aussi délicat que le sien.

D'abord elle crut qu'elle pouvoit se tromper ; mais le temps lui ayant confirmé ce qu'elle craignoit, elle soupira en secret, & sut si bien renfermer sa douleur en elle-même, que Dom Pedre ne s'en apperçut point. Elle n'eut pas la même retenue vis-à-vis d'Agnès de Castro, qu'elle traitoit plutôt comme son égale que comme sa fille d'honneur, & qu'elle distinguoit de toutes ses compagnes par l'amitié qu'elle avoit pour elle.

Cette fille, si chere à la Princesse, méritoit bien la préférence qu'elle lui donnoit ; elle étoit extrêmement belle, sage, discrete, spirituelle. Elle aimoit Constance plus qu'elle-même, & lui en avoit donné les plus grandes preuves en quittant une famille illustre, dont elle étoit adorée, pour se livrer entiérement à elle, & la suivre en Portugal.

Ce fut dans le sein cette vertueuse fille que la Princesse déposa ses premiers chagrins, & l'aimable Agnès n'oublia rien pour la consoler.

Constance n'étoit pas la seule qui eût à se plaindre de Dom Pedre. Avant son divorce avec Blanche, il avoit déjà pris des soins pour Elvire Gonzalès, sœur de Dom Alvare Gonzalès, favori du Roi de Portugal, & ce qui n'avoit été qu'un amusement dans la jeunesse de ce Prince, avoit fait une si profonde impression sur Elvire, que le malheureux état de Blanche lui avoit fait espérer de pouvoir un jour épouser Dom Pedre. Elle vit avec un secret dépit Constance remplir la place dont son ambition avoit été flattée, & les charmes de cette Princesse lui firent bientôt perdre l'espérance de plaire à l'avenir à Dom Pedre.

La jalousie qu'elle en eut lui fit examiner avec soin toutes les démarches du Prince. Elle s'apperçut aisément de sa froideur pour Constance, & le soup-

çonna, avec raiſon, d'avoir le cœur préoccupé d'une nouvelle paſſion. Elle ſe promit bien de la traverſer par toutes ſortes de moyens, auſſi-tôt qu'elle pourroit découvrir quel en étoit l'objet. Elle avoit un eſprit capable des entrepriſes les plus hardies, & le crédit de ſon frere la rendoit ſi vaine, que l'indifférence même que Dom Pedre lui témoignoit, ne put abaiſſer ſon orgueil.

Le Prince menoit une vie languiſſante, & prenoit tant de ſoin d'en cacher la cauſe, que perſonne ne la pénétroit. Les ſpectacles n'avoient aucun attrait pour lui, toutes les ſociétés lui étoient inſipides, & il ne ſe plaiſoit que dans la ſolitude.

Ce changement étonna tout le monde; le Roi, qui l'aimoit tendrement, lui fit les plus vives inſtances pour qu'il lui ouvrît ſon ame, & qu'il lui confiât le ſujet de ſes peines, mais il ne put parvenir à lui arracher ſon ſecret.

Quelque-temps après, la Princesse accoucha d'un second fils, qui fut appellé Fernand. Dom Pedre fit un effort sur lui-même, pour prendre part à la joie publique, de maniere que toute la Cour le crut guéri de sa mélancolie ; mais cette fausse apparence ne dura pas long-temps, & il retomba bientôt dans sa sombre tristesse.

Tandis que l'artificieuse Elvire étoit sans cesse agitée & occupée à en découvrir le sujet, le hasard la servit utilement, & un jour que, transportée de colere, elle erroit dans les jardins du Palais de Coïmbre, elle trouva le Prince de Portugal endormi dans une grotte obscure.

Elle ne put contenir son dépit à la vue de cet aimable objet; elle l'examina avec attention, & remarqua (malgré le sommeil dans lequel il étoit plongé) que des larmes couloient de ses yeux. La flamme dont elle brûloit se réveilla dans son cœur, & elle sentit renaître

toute la tendresse qu'elle avoit eue pour lui. Elle s'apperçut qu'il soupiroit, & ensuite lui entendit prononcer ces paroles : » Oui, divine Agnès, je mourrai » plutôt que de vous le révéler, & » Constance n'aura rien à me repro- » cher «. Elvire devint furieuse à ces mots : elle se représenta en même-temps Agnès de Castro avec tous ses charmes, & ne doutant plus que ce ne fût elle qui possédât le cœur de Dom Pedre, elle conçut autant de haine pour cette belle rivale, que d'amour pour le Prince. La grotte où elle l'avoit trouvé n'étoit pas un endroit propre à réfléchir, ni fait pour prendre une résolution. Ses premiers transports auroient peut-être tiré Dom Pedre de son sommeil. Elle vit qu'il tenoit un papier : elle s'en saisit adroitement, sans réveiller ce Prince, & afin de n'être point surprise en le lisant, elle sortit du jardin avec autant de trouble que de précipitation.

Lorſqu'elle fut retirée dans ſon appartement, elle ouvrit en tremblant ce fatal papier, & y trouva ces vers, écrits de la main de Dom Pedre.

» C'eſt en vain, honneur ſacré, que » vous excitez des combats dans mon » cœur. L'amour, le tendre amour re» gle mon deſtin. En vain l'intérêt & » la gloire voudroient le fixer. Le Dieu, » ſûr de ſa victoire, y triomphe, & ne » partagera point ſon empire. Vaine» ment, ô devoir ſacré! vous vous y » oppoſez : c'eſt inutilement que vous » réclamez vos droits. L'amour triom» phe de ces devoirs forcés; il rompt » les nœuds qu'il n'a point formés; nul » mortel n'eſt à l'abri de ſes fleches fata» les; j'en reſſens les atteintes cruelles; » je brûle, je languis, mon cœur eſt » déchiré, mais mon déſeſpoir m'eſt » cher.

» Belle Conſtance, à qui ma foi eſt » dûe, pardonnez à la deſtinée qui m'en-

» traîne; c'eſt à elle ſeule qu'il faut im-
» puter ſi mon cœur vous eſt infidele.
» Je ſuis vaincu malgré moi. Ma vie eſt
» à vous ; je vous l'ai donnée avec ma
» ma main, mais je ne commande point
» à mes deſirs «.

Elvire reconnut l'écriture de Dom Pedre, & voyant la malheureuſe part que Conſtance avoit dans les vers qu'elle venoit de lire, elle ne ſe fit aucun ſcrupule de chercher un moyen pour les lui faire parvenir : mais afin de n'être pas ſoupçonnée d'y avoir aucun intérêt, elle ne voulut en charger perſonne; & comme elle deſiroit en même-temps que Conſtance ſût que non-ſeulement le Prince ne l'aimoit pas, mais qu'il brûloit pour Agnès de Caſtro, elle fit mettre les vers ſuivants, par une main inconnue, au-deſſous de ceux que Dom Pedre avoit écrits :

» Le ſommeil a trahi ce malheureux

» amant : des larmes ameres inondoient
» son visage ; sa langue imprudente a
» dévoilé son secret : fidelle interprete
» de son cœur, elle a déclaré que l'image
» d'Agnès y régnoit «.

Elvire ne chercha point à mettre dans ces vers ni exactitude, ni graces ; elle n'avoit d'autre dessein que de produire l'effet qu'elle en espéroit.

Son impatience sur cet objet étoit si grande, qu'elle ne put attendre jusqu'au lendemain. Elle alla sur le champ au Palais. Constance se promenoit pour lors dans les jardins. Elvire traversa l'appartement de la Princesse jusqu'à son cabinet, sans trouver aucun obstacle. Elle mit le papier dans un livre dont Constance avoit commencé la lecture. Elle sortit ensuite sans être vue, fort satisfaite d'avoir si bien rempli son projet.

Aussi-tôt que Constance fut de retour, elle entra dans son cabinet, & apperçut son livre ouvert, avec les vers

qui devoient porter un ſi grand trouble dans ſon ame. Elle reconnut bientôt une écriture qui lui étoit ſi familiere. En apprenant ce qu'elle avoit toujours craint, elle découvrit en même-temps que celle qui en étoit la funeſte cauſe, étoit Agnès de Caſtro, dont l'amitié ſeule pouvoit adoucir & ſoulager ſes peines. Elle deſiroit ſi ardemment de s'être trompée, qu'elle relut pluſieurs fois ce fatal papier ; enfin, n'étant que trop convaincue de ſon malheur, elle en reſſentit plus de douleur que de colere. La violence que le Prince s'étoit faite pour cacher la paſſion qui le dévoroit, la toucha ſenſiblement. Conſtance gémit ſur ſes propres malheurs, ſans condamner Dom Pedre. La tendreſſe qu'elle avoit pour ſon époux, lui fit répandre un torrent de larmes, & lui inſpira la réſolution de renfermer ſa douleur en elle-même. Elle avoit un courage ſi héroïque, qu'elle auroit exécuté ſon deſſein ; mais le

Prince, qui, à son réveil, vit qu'il avoit perdu ses vers, & qui craignoit qu'on n'en fit un mauvais usage, entra dans le palais avec beaucoup d'inquiétude. Il alla promptement à l'appartement de Constance, qu'il trouva toute en pleurs; il apperçut en même-temps ces vers malheureux que son cœur lui avoit dictés, & qui venoient d'être mis sous les yeux de la Princesse.

Il pâlit à cette vue, & parut si agité, que sa vertueuse épouse en ressentit la peine la plus vive. Madame, lui dit-il d'une voix entrecoupée, d'où vous vient ce papier? Il ne peut m'être parvenu, répondit Constance, que par un ennemi de votre repos & du mien. Il est de votre écriture, & certainement il exprime les sentiments de votre cœur; mais rassurez-vous; car si ma tendresse pour vous me fait regarder votre infidélité comme un crime, cette même tendresse, que rien n'est capable d'altérer, m'empêchera de me plaindre.

La modération & la retenue de Conſtance ne ſervirent qu'à rendre le Prince plus confus & plus embarraſſé. Que vous êtes indulgente, Madame, repliqua-t-il, & que je ſuis coupable! Quelques larmes accompagnerent ces mots, & la Princeſſe, qui l'aimoit paſſionnément, fut ſi vivement touchée de ſon état, qu'ils furent long-temps, l'un & l'autre, ſans pouvoir proférer une parole. Conſtance rompit enfin le ſilence, & lui fit voir ce qu'Elvire avoit fait écrire. Vous êtes trahi, ajouta-t-elle; vous avez été entendu, & votre ſecret eſt découvert. Ce diſcours fut un coup de foudre pour Dom Pedre; toutes ſes forces l'abandonnerent, & ſa ſituation étoit digne de pitié. Il ne pouvoit ſe pardonner le crime involontaire qu'il avoit commis, en expoſant l'aimable & innocente Agnès; & quoiqu'il ne doutât point de la généroſité de Conſtance, la crainte qu'il avoit que ſes ſentiments ne compromiſſent la vertu de cette fil-

le, l'emporta dans ce moment sur toute autre considération.

La Princesse, qui l'observoit avec la plus grande attention, apperçut sur son visage & dans ses yeux des marques d'un si grand désespoir, qu'elle en craignit les suites, & lui tendant la main de la maniere la plus tendre : » Prince, lui » dit-elle, je vous promets que vous ne » m'entendrez jamais vous faire aucuns » reproches, & qu'Agnès me sera tou- » jours chere : puisque je ne puis pos- » séder votre cœur, je mettrai tout » mon bonheur à tâcher au moins de » m'en rendre digne «. Dom Pedre, encore plus honteux & plus affligé qu'il n'étoit auparavant, se jetta aux pieds de Constance, baisant cette belle main qu'elle lui avoit donnée, & oublia peut-être Agnès pour un moment.

Mais l'amour reprit bientôt tous ses droits. La fatale étoile qui présidoit à la destinée du Prince, n'avoit pas encore épuisé toute sa malignité, & la

vue d'Agnès redonna une nouvelle force à sa passion.

Les desirs de cet aimable fille n'avoient point de part à cette victoire : ses yeux n'étoient point coupables, quoique faits pour inspirer l'amour, & ils ne cherchoient point dans ceux de Dom Pedre l'aveu d'une foiblesse qu'elle n'avoit pas dessein de partager.

Comme elle s'éloignoit rarement de Constance, le Prince de Portugal ne fut pas plutôt sorti du cabinet, qu'elle y entra, & trouvant la Princesse pâle & abattue, elle ne douta pas qu'elle n'eût quelque sujet de chagrin. Elle se mit dans la même posture où Dom Pedre étoit un moment auparavant, & lui témoignant une inquiétude remplie de l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui la touchoit : Madame, lui dit-elle, je vous conjure, par les bontés que vous m'avez toujours témoignées, de ne me point cacher le sujet du trouble où je vous vois. Hélas ! Agnès, répondit Cons-

tance, que voulez-vous ſavoir & que pourrois-je vous dire ? Le Prince, ma chere fille, le Prince eſt amoureux. La main qu'il m'a donnée n'étoit pas un préſent de ſon cœur. Je ſuis la victime d'une alliance formée par l'intérêt. Quoi! le Prince aime ! reprit Agnès, avec une ſurpriſe mêlée d'indigation : quelle beauté peut vous diſputer une conquête qui vous eſt due à tant de titres ? Ah ! Madame, tout le reſpect que je lui dois ne peut m'empêcher de murmurer contre lui. Ne l'accuſez de rien, interrompit Conſtance, ce n'eſt pas ſa faute, & je lui ſuis plus obligée du deſir qu'il a de m'être fidele que ſi je poſſédois ſon cœur. Ce n'eſt pas aſſez de combattre, il faudroit vaincre, mais il fait plus dans l'état où il eſt, que je ne devois naturellement eſpérer de lui. Enfin il eſt mon époux, il poſſede toutes les qualités qui peuvent rendre un Prince accompli, & il ne lui manque rien que d'avoir pour moi l'amour que je ne puis lui inſpirer. Ce ſen-

timent m'auroit rendu trop heureuſe. Ah ! Madame, s'écria Agnés avec tranſport, il faut que Dom Pedre ſoit aveugle pour ne pas connoître le prix du bien qu'il poſſede. Il a vu ſans doute des attraits ſupérieurs aux miens, reprit la Princeſſe avec un air modeſte : mais, Madame, reprit Agnès, pourroit-on trouver une femme, non-ſeulement en Portugal, mais même dans toute l'Eſpagne qui pût vous être comparée ? & ſans avoir égard à vos charmes, peut-on ſe laſſer d'admirer les qualités de votre ame? Ma chere Agnès, interrompit Conſtance en ſoupirant, celle qui m'enleve le cœur de mon époux, n'a que trop d'appas pour le rendre excuſable, puiſque c'eſt toi dont le ſort s'eſt ſervi pour me porter ce coup : oui, Agnès, le Prince t'aime, & les agréments & les vertus dont tu es ornée, mettent des bornes à mes plaintes, & m'empêchent d'en concevoir le moindre reſſentiment.

La charmante Agnès reſta immobile.

La foudre l'auroit moins ſurpriſe, & moins accablée qu'elle ne le fut du diſcours de la Princeſſe. Elle demeura quelque temps ſans pouvoir parler, & fixant enfin des regards terribles ſur Conſtance, que dites-vous, Madame, s'écria-t-elle ? Quoi, je pourrois être un objet de jalouſie pour vous ! moi qui ſuis venue à Coïmbre avec empreſſement pour contribuer à votre bonheur, je ſerois au contraire la cauſe de tous les malheurs qui doivent empoiſonner le reſte de vos jours ! Que cette beauté m'eſt odieuſe, puiſqu'elle vous devient ſi fatale, malgré le peu de ſoin que j'en prends ! Que je déteſte le malheureux jour où Dom Pedre m'a vue pour la premiere fois ! Mais, Madame, ce ne peut être moi que le Ciel a deſtinée pour troubler votre repos, & il ne me hait point aſſez pour me mettre à une auſſi cruelle épreuve : ſi j'étois cette malheureuſe rivale, il n'y a point de châtiment auquel je ne me condamnaſſe moi-même. C'eſt d'El-

vire que le Prince eſt amoureux ; il en étoit déjà épris avant d'être à vous, & même avant ſon divorce avec Blanche. On vous aura fait ſans doute un rapport infidele de cette intrigue de ſa jeuneſſe. Mais, Madame, depuis le lien ſacré qui l'unit avec vous, il n'en a ſûrement point formé d'autre. Il eſt certain, répondit la Princeſſe, que Dom Pedre vous aime, & j'ai aſſez bonne opinion de moi, pour croire que nulle autre que vous ne pourroit me diſputer ſon cœur. D'ailleurs le ſecret eſt découvert, & il n'en eſt pas diſconvenu. Quoi, interrompit Agnès plus ſurpriſe que jamais, c'eſt donc lui-même qui vous a avoué ſa foibleſſe ! Alors la Princeſſe lui montra les vers qui l'en avoient inſtruite. Rien n'eſt égal au déſeſpoir qui ſaiſit Agnès à la vue de cet écrit. Tandis qu'elles s'abandondoient aux larmes & aux ſoupirs, l'impatiente Elvire qui deſiroit ardemment d'apprendre l'effet qu'avoit produit ſa méchanceté, retourna à l'appartement

de la Princesse où elle entra sans se faire annoncer ; elle alla droit au cabinet où étoient ces deux infortunées : elles rougirent à son arrivée, confuses d'être surprises dans ce moment. Elvire eut la joie barbare de voir Constance lui cacher ce papier qui venoit d'être la cause de son affliction, papier fatal qu'elle n'avoit exposé aux regards de cette Princesse que pour assouvir sa haine & sa vengeance. Elle remarqua aussi avec plaisir dans les yeux de Constance & dans ceux d'Agnès, une douleur excessive. Elle resta aussi long-temps qu'il étoit nécessaire pour pouvoir s'assurer qu'elle avoit réussi dans ses desseins; mais la Princesse qui ne vouloit pas avoir un témoin du trouble dans lequel elle étoit alors, pria qu'on la laissât seule. Elvire sortit donc, & Agnès de Castro se retira en même-temps.

Lorsqu'Agnés fut rentrée chez elle, & qu'elle eut réfléchi avec plus de liberté sur ce bisarre événement, elle

trouva la mort préférable à ſa ſituation. Elle aimoit véritablement Conſtance, & n'avoit ſenti juſqu'alors pour le Prince que de l'eſtime, mêlée d'admiration. Perſonne ne pouvoit en effet lui refuſer l'une & l'autre. Elle ſe regarda comme la plus infortunée de toutes les femmes, puiſqu'elle cauſoit les malheurs d'une Princeſſe à qui elle avoit tant d'obligations, pour toutes les bontés qu'elle en avoit reçues; elle paſſa la nuit entiere dans les pleurs & dans les gémiſſements, ſa ſeule douleur eût été capable de venger Conſtance de tous les maux qu'elle lui occaſionnoit involontairement.

Le Prince de ſon côté n'étoit pas plus tranquille. La générosité de la Princeſſe augmentoit ſes remords ſans diminuer ſon amour. Il craignoit avec raiſon que ceux qui avoient donné ſes vers à Conſtance, ne découvriſſent ſa paſſion au Roi ; il n'en eſpéroit point de pardon, & il auroit volontiers donné ſa vie pour n'être pas réduit à cette extrémité.

Pendant que Dom Pedre étoit livré à ces mortelles inquiétudes, la Princesse languissoit dans l'affliction. Elle ne trouvoit dans ceux qui étoient la cause de ses malheurs, que des objets plus propres à exciter sa tendresse que sa colere. Toute sa jalousie ne put jamais détruire l'affection qu'elle avoit pour sa rivale, ni son amour pour le Prince, & elle ne ressentit jamais ni haine, ni même d'indifférence pour l'innocente Agnès.

Tandis que ces trois personnes infortunées s'abandonnoient à leur chagrin, Elvire pour ne point laisser sa vengeance imparfaite, chercha les moyens d'y mettre le comble. Comme elle croyoit avec raison que le Roi n'approuveroit pas la passion de Dom Pedre pour Agnès de Castro, elle en instruisit Dom Alvare. Elle avoit d'autant plus de raison de compter sur son frere, qu'il lui témoignoit beaucoup d'amitié, & qu'il n'ignoroit point que le Prince l'avoit aimée. L'attachement secret que Dom Alvare avoit

avoit pour Agnès, lui fit prendre un très-grand intérêt à cette nouvelle : le ſoin qu'il avoit pris de ſa fortune, l'avoit empêché jusqu'alors de le lui découvrir, & il attendoit que ſa faveur auprès de Dom Denys, lui eût obtenu des places qui rendiſſent l'offre de ſon cœur plus flatteuſes.

Il ne fit point à ſa ſœur un myſtere de cet amour qu'il étoit en effet difficile de lui cacher. Ce fut une nouvelle douleur pour elle de trouver Agnès maîtreſſe de tous les cœurs ſur leſquels elle vouloit régner. Dom Alvare étoit un de ces hommes ambitieux, dont rien ne peut arrêter la violence, impérieux, cruel, ſans générosité, d'une humeur ſombre & mélancolique, & qui, pour parvenir à ſes deſſeins, ne trouvoit rien d'impoſſible, ni d'illégitime. Il n'avoit jamais aimé le Prince. Il craignoit que la réputation dont jouiſſoit Dom Pedre, ne lui acquît trop de pouvoir ſur l'eſprit du Roi, & ne mît des bornes à ſa

faveur. Lorſqu'il ſut que le Prince étoit ſon rival, ſa jalouſie augmenta ſa haine. Il pria inſtamment Elvire d'employer tous ſes ſoins à traverſer une paſſion qui ne pouvoit que leur être nuiſible à tous deux. Elle le lui promit, mais il n'eut pas lieu d'être ſatisfait de s'en être repoſé ſur elle.

Dom Alvare qui ne connoiſſoit que trop bien les charmes & le mérite du Prince de Portugal, ne cherchoit qu'à les rabaiſſer, d'autant plus que la nature lui avoit refuſé ces avantages.

Il avoit une figure auſſi déſagréable que ſon caractere étoit odieux, & Dom Pedre poſſédoit toutes les qualités du corps & de l'ame. En un mot, il avoit tout ce qui manquoit à Dom Alvare. Mais comme il étoit l'époux de Conſtance, & qu'il dépendoit d'un pere abſolu, que d'ailleurs Dom Alvare étoit libre & maître d'une grande fortune, ce dernier ne douta pas qu'il ne dût l'emporter ſur le Prince auprès d'A-

gnès, & fonda tout ſon eſpoir ſur ces circonſtances.

Il ſavoit bien que la paſſion de Dom Pedre irriteroit violemment le Roi contre lui; comme ſon eſprit étoit ingénieux au mal, ſon premier ſoin fut de porter à Denys cette nouvelle ſi propre à enflammer ſon couroux. Après qu'il eut laiſſé au Roi le temps de calmer ſa colere, & qu'il fût lui-même plus tranquille, il ſupplia ce Prince de vouloir bien s'intéreſſer à ſa paſſion & de la favoriſer.

Quoique Dom Alvare n'eût d'autre mérite aux yeux de Dom Denys, qu'une obéiſſance aveugle à tous ſes ordres, néanmoins il en avoit reçu les plus grandes faveurs, & le haut rang auquel il étoit monté, lui donnoit droit de prétendre à la main des filles de la plus grande qualité. Le Roi l'aſſura de ſa protection, & lui promit que s'il avoit quelque pouvoir ſur la charmante Agnès, elle ne ſeroit jamais qu'à lui.

Dom Alvare qui ſavoit l'art de ménager l'eſprit de ſon Maître, répondit à ſes dernieres bontés, avec les marques du plus profond reſpect. Il n'avoit pas encore découvert ſa paſſion à Agnès, mais il crut qu'il devoit alors lui en faire une déclaration publique, & il s'occupa à en chercher les moyens.

La galanterie commença à ſortir de l'oubli dans lequel elle ſembloit être depuis long-temps à Coïmbre. Le Roi, pour plaire à Dom Alvare, ordonna, ſous prétexte d'amuſer Conſtance, des divertiſſements publics, & voulut que chaque jour fût marqué par des ſpectacles magnifiques.

Depuis le jour fatal où Elvire avoit fait parvenir à Conſtance les vers de Dom Pedre, ce Prince faiſoit de nouveaux efforts pour ſe contraindre, & pour cacher un penchant qu'il ne pouvoit ſurmonter. Ce n'étoit qu'avec une peine extrême qu'il ſe préparoit pour un tournois que Dom Denys avoit or-

donné. Il prit les livrées de Conſtance ſans deviſe & avec peu d'éclat, n'oſant décemment y porter celles d'Agnès. Dom Alvare, moins circonſpect, s'en para, & cette aimable fille, qui n'avoit éprouvé aucune conſolation depuis la fatale confidence que la Princeſſe lui avoit faite, eut encore ce nouveau ſujet de peine.

Dom Pedre parut dans la lice avec une grace admirable, & Dom Alvare, qui regardoit ce jour comme le plus intéreſſant de ſa vie, s'y montra tout éclatant de pierreries; ſon équipage étoit de velours bleu, qui étoit la couleur d'Agnès, ſur lequel étoient des cœurs enflammés brodés en or. On y voyoit des filets qui déſignoient les pieges de l'amour parſemés d'une grande quantité de doubles *A*, qui étoient les premieres lettres de ſon nom & de celui de ſa maîtreſſe. Sa deviſe étoit un Amour ſortant d'un nuage, & au-deſſous étoient écrits ces vers.

» L'Amour ſemblable au Dieu du jour

» ſort d'un nuage, déploie ſa gloire à
» l'Univers, pour fixer ſes regards ſur
» des yeux charmants, & leur faire con-
» noître qu'ils doivent à ſon pouvoir d'at-
» tendrir les cœurs «.

L'orgueil de Dom Alvare fut bientôt abattu aux pieds du Prince de Portugal qui le renverſa par terre, ainſi que vingt autres; il remporta tout l'avantage & l'honneur de cette journée. Il y eût le ſoir chez Conſtance une aſſemblée de tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour, où Agnès ne ſe ſeroit point trouvée, ſi la Princeſſe ne le lui eût expreſſément ordonné. Elle y vint avec un ajuſtement fort négligé, mais elle y parut néanmoins d'une beauté raviſſante. Elle ne vit qu'avec mépris, Dom Alvare porter ſon nom & ſes couleurs à un ſpectacle public. Si ſon cœur eût été capable de quelques tendres impreſſions, ce n'eût jamais été pour un homme tel que lui. Elle jetta ſur cet audacieux des regards pleins de dédains, qui ne

l'empêcherent pas de s'approcher d'elle de si près, qu'elle fut obligée d'écouter ce qu'il avoit à lui dire.

Elle ne le reçut pas d'une maniere incivile, mais la froideur qu'elle lui marqua, auroit découragé tout autre que Dom Alvare. » Madame, lui dit-il, (lorsqu'il crut qu'il ne pouvoit être entendu de personne que d'elle) » je vous » ai caché jusqu'ici l'amour que vous » m'avez inspiré, par la crainte que j'a- » vois de vous déplaire ; mais la violen- » ce de ma passion a rompu toutes les » bornes du respect que je m'étois pres- » crit, & je ne puis vous la cacher plus » long-temps «. Je n'ai jamais examiné vos actions, lui répondit Agnès avec indifférence ; mais si vous avez pensé que vous m'offenseriez en me parlant de votre amour, vous avez tort de me le découvrir maintenant. Cette froideur ne peut être que d'un fâcheux présage pour moi, répliqua Dom Alvare, & si vous n'avez pas reconnu aujourd'hui

mes ſentiments pour vous, je crains fort que vous ne les approuviez jamais.

Quelle occaſion avez-vous choiſie pour me les prouver? pourſuivit Agnès; eſt-ce un ſi grand honneur pour moi que vous preniez tant de ſoin pour en inſtruire l'Univers? Penſez-vous que je ſois ſi avide de gloire, que j'aie beſoin de l'éclat de vos actions pour en acquérir. Si vous aviez cette idée, ce qui s'eſt paſſé dans le Tournois a dû la détruire, & ſi vous croyez que la vanité ait quelque empire ſur moi, vous ne ferez pas un grand progrès dans un cœur qui n'aime ni la honte ni l'opprobre. Quand même vous auriez obtenu la victoire que le Prince a remportée aujourd'hui, vous devriez toujours convenir que votre conduite eſt téméraire, & l'on ne peut, ſans offenſer une perſonne telle que moi, eſpérer de la toucher par des actions entrepriſes ſans ſa permiſſion, & qui ne marquent aucun reſpect pour elle.

Dom Alvare étoit trop orgueilleux, pour entendre ſans colere ce que venoit de lui dire Agnès; mais comme il craignoit de lui déplaire, il lui cacha ſon reſſentiment, & réfléchiſſant ſur ce qu'elle avoit dit au ſujet du triomphe de Dom Pedre, la jalouſie qu'il avoit déjà contre lui augmenta. Si je n'ai pas été vainqueur, dans le tournois, repliqua-t-il, je n'en ſuis pas moins amoureux, quoique vaincu, ni moins capable de ſuccès dans d'autres occaſions.

Dans ce moment, ils furent interrompus. Depuis ce jour, Dom Alvare, qui avoit franchi les premieres difficultés, ne garda plus la retenue dont il avoit uſé juſqu'alors, & pourſuivoit continuellement Agnès; mais quoiqu'il fût protégé par le Roi, elle n'en avoit pas plus d'égard pour lui. Cependant Dom Pedre ignoroit toujours par quel moyen les vers qu'il avoit perdus dans le jardin de Coïmbre, étoient tombés entre les mains de Conſtance. Comme

la Princesse lui avoit témoigné beaucoup d'indulgence, il n'étoit inquiet que pour Agnès; l'amour de Dom Alvare, qui étoit alors si connu de tout le monde, augmentoit sa peine, & s'il eût eu en main l'autorité, il n'auroit pas souffert qu'Agnès eût été exposée aux persécutions d'un aussi indigne rival. Il n'étoit pas moins alarmé de l'avis qui avoit été donné à Dom Denys sur sa passion; mais il ne pensoit point du tout à Elvire, & ne craignoit aucune suite de son ressentiment.

Tandis que la sœur de Dom Alvare, brûloit du desir de nuire à Agnès, contre laquelle elle déployoit toute sa rage, elle ne se lassoit point de faire de nouveaux rapports à son frere, l'assurant que quoiqu'ils n'eussent aucune preuve qu'Agnès répondît à l'amour du Prince, néanmoins c'étoit elle qui causoit tous les chagrins de Constance, & que si elle venoit à en mourir, Dom Pedre épouseroit Agnès. Enfin elle alluma

la jalousie de Dom Alvare au point qu'il alla sur le champ trouver le Roi, & l'instruisit de tous les détails qu'il avoit supprimés d'abord, touchant la passion de ce Prince pour Agnès. Il lui fit part en même-temps de ses conjectures, & il eut le plaisir de voir qu'il avoit réussi dans son projet, par la colere qu'il excita dans le cœur de Dom Denys. Mon cher Alvare, lui dit le Roi, je veux que vous épousiez incessamment cette beauté si redoutable, & que votre mariage avec elle assure votre repos & le mien. Si je vous ai protégé dans toutes les occasions, jugez ce qu'un service d'une aussi grande importance pour moi peut me faire entreprendre. Je remets entre vos mains toute mon autorité; vous pourrez disposer de mes troupes, pour parvenir à vous rendre maître de la destinée d'Agnès.

Dom Alvare, aussi fier que satisfait des bontés de son maître, mit en usage tout le pouvoir qui venoit de lui être

accordé : mais comme il aimoit Agnès paſſionnément, il ne voulut pas employer d'abord la violence, & il réſolut de ſe ſervir de tous les moyens poſſibles pour la gagner par des voies honnêtes. Il ſe promettoit cependant d'avoir recours à la force, ſi elle perſiſtoit toujours dans l'indifférence qu'elle lui témoignoit.

Agnès, de ſon côté, importunée par les aſſiduités de Dom Alvare, déſeſpérée de la douleur de Conſtance, & peut-être devenue ſenſible par celle qu'elle cauſoit au Prince de Portugal, prit une réſolution digne de ſa vertu. Quelque aimable que fût Dom Pedre, elle ne voyoit en lui que l'époux de Conſtance qui lui étoit chere. Loin de faire aucun effort pour augmenter l'empire qu'elle avoit ſur ſon cœur, elle ne penſa plus qu'à s'éloigner de Coïmbre. La paſſion de Dom Alvare, qu'elle n'avoit point intention de favoriſer, lui ſervit de prétexte; d'ailleurs, elle y étoit excitée par la crainte

qu'elle avoit de causer une rupture totale entre le Prince & la Princesse. Elle alla trouver Constance avec un trouble qu'elle ne put lui cacher, quelque soin qu'elle en prît.

La Princesse s'en apperçut aisément, & leur malheur commun n'ayant altéré en rien leur tendre amitié : Qu'avez-vous, Agnès, lui dit-elle avec sa douceur ordinaire, & quel nouveau chagrin produit cette tristesse que je remarque dans vos regards? Madame, lui répondit Agnès en répandant un torrent de larmes, les obligations que je vous ai, & l'amitié qui m'attache à vous, me mettent à une cruelle épreuve. J'avois mis le bonheur de ma vie à la passer auprès de vous, mais il faut que je fuie dans quelque autre partie du monde, cacher de prétendus attraits, qui ne me causent que de l'amertume. C'est pour en obtenir la permission que je me jette à vos pieds, vous regardant comme ma Maîtresse & ma Souveraine.

Conſtance fut ſi ſurpriſe & ſi touchée de la propoſition d'Agnès, qu'elle en perdit l'uſage de la parole pendant quelques moments. Des larmes ſinceres témoignerent que ſes premiers ſentiments pour elle étoient toujours les mêmes, & après avoir pleuré abondamment, voulant donner à l'aimable Agnès une nouvelle marque de ſa tendreſſe, elle la regarda avec un air affligé, & lui tendant la main de la maniere la plus obligeante, elle s'écria en ſoupirant: Vous me quitterez donc, ma chere Agnès, & vous m'expoſerez à la douleur de ne vous plus voir! Hélas! Madame, interrompit cette charmante fille, épargnez à une infortunée des bontés qui ne font qu'accroître ſon tourment. Ce n'eſt point, Madame, que je veuille vous abandonner; c'eſt ma raiſon & mon devoir qui reglent ma deſtinée, & rien ne pourroit m'engager à m'éloigner de vous, ſi je ne m'y voyois abſolument forcée. Je n'ignore

point les inquiétudes que ma présence peut vous causer, & je serois complice de l'injustice du Prince à votre égard, si je restois plus long-temps à la Cour. Ah! je connois votre vertu, dit Constance, & vous pouvez demeurer ici en toute sûreté. J'y serai votre protectrice, & quelque chose qui puisse arriver, je ne vous en accuserai jamais. Vous ne pouvez pas répondre des événements, reprit tristement Agnès, & je me regarderai toujours coupable, si ma vue fait naître des sentiments qui ne soient point innocents. D'ailleurs, Madame, les importunités de Dom Alvare me sont insupportables, & quoique je ne sente que de l'aversion pour lui, depuis que le Roi soutient sa témérité, & qu'il le met en état de tout entreprendre, ma fuite est absolument nécessaire. Cependant, malgré la haine qu'il m'inspire, j'atteste le ciel que si je pouvois guérir le Prince en épousant Dom Alvare, je ne balancerois pas un moment, & la

consolation que je trouverois en me sacrifiant pour ma Princesse, me feroit supporter ma peine sans en murmurer. Mais quand je serois la femme de Dom Alvare, Dom Pedre me regarderoit toujours avec les mêmes yeux. Je ne vois donc rien de mieux à faire pour moi, que d'aller me cacher dans quelque retraite éloignée, où, quoique certaine de vivre privée de tout plaisir, puisque je serai loin de vous, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir assuré le repos de ma chere Maîtresse. Toutes vos raisons, répondit Constance, ne peuvent m'engager à approuver votre dessein. Votre absence me rendra-t-elle le cœur de Dom Pedre? Ne vous suivra-t-il pas en tous lieux? Sa douleur est la mienne, & ma vie est attachée à la sienne. Ne le réduisez donc point au désespoir, si vous avez quelque amitié pour moi; je vous connois: je vous le dis encore une fois, quelque grand que puisse être votre pouvoir sur le cœur

du Prince, je ne souffrirai point que vous nous abandonniez.

Quoiqu'Agnès crût connoître parfaitement Constance, elle ne s'attendoit pas à éprouver de sa part tant de grandeur d'ame. Elle s'en trouva moins malheureuse, & le Prince lui parut plus criminel.

O sagesse ! ô bonté sans exemple ! s'écria-t-elle, pourquoi la cruelle destinée ne vous accorde-t-elle pas tout ce que vous méritez ? Vous êtes la maîtresse de toutes mes actions, continua-t-elle, en baisant la main de Constance, je me soumettrai à tout ce que vous ordonnerez; mais pesez bien les raisons qui doivent vous guider dans les mesures que vous m'obligez de prendre.

Dom Pedre, qui n'avoit pas encore vu la Princesse de la journée, vint alors dans son appartement, & les trouvant toutes deux extrêmement troublées, il leur en demanda la cause avec vivacité. Prince, répondit Constance, Agnès,

trop ſage & trop ſcrupuleuſe, craint les effets de ſa beauté, & ne veut pas reſter davantage à Coïmbre. C'étoit ſur ce projet, qui ne peut que me déplaire, qu'elle me demandoit mon conſentement. Dom Pedre pâlit à ce diſcours, & montrant une douleur encore plus grande que celle qu'elles avoient toutes deux: Agnès, dit-il avec une voix tremblante, ne peut mieux faire que de ſuivre vos conſeils, Madame, & je vous laiſſe la liberté de lui en donner. Il ſortit ſur le champ, & la Princeſſe, qui l'aimoit tendrement, ne pouvant cacher ſon affliction, lui adreſſa ces mots: Ma chere Agnès, quand mon bonheur ne dépendroit pas du plaiſir de vivre avec vous, je le deſirerois pour celui de Dom Pedre; c'eſt la ſeule ſatisfaction que puiſſe eſpérer ſon malheureux amour; & tout le monde n'auroit-il pas raiſon de me taxer de barbarie, ſi je contribuois à l'en priver? Mais ma vue ſera toujours un poiſon pour lui, re-

pliqua Agnès, & que deviendrois-je, ma Princeſſe, ſi, après la conduite réſervée qu'il a tenue avec moi jusqu'à préſent, il venoit mettre le comble à mes peines, en rompant le ſilence pour me parler de ſa paſſion? Vous ne le réduiriez point au déſeſpoir, lui dit Conſtance, vous daigneriez l'écouter, & je joindrois cette obligation à toutes celles que je vous ai déjà. Vous voulez donc, Madame, que j'attende ces événements que je crains? continua Agnès: hé bien, je vous obéirai; mais s'ils deviennent funeſtes, pourſuivit-elle, que le juſte Ciel ne puniſſe point un cœur innocent. Leur entretien ſe termina ainſi. Agnès ſe retira dans ſon appartement, mais elle n'en fut pas dans un état plus tranquille.

Ce que Dom Pedre avoit appris du projet d'Agnès, lui cauſa beaucoup d'agitation. Il ſouhaita n'avoir jamais aimé, & deſira la mort, mais il n'étoit pas en ſon pouvoir de changer les or-

dres du Destin, & quelque résolution qu'il prît pour supporter l'absence d'Agnès, sa tendresse étoit trop forte pour y pouvoir consentir.

Après avoir long-temps combattu avec lui-même, il se détermina à faire ce qu'il ne vouloit pas permettre à Agnès. Sa valeur lui reprochoit l'oisiveté dans laquelle il passoit les plus belles années de sa vie. Il représenta au Roi que ses Alliés, & même le Prince Dom Jean-Emanuel, son beau-pere, avoient des affaires qui demandoient sa présence sur la frontiere ; il obtint aisément la permission de faire ce voyage, auquel la Princesse ne s'opposa point.

Agnès le vit partir sans aucune peine, quoiqu'elle n'eût point d'éloignement pour lui. Dom Alvare recommença ses importunités, & la persécuta ouvertement. Il n'oublia rien pour la toucher, & n'employa pendant long-temps que les armes de l'amour. Mais voyant que sa soumission & son res-

pect lui étoient inutiles, il résolut de se servir des moyens les plus violents.

Comme Dom Denys avoit une entiere déférence pour tous ses conseils, il ne lui fut pas difficile de le faire entrer dans ses vues. Il se plaignit de l'ingratitude d'Agnès, & mit tout en usage pour lui persuader qu'elle ne venoit que de la passion qu'elle avoit pour le Prince. Ce discours ayant excité la colere du Roi, il réitéra à son favori toutes les promesses qu'il lui avoit faites.

Dom Denys n'avoit pas encore parlé à Agnès en faveur de Dom Alvare, & ne doutant point que son approbation ne surmontât tous les obstacles, il saisit la premiere occasion de s'entretenir avec elle sur ce sujet. Je crois, lui dit-il, que Dom Alvare a assez de mérite pour avoir obtenu un peu de part dans votre estime, & je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je vous en fasse l'éloge. Je sais tout ce que vous valez, mais il n'a rien qui puisse le rendre indigne de

vous ; & lorſque vous aurez réfléchi ſur le choix que mon amitié a fait de lui parmi tous les Grands de ma Cour, vous lui rendrez la même juſtice. Sa fortune eſt des plus brillantes, puiſque je ſuis ſon protecteur. Il a de la naiſſance, de la grandeur d'ame & du courage ; il vous adore, & il me ſemble que tous ces motifs doivent ſuffire pour vaincre votre fierté.

Agnès étoit ſi peu diſpoſée à donner ſon cœur à Dom Alvare, que tout ce que le Roi de Portugal venoit de lui dire, ne produiſit aucun effet ſur elle. Quand Dom Alvare, répondit-elle, ſeroit ſans aucun mérite, les bontés dont Votre Majeſté ſe plaît à l'honorer, lui donnent aſſez d'avantage pour le faire réuſſir dans tout ce qu'il voudra entreprendre, & ſi je ne réponds point à ſes deſirs, ce n'eſt point que je lui trouve aucun défaut ; mais, Sire, par quel injuſte pouvoir voudriez-vous que je l'aimaſſe, ſi le ciel ne m'a point donné

un cœur tendre ? Et pourquoi prétendriez-vous que je me soumisse à lui, tandis que rien au monde ne m'est plus cher que ma liberté ? Vous n'êtes point aussi libre ni aussi insensible que vous le dites, répondit le Roi en rougissant de colere, & si votre ame n'étoit pas remplie d'un autre objet, Dom Alvare auroit lieu d'attendre du retour de votre part : mais, ajouta-t-il avec fureur, fille imprudente & audacieuse, quelles prétentions avez-vous sur le cœur de Dom Pedre ? J'ai caché jusqu'à présent le chagrin que me donnent sa foiblesse & la vôtre ; mais quoique je le dissimulasse, il n'en étoit pas moins violent ; & puisque vous me forcez à le faire éclater, soyez certaine que quand mon fils n'auroit pas épousé Constance, il ne seroit jamais à vous. Renoncez donc à ces chimeres, si vous voulez le guérir & vous justifier.

La courageuse Agnès fut à peine maîtresse de ses premiers mouvements à ce

discours si rempli de mépris, mais rappellant son courage à son secours, la raison lui donna des forces pour se remettre du trouble dans lequel elle étoit, & n'attribuant l'insulte qu'elle venoit de recevoir de Dom Denys, qu'à l'aveuglement & à la prévention de ce Prince pour son Favori, elle n'en conserva aucun ressentiment. Ses beaux yeux étoient animés d'un feu si doux, & en même-temps si noble, qu'ils découvroient la pureté de ses sentiments, & les fixant avec fermeté sur le Roi : Si le Prince Dom Pedre a de la passion pour moi, lui dit-elle d'un air dédaigneux, il ne me l'a jamais fait connoître, & je suis bien sûre de n'y avoir pas contribué ; mais quoique je sois peu affectée de vos injustes soupçons, cependant pour mettre ma gloire en sûreté, je quitterai Coïmbre avec plaisir ; & à l'égard de ce Favori, si digne de posséder l'affection d'un grand Prince, je vous assure qu'en quelqu'endroit du monde que la fortune me

me conduise, je n'en garderai aucun souvenir. A ces mots, elle fit une profonde révérence, & s'éloigna si promptement de la présence de Dom Denys, qu'il n'eût pas pu s'y opposer, quand il en auroit eu le dessein.

Le Roi fut plus convaincu que jamais qu'Agnès favorisoit l'amour de Dom Pedre. Il alla sur le champ trouver Constance, pour lui faire part de ses idées; mais elle n'étoit pas capable de recevoir de telles impressions, & suivant son penchant naturel, elle la défendit avec beaucoup de générosité. Dom Denys, qui auroit voulu lui inspirer les sentiments d'indignation qu'il avoit contre Agnès, fut fâché de la voir prévenue si favorablement pour sa rivale : il lui reprocha sa trop grande douceur; il alla ensuite trouver Dom Alvare. Sa colere augmenta la rage de son Favori: ce dernier fut dans le plus grand désespoir, en apprenant que la démarche que son Maître venoit de faire n'a-

voit produit aucun effet. Cette orgueilleuse fille me brave, dit-il au Roi, & dédaigne l'honneur que votre bonté lui offre ! Que ne puis-je résister à une si fatale passion ? Mais je l'aime malgré moi, & je ne puis éteindre la flamme qui me consume. Que ne puis-je faire encore plus pour vous, repliqua Dom Denys ! Hélas ! Sire, reprit Dom Alvare, il faut donc que j'aie par force ce que je ne puis obtenir autrement de la fiere & cruelle Agnès. Hé bien, ajouta le Roi, comme il ne me conviendroit point de paroître autoriser une violence publique au milieu de mon Royaume, choisissez ceux de mes sujets que vous croirez les plus capables de vous servir, & enlevez cette beauté qui vous est si chere : si elle ne se rend point encore à votre amour, employez le pouvoir que je vous donne pour l'obliger à vous épouser.

Dom Alvare, ravi de cette proposition, qui flattoit en même-temps son

amour & sa fureur, se jetta aux pieds de Dom Denys, en lui renouvellant toutes les marques de sa reconoissance, & ne songea plus qu'à faire usage de son injuste autorité contre Agnès.

Il y avoit environ trois mois que Dom Pedre étoit absent, lorsque Dom Alvare entreprit ce que son Maître lui avoit conseillé : quoique la modération de ce Prince lui fût connue, il craignoit sa présence, & ne vouloit pas attendre le retour d'un rival avec lequel il lui étoit intéressant de n'avoir aucun démêlé.

Une nuit que la malheureuse Agnès, remplie de ses inquiétudes ordinaires, attendoit en vain le sommeil, elle entendit du bruit, & vit entrer dans sa chambre des hommes qui lui étoient inconnus. Leurs mesures étoient si bien concertées, qu'ils l'enleverent du palais, & l'ayant mise dans un carrosse fermé, il l'emmenerent hors de Coïmbre sans trouver aucun obstacle. Elle ne savoit de qui elle avoit à se plaindre, ni qui

elle pouvoit ſoupçonner. Dom Alvare lui paroiſſoit trop puiſſant pour chercher à ſe ſatisfaire par cette voie, & elle avoit trop bonne opinion du Prince pour l'accuſer d'un pareil attentat. Enfin, malgré ſa réſiſtance, elle fut obligée de céder à ſa mauvaiſe fortune. Les raviſſeurs firent une ſi grande diligence, qu'ils ſe trouverent très-loin de la ville avant le lever de l'aurore.

Auſſi-tôt que le jour parut, elle jetta les yeux ſur tous ceux qui l'environnoient, & n'en reconnut pas un ſeul. Voyant qu'ils étoient ſourds à ſes prieres & à ſes cris, elle implora le ſecours du Ciel, & s'abandonna à ſa conduite.

Tandis qu'elle étoit ainſi accablée de douleur, incertaine de ſa deſtinée, elle vit une troupe d'hommes à cheval qui s'avançoit vers celle qui la conduiſoit, & qu'elle n'évita point, croyant qu'elle accompagnoit Dom Alvare ; mais lorſqu'elle fut plus près, elle s'apperçut que c'étoit le Prince de Portugal qui la

commandoit, & qui, ſans prévoir l'occaſion qui ſe préſentoit de ſervir Agnès, s'en alloit à Coïmbre tout rempli de l'image de cette fille charmante, après avoir achevé l'expédition qui lui avoit été confiée.

Agnès, qui ne l'attendoit pas, changea alors d'opinion, & ne douta plus que ce ne fût Dom Pedre qui l'eût fait enlever. Eſt-ce vous, Prince, lui dit-elle, qui m'avez ſéparée de la Princeſſe? Ce coup affreux partiroit-il d'une main qui lui eſt ſi chere? Que ferez-vous d'une perſonne infortunée qui ne deſire que la mort? Ternirez-vous la gloire de votre vie par un artifice indigne de vous? Ce diſcours ne cauſa pas moins de ſurpriſe au Prince que la vue d'Agnès. Il comprit par ce qu'elle venoit de lui dire, la violence qu'on exerçoit envers elle, & entrant en même-temps dans une grande fureur, il lui fit appercevoir par un ſeul regard, qu'il n'étoit pas l'indigne auteur de l'inſulte

qu'elle recevoit. Je vous aurois enlevée, répondit-il, d'auprès de Conſtance, dont vous faites toute la douceur ! Quelle opinion avez-vous de Dom Pedre ? Non, Madame, quoique vous me voyiez ici, je ſuis entiérement innocent de l'attentat dont vous me ſoupçonnez, & il n'y a rien que je n'entreprenne pour vous en venger. En même-temps, il ſe tourna du côté des raviſſeurs pour les reconnoître, mais ſa préſence les avoit déjà diſſipés. Il ordonna à quelques-uns de ſes gens de les pourſuivre & de les arrêter, afin de pouvoir découvrir par quel ordre ils avoient formé un projet ſi odieux La perplexité d'Agnès ne fit que changer d'objet. Elle ſe félicitoit de ſa deſtinée, qui amenoit le Prince dans un moment où il lui devenoit ſi néceſſaire, & d'être ſortie d'un péril qui lui paroiſſoit inévitable ; cependant cette joie étoit troublée par la peine qu'elle reſſentoit d'être redevable de ſon ſalut à ſon amant, & à un

amant digne de toute ſa reconnoiſſance, mais qui devoit ſon cœur à la plus aimable Princeſſe du monde.

Tandis que les gens du Prince étoient occupés à pourſuivre ceux de Dom Alvare, il étoit reſté preſque ſeul avec Agnès, & quoiqu'il eût toujours réſolu d'éviter un moment ſi dangereux, ſa fermeté ne fut pas à l'épreuve d'une occaſion ſi favorable. Madame, lui dit-il, comment eſt-il poſſible que des hommes faits pour m'obéir, aient été capables de vous offenſer? Je ne me ſerois jamais cru deſtiné à venger une telle injure; mais puiſque le Ciel a permis qu'elle vous ait été faite, je périrai plutôt que de la laiſſer impunie. Prince, répondit Agnès, que ce diſcours affligeoit encore plus que la coupable entrepriſe de ſon raviſſeur, ceux qui ont manqué de reſpect à la Princeſſe & à vous, ne ſont point obligés d'en avoir pour moi; je ne doute pas que Dom Alvare ne ſoit l'auteur de cet attentat,

& je ſais ce que je dois craindre de lui par tout ce que ſes importunités m'ont déjà fait ſouffrir. Il eſt ſûr de la protection du Roi, & il le rendra complice de ſon crime ; mais le Ciel vous a conduit ici, heureuſement pour moi, & je vous ſuis redevable, par la liberté que vous m'avez rendue, du bonheur de ſervir encore Conſtance. Votre reconnoiſſance & votre amitié, répondit le Prince, vous attachent à elle, & ma deſtinée m'engage à vous pour jamais.

La modeſte Agnès, qui redoutoit autant l'entretien de Dom Pedre, que le malheur qu'elle venoit d'éviter, ne lui répondit qu'en baiſſant les yeux, & le Prince, qui s'apperçut du trouble dans lequel elle étoit, la laiſſa pour aller parler à ſes gardes. Ils ramenoient dans ce moment un des gens de Dom Alvare. L'aveu de ce priſonnier lui découvrit la vérité. Il lui pardonna, ne croyant pas devoir punir quelqu'un qui obéiſſoit à un homme que la foibleſſe

de son pere avoit rendu tout-puissant.

On reconduisit ensuite Agnès à Coïmbre ; son aventure commençoit à y faire grand bruit. Constance étoit au désespoir, & crut d'abord que c'étoit une suite du dessein qu'avoit Agnès de se retirer ; mais quelques personnes qui la servoient lui ayant dit qu'elle avoit été enlevée par force, elle en alla porter ses plaintes au Roi, qui n'y eut aucun égard.

Madame, lui dit-il, laissez cette beauté fatale s'éloigner de vous. C'est elle qui vous ravit le cœur de Dom Pedre ; ne vous affligez pas de son absence, & rendez-en plutôt graces au Ciel & à moi.

La généreuse Princesse prit le parti d'Agnès avec la plus grande fermeté, & étoit encore occupée à la justifier, lorsque le Prince arriva à Coïmbre.

Le premier objet qui fixa les yeux du Prince, fut Dom Alvare. Dans ce moment, il traversoit une des cours du

palais, entouré d'une foule de courtisans, que sa faveur auprès de Dom Denys attiroit à sa suite. Cette vue excita la fureur de Dom Pedre, mais celle du Prince & d'Agnès causa dans Alvare une autre espece d'émotion. Il devina aisément que c'étoit le Prince de Portugal qui avoit fait manquer son projet. S'il se fût laissé emporter à toute sa fureur, elle auroit produit les effets les plus funestes.

Dom Alvare, lui dit le Prince, c'est donc ainsi que vous usez de l'autorité que le Roi mon pere vous a donnée? N'est-ce que pour commettre les actions les plus infames, que vous avez été décoré des premiers emplois de la Cour? Et ne vous servez-vous du pouvoir qui vous est confié que pour ravir Agnès? Ignorez-vous combien la Princesse s'intéresse à tout ce qui regarde cette fille, & ne savez-vous pas la tendresse & l'estime qu'elle a pour elle? Non, répondit Dom Alvare avec insolence, je ne

l'ignore point, & je sais l'intérêt que votre cœur y prend. Lâche & perfide que tu es, répondit le Prince, ni la faveur dont tu as tant abusé, ni ton audace, ne m'empêcheroient point de te punir, si tu étois digne de ma colere : mais il y a d'autres voies pour abaisser ton orgueil; je m'avilirois en employant mes armes à punir un esclave tel que toi.

Dom Pedre quitta Alvare après avoir dit ces mots, & le laissa dans une fureur inexprimable. Le désespoir où il étoit de voir échouer une entreprise qu'il croyoit si sûre, & le mépris que le Prince lui avoit montré, lui firent prendre la résolution de tout sacrifier à sa vengeance.

Quoique Dom Denys aimât son fils, il étoit si prévenu contre sa passion, qu'il ne put lui pardonner de s'être opposé à l'enlevement d'Agnès, & le condamna pour ce dernier acte de justice, comme si c'eût été le plus grand des crimes.

Elvire que la douceur de l'eſpérance avoit flattée pendant quelques moments, vit avec un ſenſible déplaiſir le retour d'Agnès, qui ne lui permit plus de penſer à autre choſe qu'à irriter ſon frere.

Enfin le Prince vit le Roi ; mais au lieu d'en être reçu avec la joie due au ſuccès de ſon voyage, il lui parut chagrin & agité. Après qu'il lui eut rendu ſes premiers devoirs, & qu'il lui eût fait un détail circonſtancié de ſon expédition, il lui parla de la violence qui avoit été commiſe envers Agnès de Caſtro, & s'en plaignit au nom de la Princeſſe & au ſien.

Vous devez garder le ſilence ſur cette affaire, répliqua Dom Denys, & le motif qui vous le fait rompre, eſt ſi honteux que j'en rougis pour vous. Eſt-ce à vous à murmurer, ſi on cherche à éloigner d'ici cette fille dont la préſence m'eſt importune ? Mais Sire, reprit Dom Pedre, quelle néceſſité y avoit-il d'employer la force, l'artifice & les téne-

bres, quand le moindre de vos ordres eût été suffisant? Agnès vous eût obéi avec plaisir, & si elle reste à Coïmbre, c'est peut-être contre sa volonté. Mais enfin, Sire, Constance, est offensée, & sans la crainte de vous déplaire, seule capable de me retenir, le crime de Dom Alvare ne seroit pas resté impuni. Que vous êtes heureux, répliqua le Roi avec un sourire méprisant, de pouvoir employer le nom de la Princesse pour favoriser l'intérêt que votre cœur prend à Agnès! Vous croyez sans doute que je l'ignore, & que cette malheureuse Princesse voit avec indifférence l'injure que vous lui faites? Ne me parlez plus de cette fille, ajouta-t-il avec un ton sévere, contentez-vous du pardon que je vous accorde pour le passé, & souvenez-vous de la considération que j'ai pour Dom Alvare, lorsque vous formerez des projets contre lui. Hé bien, Sire, répondit Dom Pedre avec fierté, je vous obéirai, mais

nous ne souffrirons pas Constance & moi, qu'Agnès soit davantage exposée aux insultes de votre Favori. Le Roi fut sur le point de s'abandonner à la fureur que lui causa ce discours ; mais il eut encore un reste de prudence qui l'en empêcha. Retirez-vous, dit-il à son fils, souvenez-vous de ma puissance & de ce que vous me devez.

Pendant cet entretien, Agnès recevoit de la Princesse & de toutes les femmes de la Cour, de grandes marques de joie & de tendresse. Constance vit aussi Dom Pedre avec les plus grands témoignages de satisfaction, & bien loin de paroître fâchée de ce qu'il venoit de faire pour Agnès, elle l'en remercia en particulier, & se montra toujours la même pour lui, malgré les soupçons qu'on tâchoit de lui inspirer sur sa fidélité.

Dom Alvare, qui trouvoit dans sa sœur une méchanceté qui la rendoit digne de sa confiance, ne lui cacha point

la colere où il étoit. Elvire après avoir fait des efforts inutiles pour le calmer & pour ôter Agnès de son cœur, vit que son mal étoit incurable; elle lui fit comprendre que tant que Constance ne seroit point jalouse, il n'auroit aucune espérance; mais que si elle pouvoit une fois soupçonner Agnès de quelque retour pour le Prince, elle ne manqueroit pas d'abandonner cette fille, & qu'il seroit facile de l'y amener, Dom Pedre n'étant si fier que par l'indulgence de Constance. En lui donnant cet avis, elle lui promit de le servir efficacement, & n'ayant besoin de personne que d'elle-même pour accomplir des noirceurs, elle recommanda à Dom Alvare de se ménager toujours l'affection du Roi. Quatre années s'étoient passées dans cet état de trouble & d'affliction, & la Princesse outre son premier enfant qui étoit mort, & Fernand qui vivoit, avoit mis au monde deux filles.

Quelques jours après le retour de

Dom Pedre, Elvire qui étoit très-habile dans l'art de bien conduire un mauvais deſſein, gagna une des femmes de Conſtance. Elle commença d'abord par la flatter, enſuite elle l'accabla de préſents, & trouvant en elle un caractere auſſi porté à la méchanceté que le ſien, elle réſolut ſur le champ de ſe ſervir d'elle. Lorſqu'elle s'en fut bien aſſurée, elle compoſa une lettre qu'elle fit enſuite tranſcrire par une main inconnue; elle la lui donna pour la remettre à Conſtance à la premiere occaſion qu'elle trouveroit, en lui diſant qu'Agnès l'avoit laiſſée tomber. Cette lettre contenoit à peu près ce qui ſuit :

Des raiſons dont je vous inſtruirai, m'obligent à me ſervir d'une main étrangere. Que je ſuis heureux d'être parvenu à vaincre vos ſcrupules ! & que je trouverai de félicité dans le bonheur que j'eſpere. Je ſerai occupé toute ma vie à vous aſſurer de la ſincérité de mon amour. Sou-

venez-vous, je vous prie, de l'entretien secret que je vous ai demandé. Je n'ose vous parler en public. Trouvez bon que je vous conjure par tout ce que j'ai souffert, de m'accorder la grace de venir ce soir dans l'endroit dont nous sommes convenus, & de ne me plus parler de Constance. Elle doit se contenter de mon estime, puisque mon cœur ne peut être qu'à vous.

L'infidelle Portugaise exécuta très-exactement les ordres d'Elvire, & le jour suivant voyant Agnès sortir de l'appartement de la Princesse, elle porta la lettre à Constance qui la prit, & y trouva ce qu'elle étoit bien éloignée d'imaginer. La tendresse ne produisit jamais une douleur plus vive que celle qu'elle éprouva : Hélas ! ils sont donc coupables tous deux, dit-elle en soupirant, & quand je veux prendre leur défense, ma raison les condamne ! Malheureuse Princesse, objet des caprices du sort ! que ne peux-tu mourir, puis-

que tu n'as pas aſſez de courage pour venger ton honneur outragé.

O Dom Pedre ! pourquoi m'avez-vous donné votre main ſans me donner votre cœur ! Et toi, ingrate, n'es-tu donc née que pour faire le malheur de ma vie, & pour être peut-être la ſeule cauſe de ma mort. Après s'être abandonnée pendant quelques moments à ſon déſeſpoir, elle appella cette fille qui venoit de lui apporter la lettre, elle lui ordonna de n'en point parler, & de ne pas ſouffrir que perſonne entrât dans ſon appartement.

Conſtance réfléchit alors avec plus de liberté ſur la conduite de Dom Pedre & ſur la trahiſon d'Agnès. Tandis que ſon ame étoit ainſi en proie aux chagrins les plus amers, elle cherchoit encore à les excuſer, & étoit prête à tout faire pour le Prince. Après avoir long-temps flotté entre les différents partis qu'elle avoit à prendre, elle prit enfin la réſolution de lui cacher ſes juſtes ſujets de plainte.

Elvire fut bientôt informée de ce qui s'étoit passé, ainsi que de la douleur dans laquelle la Princesse étoit plongée, & elle en conçut les plus grandes espérances.

Agnès bien éloignée de prévoir cet orage, retourna chez Constance, & apprenant qu'elle étoit indisposée, elle passa le reste de la journée à la porte de sa chambre, afin d'être plus à portée d'apprendre des nouvelles de sa santé, mais on ne la laissoit point entrer. Elle fut extrêmement surprise & troublée de cette défense; la vue de la Princesse fut également interdite à Dom Pedre qui ne fut pas moins surpris qu'Agnès, de ce qu'il n'étoit pas excepté de cet ordre.

Le jour suivant Constance parut, mais si changée qu'il n'étoit pas difficile de s'appercevoir qu'elle avoit souffert. Agnès avoit beaucoup d'impatience de s'approcher d'elle, & la Princesse ne pouvoit s'empêcher de pleurer. Elles se turent pendant quelque temps. Cons-

tance attribua le ſilence d'Agnès aux remords dont elle étoit tourmentée. Cette fille infortunée ne pouvant le garder plus long-temps : Madame, dit-elle, eſt-il poſſible que deux jours aient pu me priver de toute la bonté que vous aviez pour moi ? Qu'ai-je fait, pourquoi me puniſſez-vous ? La Princeſſe jetta ſur elle un regard languiſſant, & ne lui répondit que par des ſoupirs. Agnès offenſée de cette réſerve, ſortit déſeſpérée, & le mécontentement qu'elle témoigna, contribua encore à la faire paroître coupable aux yeux de la Princeſſe.

Dom Pedre entra immédiatement après, & trouvant Conſtance dans une agitation qui ne lui étoit pas ordinaire, il la conjura de la maniere la plus tendre de prendre ſoin de ſa ſanté. La vie, dit-elle, n'eſt pas ce que je dois deſirer le plus, & j'en aurois plus de ſoin, ſi je vous aimois moins : mais...... elle ne put achever. Le Prince extrêmement affligé du trouble dans lequel il la voyoit,

ſoupira triſtement ſans lui répondre. Son ſilence redoubla le chagrin de Conſtance, le dépit s'y joignit, & tout lui perſuadant qu'elle étoit ſacrifiée, elle ne voulut entrer dans aucune explication avec Dom Pedre, & le laiſſa ſortir ſans lui rien dire.

La Princeſſe qui étoit accoutumée à ouvrir librement ſon cœur à Agnès, croyant alors qu'elle en avoit été trompée, s'abandonna tellement à ſon chagrin, qu'elle fut prête d'y ſuccomber, elle en tomba malade, ſon état devint bientôt dangereux, & toute la Cour fut extrêmement touchée de ce malheur. Dom Pedre le reſſentit très-vivement; & Agnès encore plus que lui. La froideur que lui avoit témoigné Conſtance, lui cauſoit la plus mortelle affliction, & la maladie de ſa maîtreſſe, dont elle voyoit bien que le principe étoit dans ſon imagination, la faiſoit réfléchir ſur chaque circonſtance qui s'offroit à ſa mémoire. Elle en vint à la fin juſqu'à

ſe reprocher tout ce que la Princeſſe ſouffroit.

On commença bientôt à craindre pour la vie de Conſtance. Elle ſentit elle-même les approches de la mort, mais elle n'en fut aucunement troublée. Elle vit la fin de ſes jours, comme le ſeul terme de tous ſes maux, & le déſeſpoir de toutes les perſonnes qui l'entouroient, ne put l'ébranler.

Le Roi qui aimoit tendrement ſa belle-fille, & qui connoiſſoit ſa vertu, fut extrêmement touché de l'état fâcheux où il la voyoit réduite, & Dom Alvare qui ne perdoit pas la moindre occaſion de lui repréſenter que c'étoit la jalouſie qui conduiſoit Conſtance au tombeau, ne l'irrita que trop contre des coupables qui étoient dignes de compaſſion.

Dom Denys n'étoit pas d'un caractere à cacher long-temps ſa colere. Vous donnez de beaux exemples, dit-il au Prince, ils rendront votre mémoire bien illuſtre ; la mort de la Princeſſe

dont vous ferez feul l'auteur, eft le malheureux fruit de votre paffion criminelle. Craignez le courroux du Ciel, & regardez-vous comme un monftre qui ne mérite pas de voir le jour. Si la tendreffe paternelle ne m'intéreffoit pour vous, que n'auriez-vous point à craindre de mon jufte reffentiment ? Mais que ne doit point auffi attendre de mon courroux, l'imprudente Agnès à qui rien ne me lie ? Si Conftance meurt, elle éprouvera les effets de fon indifcrétion, & de la hardieffe qu'elle a d'entretenir au milieu de ma Cour, par de vaines efpérances, une flamme infenfée, & de nous faire perdre une Princeffe accomplie, que vous n'êtes pas digne de pofféder.

Dom Pedre favoit très-bien que Conftance n'ignoroit pas la paffion qu'il avoit pour Agnès, mais la douceur avec laquelle elle lui en avoit parlé le raffuroit. Il fut très-fenfible aux reproches du Roi; mais comme fa faute n'étoit

pas volontaire, & qu'un pouvoir ſuprême l'avoit forcé d'aimer, il parut affligé & confus. Vous me blâmez, Sire, répondit-il; mais ſi mon cœur vous étoit connu, peut-être ne me trouveriez-vous pas ſi criminel. Je m'en rapporterois au jugement de la Princeſſe elle-même, que vous m'accuſez de ſacrifier, ſi elle étoit dans un état à pouvoir être conſultée. Si je ſuis coupable de quelque foibleſſe, elle a été aſſez juſte pour ne m'en faire aucun reproche, & ma bouche n'en a jamais informé Agnès : mais ſi j'ai commis quelque faute, voudriez-vous punir une fille innocente, qui peut-être me condamne autant que vous ? Téméraire, interrompit Dom Denys, elle ne vous a que trop favoriſé. Vous ne l'auriez pas aimée ſi long-temps, ſi elle ne vous eût témoigné du retour. Sire, répliqua le Prince pénétré de douleur de l'outrage qu'on faiſoit à Agnès, vous offenſez la vertu la plus pure, & votre colere vous rend injuſ-

te.

te. Je n'ai jamais reçu aucune faveur d'Agnès, je ne lui ai jamais rien demandé, & j'atteste le Ciel que je n'ai rien desiré qui fût contraire à ce que je dois à Constance.

Pendant cet entretien, une des femmes de la Princesse vint tout en larmes, avertir Dom Pedre, que Constance touchoit à son dernier moment. Allez voir votre funeste ouvrage, dit le Roi, n'attendez plus d'indulgence d'un pere irrité depuis long-temps.

Le Prince courut à l'appartement de Constance qu'il trouva mourante. Agnès étoit évanouie entre les bras de quelques femmes; son affliction & son impatience avoient réduit sa maîtresse dans le cruel étar état où elle étoit. Ne pouvant soutenir plus long-temps l'indifférence de la Princesse, elle l'avoit priée avec instance de lui dire quel étoit son crime, & de lui ôter la vie ou de lui rendre son amitié.

Constance qui voyoit qu'elle alloit

mourir, ne put cacher à Agnès sa douleur secrette. Elle lui montra le fatal billet qu'Elvire avoit fait écrire. Ah! Madame, s'écria Agnès après l'avoir lu, que vous vous seriez épargné d'inquiétudes, si vous m'eussiez ouvert votre cœur avec votre bonté ordinaire. Il est bien facile de voir que cette lettre est contrefaite, & que j'ai des ennemis impitoyables. Croyez-vous que Dom Pedre fût assez imprudent pour se servir d'une autre main que de la sienne dans une pareille occasion, & pensez-vous que si j'étois capable de me déshonorer, j'en laissasse subsister de pareils témoignages, & que je prisse si peu de précautions? Vous n'êtes point trahie ni par moi, ni par le Prince; j'en atteste le Ciel, & les supplications que je vous ai faites pour me permettre de quitter Coïmbre. Hélas! ma chere Princesse! comment avez-vous si peu connu une infortunée à qui vous avez marqué tant de bienveillance? Ne croyez pas qu'a-

près m'être justifiée, je puisse rester dans le monde. Non, il n'y aura point de retraite assez obscure pour moi. Je tâcherai de cacher ces funestes attraits dans quelque lieu où ils ne pourront plus nuire.

Constance touchée du discours & des larmes d'Agnès, prit sa main, la serra dans la sienne, & fixant sur elle des regards capables d'exciter la piété dans les cœurs les plus insensibles : si j'ai pu vous offenser, ma chere Agnès, répondit-elle, la mort que j'attends, vous vengera bientôt. Je vous jure que je n'ai jamais cessé de vous chérir. Je crois tout ce que vous venez de me dire, & je vous aime plus tendrement que jamais.

Ce fut dans ce moment que la douleur dont elles étoient toutes deux égament accablées, réduisit la Princesse à une telle extrémité, que l'on envoya chercher Dom Pedre. Il vint, & se trouva lui-même presque sans mouvement à cette vue. Quelque fût le pen-

chant ſecret qui l'entraînoit au ſecours d'Agnès, il courut à Conſtance; cette Princeſſe ſentant approcher ſa fin par la ſueur froide qui lui couvroit tout le corps, fit retirer les perſonnes qui pouvoient lui être ſuſpectes, & s'adreſſant à Dom Pedre :

Si j'abandonne la vie ſans regret, lui dit-elle, ce n'eſt point ſans chagrin que je me ſépare de vous : mais Prince, il faut ſavoir ſe vaincre dans les derniers inſtants; je m'oublirai moi-même entiérement pour ne penſer qu'à vous. Je n'ai point de reproches à vous faire; je ſais que c'eſt l'amour qui diſpoſe des cœurs, & non pas la raiſon. Agnès a aſſez de charmes pour inſpirer la plus violente paſſion; elle mérite par ſa vertu d'être élevée aux plus grands honneurs. Je lui demande encore une fois pardon de l'injuſtice que je lui ai faite, & je vous la recommande comme la perſonne qui m'eſt la plus chere. Promettez-moi, Prince, avant que j'expi-

re; de lui donner ma place ſur le trône, elle ne peut être mieux remplie. Vous ne pouvez choiſir une Princeſſe plus digne de régner ſur vos peuples, ni une meilleure mere pour nos enfants: & vous ma chere & fidelle Agnès, pourſuivit-elle, n'écoutez point une vertu trop ſcrupuleuſe, qui pourroit s'oppoſer aux deſirs du Prince de Portugal: ne lui refuſez point un cœur que ſon attachement pour vous doit lui avoir acquis, & accordez-lui cette amitié que vous avez pour moi, avec celle qui eſt due à ſes éminentes qualités: prenez ſoin de mon fils Fernand & des deux jeunes Princeſſes; qu'ils me retrouvent en vous, & parlez-leur quelquefois de moi: adieu, vivez tous deux heureux, & recevez mes derniers embraſſements.

Agnès accablée de douleur, avoit un peu repris ſes eſprits. Ces dernieres paroles la firent retomber en foibleſſe une ſeconde fois: cette foibleſſe fut ſuivie de

convulſions ſi violentes, que l'on craignit pour ſa vie : mais Dom Pedre ne s'éloigna jamais de Conſtance. Quoi ? Madame, dit-il, pouvez-vous penſer que votre mort puiſſe faire mon bonheur ? Hélas ! Conſtance, ſi mon cœur a pu vous offenſer, votre vertu vous a aſſez vengée de moi malgré vous-même. Me croyez-vous aſſez barbare ?.... Comme il continuoit de parler, il s'apperçut que la mort fermoit les yeux de la plus généreuſe Princeſſe du monde, & il fut ſur le point de la ſuivre au tombeau.

De quelle douleur Agnès ne fut-elle pas ſaiſie, lorſque revenue de ſon évanouiſſement, elle apprit que Conſtance venoit d'expirer ! Elle eût voulu s'arracher la vie, & ſe livra entiérement à ſon déſeſpoir.

Dès que le bruit de la mort de la Princeſſe ſe fut répandu, la Ville & la Cour furent en larmes. Elvire qui vit que Dom Pedre étoit alors libre de s'en-

gager, ſe repentit d'avoir contribué à cet événement; & penſant qu'elle en étoit la cauſe, elle ne pouvoit ſe le pardonner.

Il fallut garder Agnès pendant pluſieurs jours. Elle ne ceſſa de pleurer, & le Prince fut pendant le même-temps dans la plus profonde triſteſſe, mais lorſque les premiers moments de ſon affliction furent paſſés, l'amour qui ſe réveilla dans ſon cœur pour Agnès, lui fit ſentir qu'il étoit toujours le même. Il fut long-temps ſans la voir, mais cette abſence ne ſervit qu'à la rendre encore plus belle à ſes yeux lorſqu'il la revit.

Dom Alvare, effrayé de la liberté où ſe trouvoit le Prince dégagé du lien qui s'oppoſoit à ſes vœux, fit de nouvelles tentatives auprès d'Agnès de Caſtro, qui n'étoit alors occupée que de ſa douleur. Elvire qui deſiroit venir à bout du deſſein qu'elle avoit formé, employa tout l'art dont les femmes ſont capables, pour r'allumer l'amour dont le Prince

avoit autrefois brûlé pour elle : mais Agnès régnoit ſeule dans ſon ame. Cette fille charmante avoit formé la ferme réſolution de paſſer le reſte de ſes jours dans la retraite. Mais malgré la précaution qu'elle prit de cacher ſon deſſein, le Prince en fut informé, & s'arma de tout ſon courage pour ſoutenir ce malheur avec fermeté. Il ſe crut plus de force qu'il n'en avoit en effet, & après avoir conſulté ſon cœur, il ne ſentit que trop combien la préſence d'Agnès lui étoit néceſſaire. Il alla la trouver, & lui dit en ſoupirant, les yeux baignés de larmes : Madame, quel crime ai-je commis pour que vous vouliez me donner la mort ? Quoique je ne vous aie jamais dit à quel point je vous aime, je ſuis néanmoins perſuadé que vous ne l'ignorez pas. J'ai été obligé pendant quelques années de garder le ſilence par égard pour vous, pour Conſtance & pour moi-même : mais il ne m'eſt pas poſſible de me taire plus long-temps. Il faut

que je vous déclare enfin tout ce que je ſens. Ne dédaignez pas les aſſurances de l'amour le plus tendre & le plus reſpectueux. Je voudrois que l'offre du trône pût vous flatter. Il ne ſauroit me plaire qu'en le partageant avec vous.

Agnés ne répondit d'abord à ces paroles que par une abondance de larmes. Après qu'elle les eut eſſuyées, elle regarda Dom Pedre avec un air qui lui fit aiſément comprendre qu'elle n'approuvoit point ſa propoſition. Si j'étois capable, dit-elle, de la foibleſſe que vous voulez m'inſpirer, vous auriez raiſon de m'en punir. Quoi? Conſtance eſt à peine dans le tombeau, que vous voulez que je l'offenſe? Non, Prince ajouta-t-elle avec plus de douceur, celle que vous avez comblée de tant de faveurs, n'attirera point ſur elle la colere du Ciel ni le mépris des hommes par une action ſi lâche. Ne vous obſtinez donc point à me preſſer de remplir un deſſein qui ne s'accomplira jamais. Vous devez à la

mémoire de Conſtance, une fidélité qui puiſſe vous juſtifier ; & de mon côté je dois éviter votre vue, pour réparer, s'il eſt poſſible, les maux que je lui ai fait ſouffrir. Allez, Madame, répondit le Prince en changeant de viſage, allez attendre des nouvelles de ma mort, dans cette partie du monde où votre cruauté vous conduira. Vous ne les attendrez pas long-temps, j'irai la chercher au milieu des combats que ſe livrent les peuples qui environnent cet Empire.

Ces derniers mots firent ſentir à Agnès que ſon cœur n'étoit pas auſſi exempt de foibleſſe qu'elle ſe l'imaginoit, & qu'elle s'intéreſſoit plus qu'elle ne penſoit à la vie de Dom Pedre. Vous devez conſerver vos jours, répliqua-t-elle, pour le Prince & pour les Princeſſes que Conſtance vous a laiſſés. Voudriez-vous continua-t-elle avec tendreſſe, abandonner leur jeuneſſe à la tyrannie de Dom Alvare ? Vivez, Prince, vivez & laiſſez la malheureuſe Agnès ſe ſacrifier

toute seule. Hélas ! cruelle, interrompit Dom Pedre, pouvez-vous m'ordonner de vivre, si ce n'est pas pour vous ? Est-ce un effet de votre haine ? Non, répondit Agnès, je ne vous hais point, & plût à Dieu que je pusse me défendre de ma foiblesse ! Ne m'obligez pas d'en dire davantage ; mais considérez que moins je me sens d'éloignement pour vous, plus je me trouve coupable, & que je ne dois plus vous voir ni vous parler. Enfin, Prince, si vous vous opposez à ma retraite, je vous déclare que Dom Alvare, quelque odieux qu'il me soit, servira à me mettre à l'abri de vos poursuites, & que je consentirai plutôt à épouser un homme que j'abhorre, que de favoriser une passion qui a coûté la vie à Constance. Hé bien, Agnès, reprit le Prince avec des yeux où la langueur étoit peinte, suivez les mouvements que vous inspire votre vertu barbare, prenez les mesures que vous croirez néceßaires contre un amant malheu-

reux, & jouiſſez de la gloire de m'avoir refuſé avec tant de cruauté. A ces mots il la quitta, & Agnès étoit ſi troublée qu'elle ne fut pas en état de le retenir. Sa vertu combattoit ſa tendreſſe; elle ſentit alors qu'il étoit plus néceſſaire que jamais qu'elle s'éloignât.

Il lui en coûtoit de ſortir de Coïmbre, & elle ſentoit en même-temps la néceſſité de ne pas différer ce qu'elle croyoit ſi indiſpenſable. Elle alla ſur le champ chez le Roi. Ce Monarque la reçut d'un air ſévere, & ne voulut point conſentir à ce qu'elle lui demandoit: vous ne partirez point, dit-il, & ſi vous êtes ſage, vous jouirez ici avec Dom Alvare de mon amitié & de ma faveur. J'ai pris une autre réſolution, répliqua Agnès; & le deſir des grandeurs & des plaiſirs n'y a aucune part. Vous accepteriez ſans doute Dom Pedre, reprit Dom Denys: l'éclat de ſa naiſſance ſuffit pour ſatisfaire une femme ambitieuſe; mais vous ne ſuccéderez point à

Constance qui vous aimoit si tendrement, & l'Espagne a assez de Princesses pour remplir avec lui le trône que je lui laisserai. Sire, répondit Agnès piquée de ce discours, si j'avois quelque penchant à l'amour, & dessein de me marier, le Prince seroit peut-être le seul sur qui je voulusse jetter les yeux. Vous savez si mes ancêtres ont possédé des Couronnes, & s'ils étoient dignes de les porter. Mais sans m'arrêter à ces frivoles avantages, je suis déterminée à partir, & à ne pas demeurer plus long-temps esclave dans un palais où je suis arrivée libre.

Cette réponse fiere qui faisoit voir le caractere d'Agnès, irrita & surprit le Roi : vous quitterez Coïmbre, dit-il, lorsque je le jugerai à propos, & sans être esclave, vous y attendrez mes ordres.

Agnès vit la nécessité où elle étoit de rester, & en fut si affligée qu'elle ne sortit point pendant plusieurs jours, &

n'osa même s'informer des nouvelles de Dom Pedre. Cette retraite lui épargna le déplaisir de recevoir Dom Alvare.

Pendant ce temps le Prince tomba malade, & fut dans un si grand danger, que l'on craignit pour sa vie. Agnès ne douta point que ce ne fût un effet de la douleur qu'il ressentoit de sa cruauté. Elle crut d'abord avoir assez de force & de courage pour le laisser mourir plutôt que de se rendre à ses desirs : mais lorsqu'elle eut examiné son cœur, elle fut bientôt convaincue du contraire. Elle ne se trouva plus cette inébranlable fermeté qu'elle y croyoit si bien établie ; elle éprouva du trouble & de l'inquiétude, elle versa des larmes, forma des vœux, & enfin s'apperçut qu'elle aimoit Dom Pedre.

Il étoit impossible de voir un si digne héritier de la Couronne sur le point de mourir, sans que son état causât une affliction universelle. Le peuple qui l'adoroit, passoit toutes les journées à la

porte du palais pour apprendre de ses nouvelles, & toute la Cour étoit dans la plus grande consternation.

Dom Alvare cachoit sa joie sous une apparence de tristesse. Elvire pleine de sa passion, & peut-être agitée par ses remords, étoit plus affectée qu'aucun autre du danger du Prince. Le Roi, quoiqu'il condamnât l'amour de son fils, avoit toujours pour lui de la tendresse, & ne pouvoit se résoudre à le perdre. Agnès, n'ignorant pas que sa rigueur seule conduisoit Dom Pedre au tombeau, étoit dans une situation cruelle, & attendoit avec les plus affreuses inquiétudes, quelle seroit l'issue de la maladie du Prince. Enfin, au bout d'un mois de craintes & d'alarmes, on commença à espérer sa guérison. Dom Pedre & Dom Alvare furent les seules personnes qui n'en témoignerent aucune joie, mais Agnès en ressentit une très-vive.

Le Prince voyant qu'il avoit en vain

desiré la mort, ne songea plus qu'à passer ses jours dans la tristesse. Dès qu'il fut en état de sortir, il chercha les lieux les plus solitaires, & fut si bien dompter sa foiblesse, qu'il alloit par-tout où il savoit qu'Agnès ne seroit pas; mais son image le suivoit en tous lieux, & sa mémoire fidelle à lui représenter tous ses charmes, la lui rendoit toujours dangereuse.

Un jour qu'il se promenoit dans les jardins du Palais, il chercha un labyrinthe qui étoit dans le lieu le plus reculé, pour s'y entretenir de son chagrin. Il y trouva Agnès, dont la douleur, peu différente de la sienne, l'avoit conduite au même endroit. Sa vue, à laquelle il ne s'attendoit pas, lui causa la plus vive émotion. Elle vit, par le changement de son visage, qu'il n'étoit pas encore entiérement rétabli. Ses yeux languissants la troublerent, & quoique son premier mouvement eût été de fuir, un pouvoir inconnu l'arrêta, &

il lui fut impossible d'y résister.

Après quelques moments de silence, qui n'étoient interrompus que par des soupirs, Dom Pedre se leva de la place où sa foiblesse l'avoit forcé de s'asseoir, s'approcha d'Agnès, & lui fit voir sur son front pâle & livide les cruels effets de sa rigueur ; mais ne se contentant pas de la pitié qu'elle lui laissoit voir dans ses yeux : Vous avez donc résolu ma mort, barbare Agnès, lui dit-il ? Je la desirois autant que vous, mais le Ciel m'a réservé pour d'autres infortunes, & vous me retrouvez encore aussi malheureux, mais plus rempli que jamais de l'amour que vous m'avez inspiré.

Le Prince n'avoit pas besoin de ce discours pour s'attirer la compassion d'Agnès. La langueur de ses regards parloit assez, & son cœur étoit trop bien disposé pour lui : elle crut alors que Constance devoit être satisfaite. L'amour, qui combattoit en faveur de

Dom Pedre, triompha de l'amitié, & saisit cet heureux moment pour lequel le Prince de Portugal avoit soupiré depuis si long-temps.

Ne me reprochez point une dureté qui m'a encore plus coûté qu'à vous, répondit Agnès, & n'accusez point un cœur qui n'est ni ingrat ni inhumain; Je vous avoue que je vous aime, mais après cet aveu, que pouvez-vous me demander davantage?

Dom Pedre, qui ne s'attendoit pas à un changement si favorable, ressentit une double satisfaction, & se jettant aux pieds d'Agnès, il exprima bien mieux sa passion par son silence, qu'il n'auroit fait par le discours le plus éloquent.

Le Prince, sûr de son bonheur, fit part à l'aimable Agnès de ce qu'il avoit à craindre de la part de Dom Denys. Ils conclurent que le fatal billet qui avoit avancé les jours de Constance, ne pouvoit venir que d'Elvire & de Dom Alvare. Dom Pedre, qui savoit que son

pere avoit déjà cherché à le remarier, & étoit résolu de faire épouser Agnès à son Favori, la conjura si tendrement de prévenir ses persécutions, en consentant à un mariage secret, qu'après y avoir long-temps réfléchi, elle se rendit à ses instances. Je ferai ce que vous voudrez, dit-elle, quoique je ne prévoie que des malheurs; tout mon sang se glace, lorsque je pense à cette union, & l'image de Constance semble me détourner de la conclure.

L'amoureux Prince vainquit tous les scrupules d'Agnès, & la quitta avec une si grande satisfaction, qu'il rétablit bientôt ses forces. Il la vit ensuite avec le plaisir du mystere, & le jour qu'ils avoient pris pour se lier l'un à l'autre par des nœuds indissolubles étant arrivé, Dom Gilles, Evêque de Guarda, fit la cérémonie en présence de témoins fideles à Dom Pedre, qui se trouva, par ce moyen, possesseur de tous les charmes de l'adorable Agnès.

Ces engagements, quoique contractés aux pieds des Autels, ne rendirent pas Agnès plus tranquille : ses ennemis, qui ne cessoient de la persécuter, lui causerent des chagrins sans nombre. Dom Denys, que son refus avoit irrité, lui commanda d'épouser Dom Alvare, & la menaça de l'y forcer, si elle continuoit à lui résister.

Le Prince prit hautement le parti d'Agnès. Cette hardiesse, jointe au refus qu'il faisoit de donner sa main à la Princesse d'Arragon, fit soupçonner la vérité au Roi son pere. Ce Monarque fut secondé dans ses recherches par ceux qui y étoient trop intéressés pour ne pas dévoiler ce mystere. Alvare & sa sœur prirent tant de soin pour gagner les confidents de Dom Pedre, soit par des présents, soit par des promesses, qu'ils découvrirent enfin son union secrete avec Agnès.

Il s'en fallut peu que Dom Denys ne fît éclater la rage & la fureur qu'une si

grande témérité de la part d'Agnès lui inſpiroit contre elle.

Dom Alvare, dont l'amour s'étoit changé en haine, appaiſa les premiers tranſports du Roi, en lui faiſant comprendre que s'il ſe contentoit de rompre le mariage de ſon fils, ſa vengeance ne ſeroit pas ſuffiſante. Il aigrit le cœur de Dom Denys, au point de le faire conſentir à la mort d'Agnès. Le cruel Dom Alvare offrit ſon bras pour cette affreuſe exécution, & ſa fureur ne répondoit que trop du ſuccès de cette entrepriſe.

Le Roi, qui croyoit la gloire du trône flétrie par cette alliance, & la ſienne propre compromiſe par le procédé de ſon fils, donna un plein pouvoir à cet aſſaſſin de rendre l'innocente Agnès la victime de ſa rage.

Il n'étoit pas aiſé d'accomplir cet affreux projet. Quoique le Prince ne vît Agnès qu'en ſecret, néanmoins il veilloit ſans ceſſe ſur elle, & il ſe paſſa en-

viron un an depuis ſon mariage, avant que Dom Alvare pût trouver l'occaſion qu'il cherchoit depuis ſi long-temps.

Dom Pedré prenoit peu de divertiſſement, & s'éloignoit très-rarement de Coïmbre; mais un jour, jour infortuné, & marqué par le Ciel pour un aſſaſſinat inoui, il fit une partie de chaſſe à une maiſon que le Roi de Portugal avoit auprès de la ville.

Agnès aimoit tout ce qui pouvoit donner quelque ſatisfaction à Dom Pedre; mais un trouble ſecret lui fit craindre une infortune dans ce jour malheureux. Prince, lui dit-elle, avec une inquiétude dont elle ne pouvoit pénétrer le motif, je frémis en vous voyant aujourd'hui, comme ſi ce devoit être le dernier de mes jours. Conſervez-vous, & quoique vous ne ſoyez expoſé à aucun danger, les cruels preſſentiments dont je ſuis agitée, me font tout redouter pour vous. Dom Pedre, qui ne l'avoit jamais trouvée ſi belle, l'embraſſa

plusieurs fois, & sortit du palais dans le dessein de ne revenir que le jour suivant.

A peine fut-il parti que le cruel Dom Alvare se prépara à mettre à exécution ce qu'il avoit résolu. Il crut qu'il étoit important pour lui d'employer encore d'autres mains que la sienne, & choisit pour complices de son attentat Diego Lopez Pacheo, & Pedro Cuillo, monstres trop semblables à lui, de la cruauté desquels il s'étoit assuré par les bienfaits dont il les avoit comblés.

Ils attendirent l'entrée de la nuit, & l'aimable Agnès étoit dans les premiers instants d'un sommeil qui devoit être le dernier de sa vie, lorsque ces assassins approcherent de son lit. Rien ne résista à Dom Alvare. Les noires furies l'introduisirent chez Agnès; elle s'éveilla, & ouvrant ses rideaux, elle vit à la clarté de la lumiere qui étoit dans son appartement, le fer dont étoit armé son barbare persécuteur. Comme il avoit le vi-

ſage découvert, elle le reconnut aiſément, & s'oubliant elle-même dans ce moment affreux, pour ne ſonger qu'au Prince : Juſte Ciel, s'écria-t-elle, en levant ſes beaux yeux, ſi c'eſt Conſtance que vous voulez venger, contentez-vous de mon ſang, & épargnez celui de Dom Pedre. Le cruel Alvare, qui l'entendit, ne lui donna pas le temps d'en dire davantage, & voyant qu'il n'avoit pu toucher le cœur d'Agnès par les témoignages de ſon amour, il lui enfonça ſon poignard dans le ſein. Ses complices lui donnerent auſſi pluſieurs coups, & mirent fin à une vie auſſi malheureuſe qu'innocente.

Quel triſte ſpectacle pour ceux qui approcherent de ſon lit le jour ſuivant! & quel affreuſe nouvelle pour le malheureux Prince de Portugal ! Dès qu'il l'eut appriſe, il retourna à Coïmbre, & penſa expirer ſur le champ à l'aſpect du corps ſanglant de ſa chere Agnès. Après l'avoir embraſſé mille fois, & dit tout

ce

ce qu'un juſte déſeſpoir put lui inſpirer, il courut au palais comme un inſenſé ; il demandoit à grands cris les meurtriers de la Princeſſe, en proférant des mots mal articulés & ſans ſuite.

Enfin, il vit le Roi, & ſans garder aucun reſpect, il donna un libre cours à ſon reſſentiment : après avoir fait éclater ſa fureur & ſa rage, il tomba dans un évanouiſſement qui dura tout le jour ; on l'emporta dans ſon appartement, & Dom Denys croyant que ce malheur le guériroit, ne ſe repentit point de ce qu'il avoit permis.

Dom Alvare & les deux autres aſſaſſins quitterent Coïmbre. Leur abſence prouva qu'ils étoient coupables du crime qui faiſoit le malheur de Dom Pedre. Ce Prince jura à l'ame de l'aimable Agnès une prompte vengeance, réſolu de pourſuivre ſes infames meurtriers, juſques dans les lieux les plus reculés. Il aſſembla un nombre conſidérable de troupes, capable de réſiſter même au

Roi de Portugal, s'il prenoit encore le parti de Dom Alvare : il ravagea avec elles tout le pays jusqu'à l'Aduer, & fit la guerre jusqu'à la mort de Dom Denys, mêlant continuellement ses larmes avec le sang qu'il versa pour venger sa chere Agnès.

Telle fut la fin déplorable de l'amour de Dom Pedre de Portugal, & d'Agnès de Castro. Ce Prince garda fidélement dans son cœur le souvenir de cette Princesse infortunée, jusques sur le trône, où il monta par le droit de sa naissance après la mort de son pere.

F I N.

ROMANS

TRADUITS

DE L'ANGLOIS.

AVERTISSEMENT.

Les deux Romans ſuivants m'ont paru aſſez intéreſſants pour mériter le ſuffrage du Public. Ils ſont tirés des Lettres Perſanes, données en Anglois par M. Littleton.



LETTRES D'UN PERSAN EN ANGLETERRE, A SON AMI A ISPAHAN,

Traduites de l'Anglois.

PREMIERE LETTRE.

Sélim a Mirza.

Un Mahométan, natif d'Alep, résidoit à Londres depuis quelques années, en qualité d'Agent des Marchands de cette ville. Il passoit pour Juif : on l'appelloit Zabulon ; mais son vrai nom est

Abdallah, fils d'Abdéramen. Il s'étoit découvert à moi, & j'avois contracté avec lui la plus étroite liaiſon; c'eſt le plus honnête homme, le plus eſtimable que j'aie jamais connu, & en même-temps le meilleur ami. Il partit il y a quelques jours : tu ſeras touché de ſa vertu, quand je t'aurai dit la cauſe de ſon départ. Il m'envoya prier la ſemaine derniere de me rendre chez lui. J'y allai ſur le champ, & je le trouvai pénétré de la plus vive douleur : Ah! Sélim, me dit-il, auſſi-tôt qu'il me vit, il faut que je vous quitte, & que j'aille m'acquitter de ce que je dois au plus digne de tous les peres. Mon devoir eſt de tout ſacrifier pour celui de qui j'ai tout reçu. A ces mots, il me montra une lettre qu'on lui avoit remiſe le jour précédent. Elle m'apprit que ſon pere, qui étoit Marchand, avoit été pris par un vaiſſeau Malthois en allant du Grand-Caire à Alep, & que n'étant pas aſſez riche pour payer ſa rançon, il le prioit de l'acquit-

ter pour lui. Vous ſavez, me dit-il, que je ne ſuis pas en état de donner la ſomme qu'on exige pour la liberté de mon pere. Je me ſuis donc déterminé à vendre tous mes effets, & à ne réſerver pour ma ſubſiſtance, que ce que mon travail pourra me procurer. Mais ce n'eſt pas là le ſujet de mon affliction ; la crainte de la pauvreté ne ſauroit me détourner de mon devoir : le malheureux ſort de ma femme, que la perte de ma fortune expoſera à l'indigence & à la honte, eſt la ſeule cauſe de ma douleur. C'eſt pour vous prier de ne la pas abandonner que je vous ai envoyé chercher, & je vous conjure par notre amitié, par le Prophete & par le Dieu que nous adorons, de ne pas me refuſer la premiere grace que je vous aie jamais demandée. Auſſitôt qu'il eut prononcé ces derniers mots, il ouvrit la porte d'une chambre, & je vis une très-belle femme, en habit Turc, qui tâchoit de ſe dérober à mes regards, avec une modeſtie inconnue à nos Da-

mes orientales. Viens ici, Zélis, dit mon mon ami, & vois celui que j'ai choisi pour te protéger, celui qui dans peu doit être ton mari, à la place de l'infortuné Abdallah. Alors se tournant vers moi, en pleurant amérement : Voici, s'écria-t-il, mon cher Sélim, la grace que j'ose vous demander; permettez-moi de donner ce que j'ai de plus cher, à l'homme que j'estime le plus, & qui peut seul faire son bonheur. Je suis déterminé, conformément au pouvoir que notre Loi nous accorde, de me séparer de Zélis, si vous consentez à la prendre pour femme. Le Sophi lui-même ne pourroit pas vous faire un présent d'un plus grand prix. Si les charmes de sa personne ne suffisent pas pour la rendre digne de vous, sachez que les qualités de son ame & de son esprit sont plus séduisantes mille fois que ses graces extérieures. Je l'emmenai avec moi en Angleterre il y a trois ans, & depuis ce temps-là, elle n'est sortie de ma mai-

ſon qu'avec peine, ne déſirant d'autre compagnie que la mienne. Il n'eſt pas poſſible d'être plus heureux avec une femme que je l'ai été juſqu'à préſent avec elle. La fortune la plus brillante, ni les honneurs les plus éclatants, n'euſſent jamais pu m'engager à me ſéparer d'elle. Le deſir de lui épargner le malheur de partager mes infortunes, & de lui procurer un état convenable à ſa naiſſance & à ſon mérite, peut ſeul m'y déterminer.

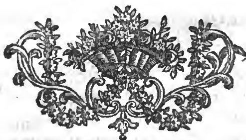
Il eut à peine fini ces dernieres paroles, que Zélis s'arrachant les cheveux, & arroſant ſon viſage de ſes larmes, le ſupplia, de la maniere la plus touchante, de ne pas exiger une ſéparation plus cruelle mille fois pour elle que tous les malheurs où la pauvreté pouvoit la réduire.

Après pluſieurs aſſurances des plus tendres & des plus paſſionnées de ſon amour & de ſa conſtance, elle déclara à Abdallah qu'elle étoit réſolue de l'ac-

compagner à Malthe, & de courir le risque de tomber dans la derniere misere plutôt que de rester à Londres, éloignée de lui, dans l'état le plus brillant; mais il refusa absolument de l'emmener avec lui, & persista dans le parti qu'il avoit pris de me la laisser, le regardant comme le seul moyen de se délivrer de toute inquiétude. Si elle venoit avec moi, dit-il, elle seroit exposée à des dangers & à des malheurs dont la seule idée me fait frémir; mais je supporte encore moins celle de la laisser ici sans appui, au milieu d'une nation d'infideles, parmi des femmes qui ont secoué tout-à-fait le joug de la modestie & de la pudeur, & environnée d'hommes qui font profession de l'attaquer ouvertement. Votre maison est le seul asyle où sa vertu puisse être en sûreté. En la prenant pour votre femme, vous la mettrez à couvert de toute insulte, même dans ce séjour de corruption. A ces mots, Zélis réitéra ses supplications, ac-

compagnées d'un torrent de larmes. Témoin d'un combat de tendresse si extraordinaire, je gardai quelque-temps le silence ; mais enfin voyant qu'Abdallah étoit absolument déterminé à se séparer de Zélis, je lui dis que je l'acceptois avec plaisir, comme un trésor qui m'étoit confié, non pour en jouir, mais pour le conserver à mon ami ; que Zélis resteroit avec moi sous le titre de ma femme, mais que je vivrois avec elle comme avec ma sœur, & qu'à son retour, s'il se trouvoit en état de la reprendre, je la lui rendrois telle qu'il me l'auroit laissée. Que si, au contraire, ils le desiroient mutuellement, je l'emmenerois avec moi dans mon serrail en Orient. Ils se consolerent un peu tous deux par cette assurance, & Zélis consentit à demeurer avec moi, puisque Abdallah le lui commandoit. Ce dernier s'embarqua pour Malthe la semaine suivante, avec toute la fortune qu'il possédoit, pour aller payer la rançon de

ſon pere. Il me laiſſa ſi pénétré de ſa généroſité, que je lui offris de donner une partie de cette rançon; mais il me dit que je faiſois aſſez pour lui, en prenant ſoin de ce qui lui étoit le plus cher dans le monde, & il refuſa conſtamment tout autre ſecours de moi.



SECONDE LETTRE.

SÉLIM A MIRZA.

LE vertueux Abdallah eſt de retour en Angleterre, après en avoir été abſent pendant quatorze mois. Je lui rendis hier ſa charmante Zélis, qu'il m'avoit confiée à ſon départ, & avec laquelle j'ai vécu comme avec ma ſœur. Rien n'eſt plus touchant que le premier moment où ils ſe ſont vus, après une ſéparation qu'ils croyoient devoir être éternelle. La poſſeſſion de la plus belle femme de l'Univers ne pourroit jamais procurer autant de plaiſir que j'en ai reſſenti, en rendant heureuſes, par une action d'humanité & de juſtice, les deux perſonnes les plus dignes de l'être. Quand les tranſports de leur joie furent un peu modérés, je priai Abdallah de me faire le récit de ce qui lui étoit

arrivé depuis qu'il nous avoit quittés. Vous ſavez, me dit-il, que je fis voile des côtes d'Angleterre il y a environ quatorze mois, pour aller délivrer mon pere de captivité. Auſſi-tôt que je fus arrivé à Malthe, j'allai me jetter aux pieds du Grand-Maître, le ſuppliant d'accepter la rançon que j'avois apportée, & de me rendre Abdéramen. Il me répondit qu'il étoit déſeſpéré de ſe trouver dans la néceſſite de me refuſer, mais que la perſonne pour laquelle je demandois la liberté, n'étoit pas dans le cas de pouvoir être rachetée, devant être rouée le lendemain. Je penſai expirer moi-même a ce récit, & deſirant ſavoir quel étoit ſon crime, j'appris qu'étant hors d'état de payer ſa rançon, il avoit été réduit à ramer comme un vil eſclave, ſans qu'on eût eu aucun égard pour ſon innocence & ſon âge; que durant un combat contre un vaiſſeau Turc, il avoit perſuadé à ſes camarades de combattre contre les Chrétiens, mais qu'é-

tant vaincu, il avoit été amené à Malthe, & condamné à être rompu vif, pour ſervir d'exemple aux autres captifs des galeres; & que, ſuivant les loix, ſa vie ne pouvoit être rachetée. O Ciel! dis-je alors, je ne ferai donc venu de ſi loin que pour être témoin de la mort de mon malheureux pere, & d'une mort ſi pleine d'horreurs! Plût au Ciel que les vagues de la mer m'euſſent englouti avant que j'euſſe atteint ces funeſtes bords! O Abdéramen! ô mon pere! de quoi te ſert la tendreſſe de ton fils? Comment ſoutenir nos premiers embraſſements? Ne te retrouverai-je que pour te dire un éternel adieu? Pourrai-je reſter auprès de toi, & te voir livré aux plus cruels tourments, tandis que je me flattois de t'apporter la liberté? Hélas! ma préſence ne ſera qu'augmenter ton ſupplice, & rendre (s'il eſt poſſible) tes derniers moments plus affreux! Dans cette extrémité j'offris au Grand-Maître, non-

feulement de payer la rançon que j'a-vois déjà promife, mais de me livrer volontairement à l'efclavage, & de fervir toute ma vie fur les galeres, pourvu que les jours d'Abdéramen fuffent confervés. Il parut touché de ma propofition, & fembloit pencher vers la pitié; mais un Jéfuite, qui étoit fon confeffeur, lui remontra qu'un exemple de févérité étoit néceffaire, & qu'il ne devoit accorder le pardon à mon pere, qu'à condition qu'il renonceroit au Mahométifme, pour embraffer la Religion Catholique. Non, m'écriai-je auffi-tôt, s'il faut acheter à ce prix un petit nombre d'années malheureufes, il vaut mieux que nous périffions même tous deux, que de l'accepter: mais vous, dis-je enfuite au Religieux, qui faites profeffion d'être fi faint, & par conféquent fi charitable, comment pouvez-vous chercher à mettre obftacle à la clémence de votre Prince, & vouloir le forcer à faire mourir un infortuné, dont le feul

crime a été d'avoir voulu recouvrer la liberté, si chere à tous les hommes? Est-ce-là le moyen que vous employez pour les convertir, en vous servant de la terreur des tortures & des supplices, plutôt que de la douceur & de la conviction? Mes reproches ne servirent qu'à l'enflammer davantage, & je quittai le palais du Grand-Maître dans le plus cruel désespoir. Je m'en allois à la prison, voir mon pere pour la premiere & la derniere fois, lorsqu'un esclave Turc m'arrêta & m'ordonna de le suivre. Je le refusai d'abord, mais il m'assura d'une façon si persuasive que c'étoit pour une affaire de la plus grande importance, & d'où dépendoit la vie d'Abdéramen, que je me rendis à ses instances. Il me conduisit, par un chemin détourné, à l'appartement d'une femme qui demeuroit dans le palais du Grand-Maître, où je restai jusqu'à plus de minuit, seul, & dans une agitation inconcevable. Enfin, je vis entrer une

Dame richement vêtue, à la maniere des Persanes. Après m'avoir regardé attentivement pendant quelque-temps, elle s'écria en soupirant : Quoi ! Abdallah, auriez-vous oublié Zoraïde, la sœur de Zélis ? Ces paroles la rappellerent aussi-tôt à mon souvenir, quoiqu'il y eût plusieurs années que je ne l'eusse vue. Je l'embrassai tendrement, & la priai de m'apprendre par quel hasard elle se trouvoit à Malthe. Vous savez, me dit-elle, que ma famille est originaire de Chypre, & que je fus mariée fort jeune à un riche Marchand d'Alep : j'en eus deux enfants, un fils & une fille : je vécus très-heureuse avec lui pendant quelques années, jusqu'à ce que les affaires de mon mari l'ayant obligé d'aller à Chypre, je lui persuadai de m'emmener avec lui, pour voir mes parents qui étoient dans cette Isle. Pendant notre passage, un violent orage nous jetta vers le Couchant, au-delà de l'Isle de Candie ; avant que nous pussions

entrer dans aucun port, un Pirate Malthois nous attaqua, tua mon mari, & m'emmena à Malthe. Ma beauté toucha le cœur du Grand-Maître. J'eus d'autant plus lieu d'en être ſurpriſe, que je ne penſois qu'à la perte que j'avois faite. Il m'acheta du Pyrate qui m'avoit fait priſonniere, & ce fut pour moi une eſpece de conſolation dans ma captivité, de me voir au moins délivrée de la préſence de celui qui avoit trempé ſes mains dans le ſang de mon époux. La paſſion de mon nouveau maître étoit ſi exceſſive, qu'il me traitoit plutôt en Princeſſe qu'en eſclave; il ne me refuſoit rien de tout ce que je lui demandois, & ne ceſſoit de me combler de préſents. Vous voyez la magnificence qui m'environne; mes richeſſes & mon pouvoir ſont ſans bornes. Apprenez donc, Abdallah, ce que mon amitié a fait pour vous. J'ai employé tout le crédit que j'ai ſur mon amant pour ſauver la vie d'Abdéramen. Il y a conſenti, il lui accorde même ſa

liberté, moyennant la rançon que vous lui avez proposée. Mais en faveur du service que je vous rends, j'espere que vous me promettrez de m'aider dans un projet dont l'exécution sera probablement accompagnée de quelques dangers. Je lui jurai qu'il n'y auroit rien que je ne risquasse pour elle, & qu'elle n'auroit qu'à commander. Vous saurez, dit-elle, ce que j'exige de vous quand il en sera temps. Jusqu'à ce jour, restez à Malthe, & attendez mes ordres. A ces mots, elle me remit la grace de mon pere scellée par le Grand-Maître, & m'ordonna de la porter aussi-tôt à Abdéramen. J'étois si transporté, que je ne m'arrêtai même pas pour la remercier. Je ne courus pas, je volai à la prison où mon pere étoit renfermé, & montrant aux gardes l'ordre dont j'étois muni, je fus admis dans son cachot. Ce bon vieillard étoit étendu, n'attendant plus que la mort ; & croyant que c'étoient les bourreaux qui venoient le

chercher pour l'emmener au lieu du ſupplice : il s'évanouit auſſi-tôt qu'il me vit, avant que j'euſſe eu le temps de me faire reconnoître, & de lui annoncer l'heureuſe nouvelle que j'avois à lui apprendre. Tandis qu'il étoit dans cet état d'inſenſibilité, je déliai ſes chaînes, & je le portai hors de la priſon. Après pluſieurs ſecours inutiles, je le fis enfin revenir. O mon pere, lui dis-je dès qu'il eut recouvré ſes ſens, ne reconnoiſſez-vous pas votre fils Abdallah? Il eſt arrivé aſſez-tôt pour vous ſauver la vie : il a obtenu votre pardon & vous a racheté de la captivité. La ſurpriſe & la joie qui le ſaiſirent à ma vue & à mes paroles, furent trop ſoudaines & trop violentes pour ſon âge & ſa foibleſſe, il ne put les ſupporter. Il fit quelque-temps des efforts pour me répondre, mais à la fin me ſerrant étroitement entre ſes bras, & proférant quelques mots mal articulés, il tomba & expira ſur mon ſein. La raiſon m'abandonna dans ce

moment : je perdis tout courage, & me roulant dans la poussiere, je remplis le Ciel de mes cris, je déplorai amérement la précipitation avec laquelle je lui avois annoncé tant d'heureuses nouvelles à la fois, au lieu de les lui apprendre successivement. Peu de temps après, le jour parut, & le peuple étant informé de mon malheur, s'amassa en foule autour de moi. Le Grand-Maître lui-même, ayant pitié de mon état, me dit qu'il me permettoit d'emporter le corps d'Abdéramen à Alep, & me fit grace de la rançon que je lui avois offerte. Je fus très-reconnoissant de cette faveur, & je me serois embarqué sans différer pour le Levant, si je n'eusse été retenu par la promesse que j'avois faite à Zoraïde.

Plusieurs jours se passerent sans que j'entendisse parler d'elle, & j'avois même déjà arrêté un petit vaisseau, & mis sur mon bord le corps de mon pere, lorsque je fus réveillé pendant la nuit par

Zoraïde habillée en homme. Elle me dit qu'elle venoit pour me ſommer de la parole que je lui avois donnée. Je lui demandai auſſi-tôt ce qu'elle exigeoit de moi : de m'emmener à Alep, me répondit-elle ; je veux aller y revoir encore une fois mes enfants, & les enrichir des tréſors que j'ai reçus de mon amant ; tous ces biens me ſont inutiles ſans eux, & au milieu de la ſplendeur & des plaiſirs, je vis dans une affliction perpétuelle d'en être ſéparée ; mon cœur en eſt déchiré ſans ceſſe, & ne me laiſſera jouir d'aucun inſtant de paix juſqu'à ce que je leur ſois rendue dans mon heureuſe patrie. En prononçant ces mots, elle me montra quelques bagues & une caſſette remplie de bijoux d'un grand prix. Je prétends, ajouta-t-elle, Abdallah, que vous mettiez à la voile dès cette nuit, & que vous m'emmeniez avec vous ; le temps eſt orageux, mais cette circonſtance ſervira à favoriſer notre évaſion, & j'aime mieux

risquer de périr sur la mer, que de vivre plus long-temps éloignée de ma famille. La reconnoissance que je conservois du service qu'elle m'avoit rendu, me fit consentir à ce qu'elle desiroit, quelque périlleux qu'il me parût. Comme j'avois permission du Grand-Maître de partir aussi-tôt que je le jugerois à propos, je me mis sur le champ en mer, sans aucun empêchement; comme le vent souffloit du bord avec force, en peu de temps nous fûmes hors de la vue des côtes de Malthe. Le temps fut si gros, pendant deux ou trois jours, que nous crûmes qu'il seroit impossible à notre barque d'aller plus avant; mais à la fin l'orage se calma, & poursuivant notre voyage à pleines voiles, nous arrivâmes sans accident dans le port de Scanderoon.

Zoraïde fut transportée de joie de se voir si proche d'Alep & de ses enfants. Elle m'embrassa avec beaucoup de tendresse, & m'exprima dans les termes les plus

plus touchants, sa reconnoissance du service que je lui avois rendu. Mais quel fut son désespoir & sa douleur, quand des gens de Scanderoon nous eurent dit que la peste étoit à Alep, & avoit détruit le tiers de ses habitants? Ah! malheureuse Zoraïde, s'écria-t-elle, en versant un torrent de larmes, que sont devenues maintenant toutes tes espérances? Tu devois être heureuse en revoyant tes enfants, & peut-être ils ne sont déjà plus, ou s'ils vivent encore, ce n'est que dans la cruelle attente de mourir à chaque instant avec le reste de leurs concitoyens. Peut-être dans ce moment commencent-ils à sentir les premieres atteintes de la contagion, & ils auroient besoin du secours de leur mere, étant abandonnés de tous leurs amis. C'est ainsi qu'elle témoignoit sa douleur & son désespoir, & se livroit aux plus cruelles alarmes, en tournant souvent les yeux vers Alep. Je lui dis tout ce que je pus imaginer pour la rassurer;

mais elle ne voulut recevoir aucune consolation. Le lendemain matin, les esclaves que j'avois mis auprès d'elle vinrent m'apprendre qu'elle s'étoit évadée, sans doute, pendant la nuit, & qu'ils ne l'avoient plus retrouvée à la pointe du jour; ils m'apportoient en même-temps une lettre de Zoraïde, par laquelle elle me marquoit que n'ayant pas le courage de soutenir l'incertitude où elle étoit sur le sort de ses enfants, elle s'étoit dérobée pendant l'obscurité, & étoit partie pour Alep, dans le dessein de partager leur danger; que si elle & sa famille échappoient à la peste, elle me donneroit de ses nouvelles; mais que si elle perdoit ses enfants, elle étoit résolue de ne pas leur survivre. Elle ajoutoit qu'elle me laissoit une boîte de diamants, de la valeur de deux mille pistoles, ce qui faisoit à peu près la quatrieme partie des bijoux qu'elle avoit rapportés de Malthe par mon secours. Vous pouvez vous imaginer quelle affliction je ressentis à la

lecture de cette lettre ; je pris le parti de rester à Scanderoon, jusqu'à ce que je fusse instruit de son sort. Malgré le desir extrême que j'avois de venir retrouver Zélis, j'attendis cinq semaines avec grande impatience, lorsqu'à la fin nous reçûmes avis que la peste étoit cessée, & le commerce rétabli avec Alep. Je partis sur le champ pour me rendre dans ma ville natale ; mais hélas ! ce ne fut qu'avec douleur que je la revis, après une si affreuse calamité : mon premier soin fut de demander ce qu'étoient devenus Zoraïde & ses enfants. On me mena aussi-tôt chez elle, où je trouvai son fils, qui pouvoit avoir environ seize ans. Dès qu'il eut appris qui j'étois, il se mit à pleurer, & me dit qu'il avoit eu le malheur de perdre sa mere & sa sœur. Je mêlai bien sincérement mes larmes aux siennes, & lui offris de lui rendre les bijoux qu'elle m'avoit donnés. Non, Abdallah, me dit-il, je suis assez riche des biens que j'ai de mon

pere & de Zoraïde ; mais ces richeſſes ne ſauroient me conſoler de la perte de ma mere, & le temps ne pourra jamais effacer de mon ſouvenir la tendreſſe extrême qu'elle m'a témoignée, & qui a été la cauſe de ſa mort. O Abdallah ! quelle mere ai-je perdue ! & de quelle amie êtes-vous privé ! Quand elle arriva ici de Scanderoon, continua-t-il, nous crûmes, ma ſœur & moi, voir un fantôme ; mais quand nous l'eûmes reconnue, nos cœurs furent pénétrés de la joie & de la tendreſſe la plus vive. Hélas ! cette joie fut de courte durée. Le troiſieme jour après ſon arrivée, je me trouvai attaqué de la peſte : elle ne quitta pas un moment le chevet de mon lit pendant ma maladie, & je ne dois mes jours qu'aux ſoins qu'elle prit de me les conſerver : ſoins funeſtes & pour elle & pour ma ſœur ; car toutes deux furent atteintes de la contagion : les fatigues qu'elles avoient eſſuyées en me gardant, ayant épuiſé leur tempérament, déjà

naturellement foible, elles n'eurent pas aſſez de forces pour y réſiſter comme moi : ma ſœur mourut la premiere, & Zoraïde ne tarda pas à la ſuivre. Quand elle ſe vit prête d'expirer, elle m'appella, & m'ordonna de tâcher de vous trouver à Scanderoon, & de vous remettre les effets qu'elle avoit deſtinés pour ma ſœur, dont le prix pouvoit monter à cinq mille pieces d'or. C'eſt, me dit-elle, la plus légere marque de ſouvenir que je puiſſe donner à l'homme que j'aime & que j'eſtime le plus au monde. Elle ajouta qu'elle me recommandoit à vous, & vous ſupplioit de prendre ſoin de moi, pour l'amour d'elle & de ſa ſœur Zélis. Les larmes le ſuffoquerent à cet inſtant, & il n'eut pas la force d'en dire davantage. J'acceptai le legs, & fis la plus grande diligence pour m'acquitter dignement de la confiance qu'elle avoit eue en moi. Mon premier ſoin fut d'enterrer Abdéramen, avec toute la pompe que nos

coutumes admettent. Enſuite je me livrai entiérement à l'arrangement des affaires de mon pupile & des miennes. Dès qu'elles furent finies, je m'embarquai ſur un vaiſſeau Anglois, qui m'a amené juſqu'ici ſans accident. Je jouis maintenant d'une fortune ſuffiſante pour Zélis & pour moi, & je n'ai rien de plus à demander au Ciel, mon cher Sélim, qu'une occaſion de vous prouver ma reconnoiſſance du ſervice important que vous m'avez rendu.





HISTOIRE DE POLYDORE ET D'EMILIE,

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

SOUS le regne de Charles premier, Roi d'Angleterre, deux Gentilshommes, dont je cacherai les véritables noms sous ceux d'*Acaste* & de *Septimius*, habitoient leurs terres situées dans le Comté d'York. Ils étoient voisins ; leur amitié née dès leur enfance, s'étoit fortifiée avec l'âge. Acaste avoit un fils unique nommé *Po-*

lydore, & Septimius une fille unique qui s'appelloit *Emilie*. Quoique Polydore ne fût âgé que de quatorze ans, & Emilie de douze, leurs parents desiroient si ardemment de contracter une alliance entr'eux, & de réunir par ce moyen leurs terres qui se joignoient, qu'on se pressa de les marier, avant qu'ils eussent atteint l'âge prescrit par les loix, & qu'ils fussent en état de comprendre la force de leur engagement. Aussi-tôt que la cérémonie fut faite, ils envoyerent Polydore voyager dans les Cours étrangeres, pour achever de perfectionner la bonne éducation qu'il avoit déjà reçue. Après qu'il eut passé quatre ans, tant en France qu'en Italie, la mort de son pere l'obligea de retourner en Angleterre. Emilie qui étoit pour lors âgée de seize ans, commençoit à trouver l'absence de de Polydore trop longue, & le reçut avec une grande joie. Elle avoit entendu faire beaucoup d'éloges de son esprit par ceux qui l'avoient connu pendant

ſes voyages, & quand elle le vit elle trouva dans ſa figure tant de nobleſſe & tant de graces, qu'elle s'eſtima la plus heureuſe de toutes les femmes d'être la ſienne : mais les ſentiments de Polydore pour elle étoient très-différents ; ſon goût pour l'indépendance lui donnoit de l'éloignement pour une perſonne à laquelle on l'avoit uni ſans le conſulter. Il ſe plaignoit de la cruauté de ſon pere, qui avoit, diſoit-il, profité de ſa jeuneſſe pour lui faire contracter un engagagement involontaire ; il avouoit cependant qu'il n'avoit point de répugnance pour la figure ni pour le caractere d'Emilie, mais il inſiſtoit toujours ſur la liberté du choix. Il déclara donc qu'il regardoit ſon mariage comme forcé, & par conſéquent nul ; en un mot il refuſa abſolument de le conſommer malgré toutes les remontrances & les prieres de ſes amis, & la tendreſſe d'Emilie, qui mit en vain tout en uſage pour vaincre l'averſion de ſon mari. Laſſe enfin

de voir ſon empreſſement rejetté, l'orgueil naturel à ſon ſexe lui fit deſirer à ſon tour de ſe ſéparer de lui. Ils ſe réunirent donc pour obtenir la diſſolution de leurs liens. Le Parlement ſiégeoit alors, l'affaire y fut portée, & l'on crut qu'il ſeroit fort aiſé de faire caſſer ce mariage, puiſque les deux parties intéreſſées le demandoient : mais les Evêques s'y oppoſerent fortement, comme étant une infraction à la Loi de Dieu, laquelle n'admettoit le divorce que dans le ſeul cas de l'adultere : on leur repréſenta que Polydore & Emilie n'ayant point encore habité enſemble, la Juſtice pouvoit rompre leur engagement ; que l'averſion de l'époux pour ſa femme, étant invincible & incompatible avec les obligations qui lui étoient impoſées, les Miniſtres de l'Egliſe les expoſoient à une tentation évidente de manquer à leur ferment. Rien auſſi ne paroiſſoit plus injuſte que de condamner Emilie à un célibat perpétuel, ſous

l'apparence d'un contrat ſolemnel, qui n'ayant aucun effet, n'étoit qu'une pure illuſion. Ces arguments étoient convainquants pour toute l'Angleterre, excepté pour les Evêques qui perſiſterent dans leur unanimité accoutumée. Ils furent ſi puiſſants par la faveur de la Cour, que leur concluſion l'emporta dans la Chambre des Pairs, & les infortunés époux furent déclarés n'être *qu'une ſeule chair*, quoiqu'il n'y eût jamais eu entre eux aucune union ni de corps ni d'eſprit. Polydore rendit la dot de ſa femme à ſon pere, avec une ferme réſolution ne de revoir jamais Emilie. Son naturel obſtiné fut irrité par la violence qu'on avoit voulu lui faire ; & il mit ſa gloire à montrer à l'Univers qu'il n'y avoit nul pouvoir, ſoit eccléſiaſtique, ſoit civil, qui pût le forcer à remplir les obligations d'un mariage contracté contre ſon inclination.

La malheureuſe Emilie ſe retira dans la maiſon de Septimius, & tâcha par

une longue abſence d'oublier que ſon époux lui avoit plu, ou qu'il l'avoit offenſée. Deux ans après, la guerre civile éclata entre le Roi & le Parlement. Polydore étoit ſi furieux contre les Evêques qui s'étoient oppoſés à ſon divorce, que ce motif le détermina à prendre les armes contre ſon Prince. Septimius, pere d'Emilie, étoit zélé Royaliſte, & ſa haine contre Polydore contribua ſans doute beaucoup à lui faire prendre le parti de Charles. Effectivement il étoit difficile que deux ennemis auſſi irréconciliables, combattiſſent pour la même cauſe. Dans le courant de la guerre, le Roi ayant été vaincu, les biens du plus grand nombre de ceux qui lui étoient reſtés fideles, furent confiſqués, & Septimius, un des plus attachés à ce Prince, fut auſſi un de ceux qui ſouffrirent le plus. Il ſe trouva forcé de ſe retirer en France avec ce qu'il put ſauver des débris de ſa fortune, & emmena avec lui Emilie. Dans

ſe même-temps, l'armée du Parlement commença à ſe partager en différentes factions. Cromwell à la tête des indépendants, s'acquit par degré une telle autorité, que le rôle de Preſbytérien ne fut pas long-temps digne de lui. Polydore qui étoit dévoué à cette Secte, ſe défit de ſa commiſſion pour quelques mécontentements, & heureuſement pour ſa réputation, n'eut point de part à ces procédés violents, qui ſe terminerent enfin par le plus horrible de tous les attentats dans la perſonne du Roi, & le bouleverſement de toutes les anciennes Conſtitutions du Royaume. Polydore demeura oiſif pendant quelques années. Mais à la fin, las d'une vie qui s'accordoit ſi mal avec ſa vivacité naturelle, il ſe détermina à aller ſervir dans les Pays-Bas ſous le grand Condé. Ce Prince dans l'année 1654, commandoit l'armée Eſpagnole contre la France. Deux raiſons engagerent Polydore à prendre ce parti; premiérement, le

desir d'apprendre son métier sous un Général d'une aussi grande réputation, & secondement parce que Cromwell avoit refusé d'entrer dans l'alliance de ce Prince, quoiqu'elle eût été favorable aux intérêts de l'Angleterre. Il trouva Condé occupé au siege d'Arras, & fut reçu de lui avec les plus grandes marques d'estime. Pendant le siege il signala souvent son courage, & soutint très-bien l'opinion qu'avoit toute l'Europe de la valeur des troupes de notre Parlement : mais le Maréchal de Turenne avec La-Ferté & d'Hoquincourt ayant attaqué les assiégeants dans leurs lignes, secoururent Arras, & auroient détruit l'armée Espagnole, si le Prince de Condé ne l'avoit sauvée par une retraite qu'on regarda comme une des plus grandes actions de sa vie. Dans cette bataille, Polydore fut fait prisonnier & envoyé à Paris avec plusieurs autres Officiers Espagnols, pour y rester sur leur parole, jusqu'à ce qu'on eût payé leur

rançon, ou qu'ils eussent été échangés. Pendant le voyage, il contracta une grande amitié avec le Comte d'Aguilard, Brigadier dans le Régiment du Comte de Fuensaldagne, un des premiers Seigneurs d'Espagne: ils se raconterent l'un à l'autre les différents incidents de leur vie. Polydore fit part à Aguilard de l'histoire de son mariage avec Emilie, & déclama avec beaucoup de chaleur contre la folie d'unir deux personnes qui ne souhaitoient rien plus ardemment de part & d'autre que d'être libres. Il n'y a point de doute, dit le Comte, que cela ne soit très-absurde; mais en général, je ne vois rien de raisonnable ni de sensé dans ces sortes de liens: je ne sais comment les autres hommes en pensent, mais pour moi il me paroît affreux & contre nature d'être réduit à une seule femme, quelqu'aimable qu'on la trouve. Si j'eusse pris une femme librement, répondit Polydore, je lui eusse toujours été fidele, & c'eût même

été avec plaisir ; mais de former un engagement contre mon gré pour toute ma vie, j'irois plutôt ramer sur les galeres, que de m'y soumettre jamais. Vous êtes dans l'erreur, mon cher Polydore, répliqua le Comte, en vous imaginant qu'il est si aisé d'être constant, même pour une personne à laquelle on ne donne sa main que parce qu'on lui a déjà donné son cœur. J'ai quelque expérience sur ce point, & je sais que ce premier choix n'est bon que jusqu'à ce qu'on en ait fait un second. Pour vous le prouver, il me suffira de vous raconter l'histoire de mes amours ; & afin que vous ne pensiez pas que c'est une fable, je commencerai par où les romans finissent toujours, c'est-à-dire, par l'article de mon mariage. J'épousai à vingt-quatre ans, une fille de condition, que je préférai à toute autre pour son esprit & sa beauté, sans égard à sa fortune qui étoit fort médiocre. Les quatre premieres années que

nous vécûmes ensemble, furent les plus heureuses que j'aie passées de ma vie. Je conservois toute l'ardeur d'un amant, jointe aux droits d'un époux ; ma femme m'aimoit encore plus, s'il est possible, que je ne l'aimois, & si je n'eusse cessé d'avoir de la tendresse pour elle, que lorsqu'elle m'en eût donné sujet, je crois que je lui aurois été fidele jusqu'à ce jour : mais je n'étois pas susceptible d'une plus longue constance. Tous ses charmes m'étoient devenus si familiers, qu'ils ne me faisoient plus la moindre impression, & la satiété avoit éteint mes desirs. J'éprouvai ce dégoût pendant quinze mois qui me parurent quinze années. Enfin la vue d'une parente de ma femme, qui vint fort à propos loger chez moi, me fit sortir de ma léthargie. C'étoit une fille de dix-huit ans, d'une grande beauté. On ne la faisoit sortir du couvent que pour la marier. A peine avoit-elle les notions les plus communes, mais elle étoit

douée d'une pénétration naturelle, qui lui tenoit lieu d'expérience. Le peu d'usage qu'elle avoit du monde, engagea la Comtesse d'Aguilard à la garder avec elle quelque temps avant qu'on l'établît. Je pensai que mes instructions pourroient lui être aussi utiles que celles de ma femme, pour lui apprendre comment elle devoit se conduire dans la vie privée. J'eus le bonheur de les lui rendre plus agréables, & de parvenir même à lui plaire ; à chaque leçon je devenois plus cher à ses yeux ; & à mesure que sa passion croissoit pour moi, elle concevoit une plus grande aversion pour le Comte d'Altamira qu'on lui destinoit. En effet il étoit peu propre à se faire aimer, étant vieux, bourru, stupide & bigot, ne s'occupant jour & nuit qu'à prier Dieu ou à gronder. Les parents & les amis communs pressoient la conclusion du mariage, & cette jeune personne, malgré sa répugnance, ne put résister à leurs importunités. Cependant

pour me consoler, elle me fit entendre avec beaucoup de grace, qu'elle me sacrifieroit ses premieres faveurs en dépit d'eux, & que ce seroit la nuit même de ses noces. Je lui représentai l'impossibilité d'exécuter une telle promesse, sur-tout dans cette circonstance : mais elle me dit de me reposer sur elle de ce soin, & que je serois satisfait. Enfin elle se maria : la journée se passa en fêtes, mais quand la compagnie se fut retirée, le Comte fut fort surpris de voir sa nouvelle épouse fondre en larmes. Il la supplia de lui découvrir la cause de son affliction, elle refusa de l'en instruire, à moins qu'il ne lui jurât de la faire cesser lorsqu'il la sauroit. Le pauvre homme dans l'excès de son amour, l'assura qu'il n'y avoit rien dont il ne fût capable pour la contenter, pourvu que ce qu'elle exigeroit de lui ne fût point contraire à l'honneur & aux préceptes de la Religion. Non, reprit-elle, ce que j'ai à vous demander est au contraire

extrêmement louable ; car c'eſt de me permettre ſeulement d'accomplir un vœu que j'ai fait dans une grande maladie où ma vie fut en danger. A Dieu ne plaiſe, ma chere enfant, répliqua-t-il, que je vous empêche de remplir un engagement ſacré, au haſard de perdre votre ame. Eh bien, dit-elle, je vous avouerai donc que j'ai promis que ſi je recouvrois la ſanté & que je vinſſe à me marier, je conſacrerois la premiere nuit de mes noces à la ſainte Vierge, en la paſſant dans le lit de ma femme de chambre, la vertueuſe Iſabelle ; & cette nuit même pendant que je dormois, la Mere de Dieu m'eſt apparue dans un rêve, en me menaçant d'une plus grande maladie encore que celle dont je ſuis échappée par ſon ſecours, ſi je manquois à mes ſerments. Il n'y a point de doute, répondit le Comte, que la ſainte Vierge doive m'être préférée ; ainſi ma chere, je vous ſouhaite le bon ſoir. Il eſt à propos que vous ſa-

chiez que cette vertueuſe Iſabelle étoit dans le ſecret de ſa maîtreſſe, & nous avoit très-bien ſervis pendant tout le cours de notre intrigue. La nouvelle mariée alla donc ſe coucher avec ſa femme de chambre qui avoit pris ſoin de m'informer de ce deſſein, & m'avoit caché dans un cabinet voiſin. Auſſi-tôt que je crus tout le monde endormi, j'en ſortis pour prendre la place d'Iſabelle, & je reçus l'effet d'une promeſſe dont l'exécution paroiſſoit trop difficile pour oſer en eſpérer l'accompliſſement. Cette avanture me parut ſi ſinguliere, & me flatta à un tel point, que je ne pus m'empêcher de la raconter au Duc de l'Infantade, le plus intime de mes amis : il fut très-reconnoiſſant de la confidence que je lui faiſois, & pour m'en récompenſer, il me trahit ſur le champ, en allant le dire à ma femme, dont probablement il avoit été long-temps amoureux ſans ſuccès : comme il penſoit que ſa ten-

dreſſe pour moi étoit le plus grand obſtacle à ſes deſirs, il eſpéra la détruire en la convainquant de mon infidélité. Mais quoique cette nouvelle déchirât ſon cœur, elle ne fut pas capable d'ébranler ſa vertu. Elle me reprocha mon infidélité de la maniere la plus propre à exciter mes remords : je pourrois me plaindre de vous, me dit-elle tendrement, d'avoir ſéduit une de mes parentes; mais hélas ! cet affront m'eſt encore moins ſenſible que celui que vous avez fait à mon amour. Je n'ai plus le bonheur de vous plaire, & je ſens qu'il m'eſt impoſſible de regagner votre cœur, puiſque la ſeule raiſon de votre refroidiſſement ne vient que de ma qualité d'épouſe, & qu'elle durera toujours. Si je vous avois offenſé par ma conduite ou par mes diſcours, je pourrois les réformer ; mais mon tort malgré tous mes ſoins, ne ſera qu'augmenter ſans ceſſe. Je tâchai de calmer ſa douleur en lui jurant de n'être jamais

qu'à elle à l'avenir, & j'étois en effet ſi touché de ſes reproches, que je réſolus ſincérement de lui tenir parole; mais nous ſommes bien peu maîtres de nos penchants. Mes projets céderent bientôt aux charmes de la Comteſſe d'Altamira, quoiqu'elle fût auſſi vaine qu'intéreſſée, & que l'indécence de ſa conduite ſcandaliſât toute la Cour. Elle ne cherchoit à me retenir dans ſes fers, que pour avoir le plaiſir de mortifier ma femme avec qui elle avoit eu quelques diſputes ſur des préſéances ou des ajuſtements. Son avarice étoit égale à ſon orgueil, & elle me faiſoit payer chérement ſes faveurs, quoique ſon mari fût un des hommes des plus riches de toute l'Eſpagne. Je n'allois jamais chez elle ſans lui porter quelque préſent, & ma fortune commençoit à en ſouffrir. Cependant j'étois ſi amoureux d'elle, que quoique je la mépriſaſſe au fond de mon cœur, je ne pouvois m'empêcher de l'aimer éperduement. Un jour que je

vins la voir, après une abſence qui n'avoit fait qu'irriter mes deſirs, elle me reçut avec une froideur & une aigreur qui me déſeſpérerent. Je la conjurai de m'en dire la cauſe, elle me répondit que la derniere fois qu'elle étoit allée à la Cour, elle avoit vu la Comteſſe d'Aguilard avec un collier de diamants que je lui avois donné le jour précédent; que c'étoit l'inſulter que de faire de tels dons à une autre femme, dans le temps que je lui jurois qu'elle ſeule poſſédoit mon cœur; qu'elle étoit déterminée à ne le plus ſouffrir, & que puiſque j'avois repris tant d'amitié pour la Comteſſe d'Aguilard, elle ſe reprochoit de troubler notre félicité conjugale. Je lui offris toutes les ſatisfactions qu'elle pouvoit deſirer, & elle eut l'impudence de me dire que jamais elle ne me rendroit ſes bonnes graces, à moins que je ne lui apportaſſe le colier de ma femme. Je la ſuppliai d'en accepter un autre d'un plus grand prix; mais elle répliqua

pliqua que son honneur y étoit intéressé, qu'en un mot elle vouloit ce collier, & point d'autre. Vaincu par ses importunités, j'allai chez moi; je pris le collier de la Comtesse d'Aguilard sans qu'elle s'en apperçut; je courus sur le champ chercher ma maîtresse, & le lui remis, en lui faisant promettre solemnellement d'avoir grand soin que ma femme ne sût jamais qu'il étoit en sa possession. Trois jours après on vint me dire que la Comtesse d'Aguilard s'étoit évanouie dans l'anti-chambre de la Reine, & s'étoit fait conduire lorsqu'elle avoit eu repris ses sens, chez la Comtesse de Pacheo sa mere, où elle étoit arrivée dans la plus grande affliction. J'y courus aussi-tôt avec une telle frayeur, que je fus convaincu que je l'aimois plus que je ne pensois: mais concevez quelle fut ma confusion, quand elle m'apprit que son évanouissement n'avoit été causé que par la vue de son collier au col de la Comtesse d'Altamira. Elle ajouta que

la façon dont ce collier lui étoit parvenu, n'étoit plus un myſtere pour elle ni pour perſonne, & que pour s'épargner la mortification de quelque autre affront public, plus dur encore à ſupporter que ce dernier, elle étoit déterminée à ne pas demeurer davantage avec moi, & à me laiſſer la liberté de ſuivre mes inclinations. Je mis en uſage toute mon éloquence pour l'engager à revenir chez moi ; mais elle demeura inflexible, & ne répondit autre choſe à toutes mes proteſtations, ſinon que, ſi ſa conduite paſſée n'avoit pas été capable de fixer mon cœur, elle déſeſpéroit de pouvoir jamais y réuſſir. Après avoir paſſé ſix mois ſans la voir, mon Régiment eut ordre d'aller en Flandres, & je fus bien aiſe de trouver une occaſion de quitter Madrid, où le regret de notre ſéparation ne me laiſſoit pas un moment de paix. Depuis mon arrivée à l'armée, je lui ai écrit trois ou quatre lettres; mais elle n'a pas daigné me

répondre, & j'ai lieu de croire que son courage lui a fait enfin surmonter sa passion. Pour moi, je tâche de m'amuser le plus qu'il m'est possible avec d'autres femmes, & je desire fort, mon cher Polydore, que nous soyons toujours assez liés, pour nous faire part de toutes les intrigues que nous pourrons avoir pendant notre séjour en France. Polydore le remercia de la confiance qu'il vouloit bien avoir en lui, & l'assura que de son côté, il n'auroit aucune réserve. Aussi-tôt qu'ils furent à Paris, son premier soin fut de s'informer de ce qu'étoient devenus Septimius & Emilie, dont il n'avoit point eu de nouvelles depuis plusieurs années. On lui dit que Septimius étoit mort, & que sa fille avoit quitté Paris. Sa curiosité lui fit écrire à ses amis en Angleterre, pour apprendre d'eux si elle n'y étoit point. On lui manda qu'on croyoit qu'elle étoit morte en France, n'ayant point entendu parler d'elle depuis très-long-

temps. Polydore fut extrêmement aiſe de cette nouvelle, & ſe trouva très-heureux d'être veuf, quoique le perſonnage de mari ne lui eût pas cauſé beaucoup d'embarras. Les deux amis ne reſterent pas long-temps à Paris ſans être échangés pour quelques Officiers François, qui avoient été faits priſonniers par le Prince de Condé. Ils retournerent à l'armée ; mais la ſaiſon ne permettant pas de faire la guerre, ils convinrent enſemble de paſſer leur hiver à Bruxelles, à la Cour de l'Archiduc. A peine y avoient-ils paſſé un mois, qu'Aguilard fit confidence à ſon ami, qu'il étoit amoureux d'une Dame Françoiſe, qui menoit une vie très-retirée; qu'il l'avoit vue deux ou trois fois, par l'entremiſe d'une femme dans la maiſon de laquelle elle logeoit, & qu'il avoit gagnée par une ſomme d'argent aſſez conſidérable. Il ajouta qu'il vouloit la lui faire connoître, la premiere fois qu'il iroit chez elle; en

conséquence, ils allerent ensemble chez Mademoiselle d'Alincourt, (c'étoit le nom de cette Dame) A leur arrivée, elle parut fort surprise, changea de couleur & demeura interdite. Le Comte alarmé de ce désordre, soupçonna que quelque autre amant étoit avec elle avant qu'il entrât, & lui dit qu'il étoit bien fâché d'avoir si mal pris son temps. Elle tacha de cacher son trouble, & lui répondit que sa visite lui étoit toujours agréable, mais que la personne qui l'accompagnoit avoit tant de ressemblance avec un de ses freres tué en Flandres, qu'elle avoit été extrêmement frappée de sa vue : elle ajouta que si cet étranger avoit avec lui les mêmes rapports dans son caractere que dans sa figure, elle seroit charmée de le voir souvent. Elle dit ces paroles avec tant d'apparence de sincérité, que le Comte se persuada aisément que sa jalousie avoit été sans fondement. Après quelques discours généraux, elle s'adressa à Poly-

dore, & lui demanda combien il avoit passé de temps au service d'Espagne; elle lui fit plusieurs autres questions plus particulieres, qui sembloient prouver un extrême desir de le mieux connoître. Polydore, en fut fort aise, dans l'espérance de mieux servir son ami, & le Comte, qui ne se défioit point de lui, fit tous ses efforts pour les lier d'amitié, se flattant que cette liaison tourneroit à son avantage. Le soir, quand les deux amis furent de retour chez eux, Aguilard demanda à Polydore ce qu'il pensoit de l'esprit & de la figure de Mademoiselle d'Alincourt: mieux du premier que de la derniere, lui répondit-il, quoique l'un & l'autre soient fort agréables. Il me semble, continua-t-il, que son visage n'est pas nouveau pour moi; mais je ne puis me rappeller où je l'ai vue, à moins que ce ne soit à Paris, lorsque j'étois garçon. Vous ferez bien de cultiver cette connoissance, répliqua le Comte, & pour

en avoir l'occaſion, chargez-vous d'aller demain matin lui faire mes excuſes de ce que je ne la verrai pas, comme j'en avois deſſein, étant obligé de chaſſer avec l'Archiduc. Je connois aſſez mon cher Polydore, pour être certain qu'il emploiera tout ſon eſprit & toute ſon éloquence à faire valoir la paſſion de ſon ami; & tandis qu'il ſera avec ma maîtreſſe, j'aurai moins d'inquiétude & de chagrin d'en être ſéparé. Polydore lui promit de lui rendre tous les ſervices qu'il pouvoit attendre de lui. Le lendemain, il fut chez Mademoiſelle d'Alincourt, & s'étendit beaucoup ſur les louanges d'Aguilard, pour découvrir ce qu'elle penſoit de lui. Elle lui répondit dans des termes dictés par une froide eſtime, ſans lui rien dire qui pût faire ſoupçonner qu'elle eût de l'amour pour Aguilard. Il tâcha alors de la convaincre que la paſſion du Comte pour elle étoit extrême; mais elle lui témoigna la plus grande indifférence ſur cet ob-

jet. Il retourna chez son ami, entiérement découragé, & l'assura qu'il n'y avoit rien à espérer pour lui. Le Comte lui montra une lettre qu'il venoit de recevoir dans le moment même, de l'hôtesse de Mademoiselle d'Alincourt, qui lui conseilloit d'abandonner le projet de gagner cette Demoiselle à forces d'hommages & de respects, mais de lui offrir un établissement que la médiocrité de sa fortune lui feroit peut-être accepter. Cette proposition, dit Polydore, pourroit réussir; car j'ai découvert dans la conversation que j'ai eue avec elle, que, par une longue suite d'infortunes, elle avoit été réduite à une condition beaucoup au-dessous de sa naissance. Ils conclurent donc de tenter s'il ne feroit pas possible de la séduire par des présents, & Polydore fut le porteur d'une lettre qui contenoit une offre très-considérable. Elle la lut, regarda Polydore quelque-temps sans proférer un seul mot, & tout-à-coup fondit en larmes.

Je croyois, dit-elle, dès que les premiers mouvements de sa douleur furent un peu calmés, qu'il n'étoit pas au pouvoir de ma destinée d'ajouter à mes malheurs ; mais je vois avec étonnement qu'elle m'a encore plus avilie que je n'aurois pu le prévoir, puisque deux personnes dont je desirois d'obtenir l'estime, ont assez mauvaise opinion de moi, pour imaginer que je sois capable de recevoir de telles lettres ; mais sachez, Monsieur, que l'adversité n'a point dégradé mon ame, & que mon courage est supérieur à tous les affronts que votre sexe peut me faire. Si vous ne vous étiez pas banni vous-même de chez moi, en vous chargeant du scandaleux emploi de tâcher de me corrompre par une offre si honteuse, j'aurois été charmée de vous voir souvent ; mais l'indécence de votre proposition ne me le permet plus, & je vous prie de dire à votre ami de ma part, que je me donnerois plutôt à un homme de la plus

basse extraction, que de me vendre à un Prince. Polydore fut extrêmement frappé de cette réception. Chaque mot que prononçoit Mademoiselle d'Alincourt lui perçoit le cœur, & il la regardoit comme un miracle de vertu dont il n'avoit eu aucune idée jusqu'à ce moment. Il retourna très-confus chez le Comte, & lui fit le récit du mauvais succès de sa commission. Aguilard, plus amoureux que jamais, écrivit à Mademoiselle d'Alincourt la lettre la plus soumise, pour lui demander pardon, mais elle la renvoya sans daigner l'ouvrir. Enfin, quand il vit que tous ses soins étoient infructueux, il quitta Bruxelles, le cœur désespéré, & se retira à la terre d'un de ses amis, résolu d'y demeurer jusqu'à l'ouverture de la campagne. Dans le même temps Polydore, qui étoit resté dans cette ville, n'étoit guere moins malheureux que son ami. Mademoiselle d'Alincourt occupoit toutes ses pensées; il se rappelloit sans cesse les paroles qu'il lui

avoit entendu prononcer, & admiroit le courage qui y paroissoit dans un degré digne de l'adoration. Incapable de supporter plus long-temps l'absence de cette fille charmante, il envoya la supplier de lui permettre de la voir encore une fois, pour lui parler d'une affaire qui ne regardoit que lui. Elle y consentit, & dès que Polydore entra chez elle, elle lui défendit expressément de lui parler du Comte, de quelque maniere que ce fût. Je suis bien éloigné de chercher à vous entretenir de lui, repliqua Polydore, puisque je désirerois même oublier que je l'aie jamais connu. Je serois très-fâché, cependant, de lui faire tort, en vous avouant que je vous aime plus que ma vie; mais sa passion étant destituée d'espérance, pourquoi ne solliciterois-je pas pour moi un cœur auquel il n'a plus lieu de prétendre? Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, que ma conduite envers lui soit innocente ou non, je me flatte au moins qu'elle le

ſera toujours vis-à-vis de vous. Je viens vous offrir toute ma fortune, à des conditions dont votre vertu ne pourra s'offenſer. Je ſuis veuf, & libre de me marier à qui il me plaira; mon bien eſt ſuffiſant pour nous deux, & je regarde comme un bonheur de penſer qu'il eſt en mon pouvoir de vous replacer au rang dans lequel vous êtes née. Voilà, Mademoiſelle, la ſeule maniere dont je puiſſe réparer l'affront que je vous ai fait; & ſi vous refuſez de l'accepter, mon déſeſpoir ſera égal à mon amour. Mademoiſelle d'Alincourt répondit en rougiſſant, qu'elle étoit très-touchée des ſentiments qu'il lui exprimoit; qu'elle avoit même beaucoup de goût pour lui, mais que pour ſon malheur, elle étoit déjà mariée, & que, par conſéquent, il ne lui étoit pas poſſible de répondre à ſes intentions. Grand Dieu! s'écria Polydore, vous n'êtes pas libre! & qui donc eſt votre époux? Le plus ingrat des hommes, répondit-elle, qui m'a aban-

donnée au caprice de la fortune, qui ne sait même pas à présent ce que je suis devenue, & ne s'en inquiète nullement. Il est indigne du trésor qu'il possede, repliqua Polydore, puisqu'il le néglige; mais, Madame, disposez de mon bras; commandez, j'irai punir le monstre qui vous outrage. Non, dit-elle, votre sûreté m'est plus chere que le desir de ma vengeance; tout ce que j'exige de vous, est de jurer que vous ne serez jamais semblable à ce perfide, & que vous m'aimerez toujours également, lorsque vous me connoîtrez mieux; à cette condition, je vous accorderai tout ce que mon devoir me permettra, & peut-être même votre conduite me rendra-t-elle moins sévere avec le temps. L'heureux Polydore fit serment de lui être attaché toute sa vie, & Mademoiselle d'Alincourt lui permit de la venir voir aussi souvent qu'il voudroit; mais ayant appris par lui que son hôtesse l'avoit trahie, elle convint avec Polydore

qu'ils choisiroïent une autre maison pour le lieu de leurs rendez-vous. Ce commerce dura quelque-temps sans interruption, jusqu'à ce qu'à la fin, le Comte d'Aguilard en eut avis par sa confidente, qui s'en apperçut malgré toutes leurs précautions. Jamais rage ne fut égale à celle que cette découverte excita dans le cœur du Comte. Il écrivit à Polydore, lui reprocha, dans les termes les plus amers, qu'il avoit violé les droits sacrés de l'amitié, & finit par lui envoyer un cartel, par lequel il le prioit de se rendre derriere les murs d'un Couvent qui étoit situé à près de deux lieues de Bruxelles. Polydore accepta le défi, & se trouva au lieu marqué. Il commença par tenter de se justifier, mais Aguilard, impatient de se venger, ne voulut rien écouter, & mit l'épée à la main; Polydore en fit de même: ils se battirent pendant quelque-temps avec une égale fureur, jusqu'à ce qu'enfin ce dernier eut l'avantage; le Comte tomba

& s'évanouit par la perte du ſang qui couloit de deux ou trois bleſſures qu'il avoit reçues. Polydore le croyant mort, s'enfuit avec la plus grande précipitation. Un carroſſe à ſix chevaux, qui tournoit vers le couvent, paſſa préciſément dans cet inſtant. La Dame qui étoit dans la voiture, appercevant un homme noyé dans ſon ſang, fit arrêter ſon cocher, & deſcendit pour tâcher de le ſecourir, en cas qu'il en fût encore temps: mais auſſi tôt qu'elle l'eut vu, elle jetta un grand cri, & tomba ſur lui ſans connoiſſance. Cet évanouiſſement ſubit perſuadant à ſes gens qu'elle s'intéreſſoit vivement pour le bleſſé, ils les conduiſirent toux deux dans le monaſtere, où la Dame reprit bientôt ſes ſens. Le mouvement du tranſport ayant un peu agité les eſprits d'Aguilard, il commençà à donner quelque ſigne de vie. On le mit ſur le champ au lit, & l'on envoya chercher un chirurgien, qui aſſura que ſes bleſſures, quoique dan-

gereuſes, n'étoient cependant pas mortelles. Tant qu'on fut incertain de ſa guériſon, la Dame qui l'avoit amené dans le couvent, demeura conſtamment jour & nuit auprès de lui, ſans le quitter, & en prit un ſoin qui à peine lui laiſſoit un moment de repos. Comme ſon viſage étoit toujours couvert d'un voile, il la prenoit pour une Religieuſe, & étoit ſurpris de ſes ſoins officieux. Quand il fut mieux, il la preſſa vivement de lui faire connoître celle à qui il avoit de ſi grandes obligations. Seriez-vous liée par des vœux, lui dit-il, Madame? Je ſouhaite que vous ne le ſoyez pas; car je ſerois déſeſpéré ſi je ne devois jamais vous revoir, lorſque j'aurai quitté une maiſon où j'ai reçu de vous tant de bienfaits. La Dame pour laquelle vous combattiez, répondit-elle, vous fera bientôt oublier ma perte, & quoique je ne ſois pas Religieuſe, vous ne me rencontrerez jamais hors de l'enceinte de ces murs. Comment, Madame,

n'en étiez-vous pas ſortie quand vous m'avez trouvé prêt d'expirer, & que vous m'avez ſauvé la vie? Il eſt vrai, repliqua-t-elle, je revenois d'une viſite que j'avois été faire dans un autre couvent de la ville, mais j'aurai ſoin de ne point ſortir d'ici tant que vous ſerez à Bruxelles, parce que vous êtes l'homme de l'Univers que je veux le plus éviter. Ce diſcours ſurprit ſi fort le Comte, qu'il lui fut impoſſible, pendant quelque-temps de lui dire un ſeul mot. Enfin, il lui repréſenta que ſes actions & ſes paroles ne s'accordoient pas enſemble, & qu'il ne pouvoit pas croire qu'il fût pour elle un ſi grand objet de haine, quand il réfléchiſſoit à la conduite pleine d'amitié qu'elle avoit tenue avec lui juſqu'à ce moment. Cette énigme deviendra claire pour vous, répondit-elle, quand vous ſerez parfaitement guéri. Juſqu'à ce temps, contentez-vous de ſavoir que je ne puis pas vous haïr, mais que je ſuis auſſi déterminée à vous

éviter, que si vous m'étiez odieux. Ainsi finit une conversation, qui laissa le Comte dans une perplexité inexprimable. Il fut quelques jours sans voir l'inconnue; mais aussi-tôt qu'on eut dit à cette derniere qu'Aguilard avoit repris ses forces, elle vint chez lui un matin, & lui parla en ces termes : Si vous êtes curieux de connoître celle qui a témoigné tant de douleur lorsque votre vie étoit en danger; qui vous a gardé si soigneusement pendant votre maladie, & qui est résolue de se séparer de vous pour jamais, dès que vous serez entiérement rétabli; pensez à votre premiere aventure de Madrid, à votre passion présente pour une maîtresse qui vous méprise, & à votre ingratitude pour une femme qui vous aime toujours malgré vos perfidies. Rappellez-vous toutes ces circonstances, & vous ne serez plus surpris de la contradiction qui se trouve entre mes actions & mes paroles. Oui, Comte, je suis cette femme dont la destinée est

d'être inſtruite de toutes vos infidélités, & ſi touchée de vos égarements. Comme elle achevoit ces mots, elle leva ſon voile, & montra à Aguilard étonné un viſage qu'il ne reconnut que trop bien, & qu'il attendoit ſi peu de voir en Flandres. Toutes les paſſions qui peuvent agiter le cœur d'un homme, la honte, le remords, l'amour, la reconnoiſſance, s'emparerent de lui en un inſtant. Il ſe jetta à ſes pieds, & fondant en larmes, la ſupplia de lui faire grace. Elle le releva, & l'aſſura non-ſeulement de ſon pardon, mais encore de ſa tendreſſe : cependant, malgré cette aſſurance, elle lui dit qu'elle étoit réſolue à ſe ſéparer de lui pour toujours. J'ai trop de preuves, ajouta-t-elle, de votre inconſtance, pour eſpérer que rien puiſſe me rendre votre cœur : il ne me ſera jamais fidele, & je dédaignerois de le partager avec un autre. C'eſt aſſez pour moi d'avoir eu le bonheur de ſauver vos jours, quoique vous

les riſquaſſiez pour ma rivale, & toute la reconnoiſſance que j'exige de vous, c'eſt que vous penſiez à moi quelquefois avec tendreſſe, ſans jamais tenter de me revoir. Le Comte étoit déſeſpéré de l'entendre parler d'un ton ſi décidé. Cependant il ſe flattoit encore qu'il ne devoit l'attribuer qu'à la jalouſie que lui cauſoit Mademoiſelle d'Alincourt. Etant donc impatient de tranquilliſer la Comteſſe d'Aguilard ſur cet article, il dépêcha un de ſes gens avec une lettre, pour informer de ſa guériſon celle qui avoit été la cauſe de ſes bleſſures, & la ſupplier inſtamment de vouloir bien le venir trouver dans le monaſtere où il étoit encore, & s'il étoit poſſible d'amener ſon amant avec elle. Polydore s'étoit caché pendant quelques jours, juſqu'à ce qu'il eût appris que ſon rival étoit hors de danger. Il avoit continué enſuite à voir publiquement Mademoiſelle d'Alincourt. Pendant qu'ils venoient tous les deux au

couvent, Aguilard demanda à sa femme par quel hasard elle étoit en Flandres. Vous savez, dit-elle, qu'après que j'eus découvert votre passion pour la Comtesse d'Altamira, je me retirai chez ma mere, & y restai jusqu'à votre départ pour l'armée. Peu de temps après, j'eus le malheur de la perdre ; & ce qui augmenta encore ma douleur, fut de ne pouvoir douter que vos torts envers moi n'eussent abrégé ses jours par le chagrin qu'elle en avoit ressenti. Tous ces revers me rendirent Madrid si désagréable, que je ne pus me résoudre d'y demeurer davantage. Dans cette triste situation, je reçus heureusement de ma cousine Dona Eugénie de Montalegre, Religieuse de cette Maison, une lettre par laquelle elle m'informoit qu'on venoit de l'en élire Abbesse. Cette circonstance me fit penser que je ne pouvois choisir un lieu plus convenable pour me retirer, qu'un Monastere à la tête duquel elle étoit; en conséquence, dès que

j'eus mis à ordre à mes affaires, je quittai l'Espagne, & vins me confiner dans ce couvent, où j'ai toujours vécu depuis. La Comtesse d'Aguilard eut à peine fini ce récit, que Polydore & Mademoiselle d'Alincourt arriverent. La Comtesse changea de couleur en les voyant : son mari, embrassant tendrement Polydore, le pria de ne le plus regarder comme un rival, lui ajoutant qu'il étoit bien aise de céder sa maîtresse à un ami qui la méritoit si bien. Ensuite, il lui raconta de quelle maniere sa femme avoit pris soin de lui & lui avoit sauvé la vie. Il témoigna dans ce récit tant de reconnoissance & d'amour, qu'il eût ébranlé la résolution de la Comtesse, si quelque chose en avoit été capable. Mademoiselle d'Alincourt en parut fort touchée, & dit à cette Dame, qu'elle ne pouvoit se consoler d'avoir été la cause, quoique innocente, du danger que son mari avoit couru, mais qu'elle espéroit que cet accident serviroit à

leur félicité mutuelle ; qu'il rendroit Aguilard plus fidele à l'avenir, & digne de rentrer en grace auprès d'elle. Cet instant aussi, ajouta-t-elle va décider du bonheur ou du malheur de ma vie, & j'ai besoin que vous m'encouragiez, pour un aveu que je tremble de faire, mais que je suis obligée cependant de ne pas différer davantage pour mon honneur & ma justification. A ces mots elle se jetta aux genoux de Polydore, & lui prenant la main : Voyez, dit-elle, mon cher époux, dans cette infortunée que vous avez juré d'aimer éternellement, cette Emilie que vous avez abandonnée à l'âge de seize ans, que vous avez cru morte, & qui ne vivra pas un moment si vous refusez de la reconnoître pour votre femme. Vous ne vous plaindrez pas maintenant que c'est une loi trop dure qu'on vous impose, d'épouser une personne contre votre gré ; vous vous êtes attaché à moi librement, par pure inclination ; nos

parents n'y ont eu aucune part : l'amour ſeul nous a engagés, & je ne deſire vous poſſéder que ſous ce titre. Voilà tous mes droits, ſi vous y conſentez avec plaiſir, je ſerai au comble de mes vœux, & plus heureuſe que je n'ai jamais oſé l'eſpérer. Polydore la regardoit avec un ſilence d'admiration. Il examinoit chaque trait de ſon viſage, enfin, ſe jettant à ſon cou, & la ſerrant étroitement dans ſes bras : Etes vous réellement Emilie, s'écria-t-il, & aurois-je confirmé mon mariage, en prenant par choix ce que je n'avois accepté que par contrainte : choix dont je ne me départirai jamais, & qui me rendra le plus fortuné de tous les hommes ? O mon Ange ! quelle étonnante nouvelle m'apprenez-vous ? & comment eſt-il poſſible que je vous trouve à Bruxelles, tandis que je vous croyois dans le tombeau ? Expliquez-moi ce prodige, & faites-moi ſentir tous les torts que j'ai eus avec vous, afin que je puiſſe eſſayer de

les réparer par ma conduite future. Le Comte & la Comteſſe d'Aguilard ſe joignirent à lui pour la prier de leur raconter ſon hiſtoire, ce qu'elle fit en ces termes :

Vous pouvez vous reſſouvenir, Polydore, qu'auſſi-tôt que nous fûmes ſéparés, j'allai vivre à la campagne chez mon pere, n'oſant plus paroître en public, après l'affront que votre averſion capricieuſe m'avoit fait eſſuyer. Mon orgueil étoit vivement bleſſé, mais je l'avouerai à ma honte, mon amour étoit la paſſion qui me faiſoit ſouffrir le plus. On m'avoit accoutumée, dès le bas-âge, à vous regarder comme devant être un jour mon époux; j'avois appris à vous aimer preſqu'en ſortant des bras de ma nourrice; & je trouvois tant de graces en vous, que je ne pouvois vous regarder avec indifférence; tel étoit même mon aveuglement, que je ne pouvois m'empêcher d'admirer votre courage à défendre la liberté que tout homme

doit avoir de choisir lui-même sa compagne. Je vous justifiois au fond de mon cœur d'un procédé que j'étois obligée de désapprouver ouvertement. Je passai quelques années dans cette cruelle situation, jusqu'à ce que le funeste événement de la guerre civile priva mon pere de tous ses biens, & nous obligea de chercher un asyle hors de notre patrie. Nous vînmes donc nous établir à Paris, où, avec trois ou quatre mille livres sterlings, que nous trouvâmes moyen d'emporter, partie en argent & partie en bijoux, nous vécûmes assez bien dans la retraite. La solitude convenoit à ma mélancolie : je ne voyois que deux ou trois Françoises, logées dans la même maison que nous. Je m'amusai à apprendre la langue du pays, dont j'avois déjà quelque notion. Je ne voulus point en parler d'autre pendant trois ou quatre ans, & j'y devins si habile, qu'il étoit difficile de découvrir, par mon accent, que je fusse étran-

gere. J'appuie ſur cette circonſtance, parce qu'elle m'a été fort utile dans la ſuite, afin de me faire paſſer plus aiſément, vis-à-vis de vous, pour la Françoiſe que je repréſentois. La troiſieme année de mon ſéjour en France, mon pere fit connoiſſance avec une veuve, la vraie Madame d'Alincourt, dont le nom m'a depuis dédommagé pleinement de toutes les horreurs que j'aurai à lui reprocher dans la ſuite de cette hiſtoire. Cette femme étoit née dans le Brabant, mais elle avoit épouſé un gentilhomme François, qui, étant mort jeune, l'avoit laiſſée avec une fortune fort médiocre. Elle avoit une ſœur beaucoup plus jeune qu'elle, mais qui n'étoit pas, à beaucoup près, ſi belle. Elles demeuroient enſemble à Paris ; mon pere avoit près de ſoixante ans, & cette veuve près de quarante. Cependant ſes charmes étoient encore aſſez puiſſants pour exciter une paſſion que rien ne pouvoit excuſer dans mon pere

que la foiblesse de l'âge. Elle mit tant d'art dans sa conduite, qu'elle engagea Septimius à l'épouser & à lui donner le peu de bien qu'il possédoit, ne me laissant que la valeur de mes bijoux, qui pouvoient se monter à cent pistoles ; mais l'avarice de Madame d'Alincourt ne fut point encore satisfaite. Il y avoit un gentilhomme François qui me faisoit l'amour depuis long-temps ; me trouvant toujours contraire à ses desirs, il pensa qu'il réussiroit mieux en m'achetant de ma belle-mere, persuadé qu'un pareil marché pourroit être de son goût. Il lui offrit deux mille écus, pour être introduit pendant la nuit dans mon appartement. Cette indigne femme accepta cet argent, & prenant le temps que mon pere étoit allé à la campagne, elle l'amena fort tard une nuit dans ma chambre, où elle croyoit me trouver bien endormie ; mais, heureusement pour moi, la lecture d'un roman nous avoit menées, Mademoiselle Dufresne,

ſœur de ma belle-mere, & moi, au-delà de l'heure où nous avions coutume de nous retirer. Comme ſa chambre étoit de l'autre côté de la maiſon, & qu'elle ne vouloit réveiller perſonne, elle reſta à coucher avec moi. Les aventures que nous avions lues, s'étoient ſi fort imprimées dans mon eſprit, qu'il me fut impoſſible de m'endormir. Je m'apperçus que le clair de lune étoit fort beau; je me levai donc pour aller me promener dans un petit jardin qui touchoit à mon appartement. Il n'y avoit pas une demi-heure que j'y étois, quand j'entendis Mademoiſelle Dufreſne appeller à ſon ſecours. Accourant auſſi-tôt à ſa voix, je fus fort ſurpriſe de voir l'homme qui étoit amoureux de moi, la preſſer avec tant d'avantage, que je craignis preſque d'être venue trop tard. Je joignis mes cris aux ſiens, & le bruit que nous faiſions alarma ſi fort le raviſſeur, qu'il ceſſa ſes pourſuites, ſur-tout lorſqu'il eût reconnu ſon erreur, & que

mon infame belle-mere l'avoit mené à l'appartement de sa sœur, au lieu de le conduire dans le mien. Pour s'en venger, il nous révéla, à Mademoiselle Dufresne & à moi, la part qu'elle avoit dans cette affaire ; me prenant ensuite à l'écart, il me chargea de dire à ma belle-mere, qu'il ne croyoit pas qu'un tête-à-tête avec Mademoiselle Dufresne, valût le quart de l'argent qu'il lui avoit donné. Après ces paroles, il se retira ; & eut beaucoup de peine à sortir sans accident ; car il ne fut pas plutôt hors de la maison, que deux ou trois de nos gens vinrent à nous pour savoir ce qui étoit arrivé. Cette histoire parvint bientôt aux oreilles de mon pere, & j'étois si outrée contre sa femme, de l'insulte qu'elle avoit voulu faire à mon honneur, que dans la chaleur de mon emportement, je lui dis tout ce que le jeune François m'avoit révélé, & Mademoiselle Dufresné le lui confirma. Septimius en fut si pénétré de douleur, qu'il

en tomba malade d'une fievre qui l'emporta en peu de jours. Auſſi-tôt qu'il fut mort, ſa veuve nous chaſſa de la maiſon, ſa ſœur & moi, & ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'elle me laiſſa emporter le peu que j'avois. Dans cette extrêmité, la plus grande où je me fuſſe encore trouvée, Mademoiſelle Dufreſne me propoſa d'aller avec elle à Bruxelles, où elle avoit une vieille tante dont elle attendoit du bien, m'aſſurant qu'elle nous recevroit volontiers. J'acceptai ſa propoſition avec plaiſir. J'avois le cœur trop haut pour oſer reparoître en Angleterre dans la miſere où j'étois réduite. Quand nous fûmes arrivées à Bruxelles, nous apprîmes que cette tante étoit morte, & qu'elle avoit laiſſé à ſa niece la plus grande partie de ce qu'elle poſſédoit. La ſucceſſion montoit à une ſomme aſſez conſidérable pour nous faire ſubſiſter. Nous convînmes que je prendrois le nom de Mademoiſelle d'Alincourt, & que Mademoiſelle

Dufresne diroit que j'étois parente de son premier beau-frere, ne voulant pas parler du dernier mariage de sa sœur, lequel avoit été pour nous la source de tant de malheurs. Je vécus paisiblement avec elle jusqu'à ce que le Comte d'Aguilard, m'ayant rencontrée, corrompit mon amie mercenaire, & obtint par elle un accès chez moi, plus libre que je ne l'aurois souhaité. Vous vous ressouvenez sans doute du désordre où je fus, lorsqu'il vous amena pour la premiere fois. Je vous reconnus dans l'instant; car l'amour avoit tracé votre image trop profondément dans mon cœur, pour être effacée par le temps, tandis que votre tranquille indifférence vous avoit fait perdre toute idée de moi, & qu'une absence de seize ans avoit effacé tous mes traits de votre souvenir. Je pensai mourir de surprise, & j'étois prête à me découvrir à vous aussi-tôt que j'aurois la force de parler; mais je me retins, & j'inventai un prétexte pour cacher

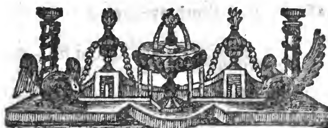
ma confusion ; il me vint dans l'esprit que, n'étant pas reconnue de vous, je pourrois tirer quelque avantage de mon déguisement : au moins j'étois sûre de la satisfaction de pouvoir converser avec vous librement, & apprendre, par ce moyen, tout ce qui vous étoit arrivé, depuis votre départ d'Angleterre. Lorsque vous vîntes me revoir, comme confident du Comte d'Aguilard, ce ne fut pas pour moi un léger plaisir, de vous voir servir, sans le savoir, l'amant de votre femme, & de chercher à la séduire pour lui. J'aurois voulu pouvoir alors trouver dans mon cœur de quoi vous faire réussir dans votre obligeante médiation. Mais ma vertu rejetta bientôt ce foible desir, & je ne pensai plus qu'à gagner votre estime. Quand vous me fites, dans une seconde visite, la basse proposition du Comte d'Aguilard, elle me parut une si grande marque de votre mépris pour moi, que je résolus de ne vous revoir de ma

vie. Mais lorſque vous m'exprimâtes le repentir que vous aviez de cette inſulte, & que vous me déclarâtes la paſſion reſpectueuſe que vous aviez conçue pour moi, juſqu'à m'offrir de m'épouſer, je cédai aux ſentiments que l'amour me dictoit, & je vous permis de me voir, en vous laiſſant entendre que votre conduite pourroit peut-être me rendre, avec le temps, favorable à vos deſirs; je crus, ajouta-t-elle en rougiſſant, que vous n'auriez pas eu alors la même répugnance pour mes faveurs, que vous m'en aviez marquée auparavant : mais quoique je vous euſſe engagé par votre promeſſe, & plus encore par votre inclination, mon bonheur cependant n'étant pas encore aſſuré, tant que le nom d'Emilie vous étoit caché, je ne pouvois ſavoir quelle impreſſion cette reconnoiſſance feroit ſur vous; il étoit toujours en votre pouvoir de me rendre malheureuſe, ſi mon innocente tromperie avoit excité votre courroux. Mais

puisque vous daignez l'approuver, & m'avouer pour votre épouse, je ferai toute mon étude & mettrai toute ma gloire à mériter ce titre. Je ne penserai plus à mes infortunes passées, que pour jouir davantage, s'il est possible, de ma félicité présente. Emilie finit ainsi son récit, & reçut beaucoup de compliments du Comte & de la Comtesse d'Aguilard, qui lui exprimerent tous deux l'excès de la joie que leur causoit son bonheur. Polydore, de son côté, tâchoit de persuader à la Comtesse de suivre l'exemple d'Emilie, & de se réconcilier avec son mari; mais elle répondit froidement, qu'elle avoit trop de preuves de l'inconstance du Comte, pour se fier à un accès subit de tendresse de sa part, qui s'useroit immanquablement en peu de mois; qu'elle n'étoit plus pour lors ni aussi jeune, ni aussi jolie qu'avant leur séparation; qu'ainsi elle ne pouvoit se flatter qu'il l'aimeroit plus fidélement, lorsqu'elle étoit devenue réellement moins ai-

mable ; que ce qu'elle avoit fait pour lui pouvoit lui assurer son estime, mais qu'elle avoit des preuves certaines que ce sentiment n'étoit pas un sûr garant de son amour. Je connois, dit-elle, la foiblesse de mon cœur ; si je retournois avec le Comte d'Aguilard, l'expérience que j'ai faite de sa légéreté m'alarmeroit sans cesse, quand même il ne me donneroit aucun sujet de jalousie, & cette défiance continuelle nous rendroit certainement malheureux l'un & l'autre. Il vaut donc mieux, pour notre bonheur réciproque, que je le laisse libre de se livrer à son penchant, & que je tâche d'assurer ma tranquillité en me retirant du monde, pour lequel je ne suis plus propre. Polydore, voyant qu'il étoit inutile de la presser davantage, dit adieu au Comte & à la Comtesse, en admirant la grandeur de son courage, & retourna à Bruxelles, où son mariage avec Emilie, fut consommé, près de vingt ans après qu'il avoit été contracté.

FIN.



LE BIJOUTIER,

SATYRE DRAMATIQUE EN UN ACTE,

Par ROBERT DODSLEY,

ANNÉE 1735,

Traduit de l'Angloix.

INTRODUCTION.

Il entre un Gentilhomme & deux Dames.

LE GENTILHOMME.

QUOI! vous n'avez point été à la boutique de ce Bijoutier extraordinaire, Madame?

LA PREMIERE DAME.

Non, Monſieur; on m'a aſſuré que cet homme étoit un impertinent, un ſot drôle.

LE GENTILHOMME.

C'eſt, ſans doute, parce qu'il dit les vérités à ceux qui viennent chez lui.

LA PREMIERE DAME.

Et cela eſt ſuffiſant. Je trouverois fort inſolent un homme qui prétendroit m'éclairer ſur mes défauts, s'il n'avoit point à en ſouffrir.

LE GENTILHOMME.

Vous avez raiſon, Madame; mais ceux qui le connoiſſent, ne prennent point cette liberté en mauvaiſe part, & à mon opinion, il eſt plus amuſant qu'incivil.

LA DEUXIEME DAME.

Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la perſonne dont vous vous entretenez : je n'ai jamais oui parler d'elle.

LE GENTILHOMME.

C'eſt un homme qui, depuis peu, s'eſt établi Marchand bijoutier ; & c'eſt peut-être le plus ſingulier perſonnage que l'on puiſſe voir. Il critique tout ; cependant il n'eſt point groſſier ni méchant : c'eſt ſeulement ſa coutume de moraliſer ſur toutes les bagatelles qu'il vend, & il trouve moyen de tirer une inſtruction d'une tabatiere, d'un dés à coudre, ou d'une coquille.

LA PREMIERE DAME.

N'eſt-il pas un peu fou ?

LE GENTILHOMME.

Il eſt cauſtique, à la vérité ; mais il

ne manque point de bon ſens, je vous aſſure.

LA SECONDE DAME.

Je ne ſerois point fâchée de le voir.

LE GENTILHOMME.

Probablement il vous divertira beaucoup; & ſi vous m'en donnez la permiſſion, je vais vous conduire chez lui; je le connois particuliérement.

LA SECONDE DAME.

Qu'en dites-vous, Madame? Irons-nous?

LA PREMIERE DAME.

Nous nous ſervirons d'appui l'une à l'autre. A mon avis c'eſt un fat. Quoi qu'il en ſoit, pour ſatisfaire ma curioſité, je vous y accompagnerai.

LE GENTILHOMME.

Juſtement mon carroſſe eſt à la porte.

LA SECONDE DAME.

Ne nous insultera-t-il point?

LE GENTILHOMME.

Si cela arrive, ce sera sans dessein, j'en suis sûr.

Ils sortent.

La Scene s'ouvre, & laisse voir un Bijoutier, parcourant ses livres, à son comptoir.

LE MARCHAND.

Il me semble que j'ai eu une assez bonne journée aujourd'hui. Une montre d'or, trente-cinq guinées. Que je voie : que m'a coûté cette montre? Où est cet article? Oh! le voilà.

Prêté à Madame Basset dix-huit guinées sur sa montre d'or : oui, elle est morte, & jamais elle ne la rachetée.

Un aſſortiment de vieille porcelaine, cinq livres ſterling, achetée d'un vieux revendeur pour cinq ſchellins. Juſte.

Une coquille curieuſe, pour faire une tabatiere, deux guinées, achetée d'un pauvre garçon pêcheur, pour un demi-ſol.

Si j'avois laiſſé cette coquille pour ſix ſols, perſonne n'en auroit voulu. Eh! bien, graces à l'extravagance & à la bizarrerie des hommes, j'eſpere qu'avec ces bijoux enfantins & ces babioles dorées, je parviendrai à me faire un honnête revenu; en effet, dans ce ſiecle frivole, il n'y a que les bagatelles d'eſtimées. Un homme ne lit que des Auteurs frivoles, il ne cherche que des amuſements frivoles, & ne diſpute que ſur des opinions frivoles. Un homme frivole eſt préféré; une femme frivole eſt admirée; & comme s'il n'y avoit pas aſſez de bagatelles réelles, on transforme en bagatelles les choſes les plus ſérieuſes & les plus eſtimables. Le temps,

la ſanté, l'argent, la réputation, ſont employés à des bagatelles. La bonne foi eſt devenue une bagatelle; la conſcience une bagatelle; l'honneur une pure bagatelle, & la Religion la plus grande bagatelle de toutes.

Il entre un Gentilhomme & deux Dames.

LE MARCHAND.

Monſieur, votre très-humble ſerviteur; je ſuis bien-aiſe de vous voir.

LE GENTILHOMME.

Monſieur, je ſuis le vôtre; voici des pratiques que je vous amene.

LE MARCHAND.

Vous avez bien de la bonté. Meſdames, que vous plaît-il d'avoir beſoin?

LA PREMIERE DAME.

Ce qu'il me plaît d'avoir beſoin? Il

arrive rarement qu'il plaise d'avoir besoin de quelque chose.

LE MARCHAND.

O mon Dieu si, Madame! J'imagine toujours que lorsqu'on vient dans la boutique d'un Bijoutier, il faut bien que ce soit pour quelque chose dont on veut bien avoir besoin.

LA DEUXIEME DAME.

Voilà un fort joli miroir : dites-moi, quel en est le prix?

LE MARCHAND.

Ce miroir, Madame, est le plus beau de toute l'Angleterre. Dans cette glace, une coquette peut voir sa vanité, & une prude son hypocrisie. Certaines Dames peuvent y voir plus de beauté que de modestie, plus de mines que de graces, & plus d'esprit que de jugement.

LA PREMIERE DAME. (*à part*)

Il commence déjà.

LE MARCHAND.

Si un petit-maître achetoit cette glace, & qu'il s'y regardât attentivement, il pouroit y voir ses ridicules presque en même-temps que sa figure. Certainement plusieurs personnes n'y appercevroient pas leur générosité, ni d'autres leurs aumônes; cependant c'est un miroir très-net. Certains gentilshommes n'y verroient peut-être pas leur affabilité, ni certains prêtres leur dévotion; cependant c'est un miroir très-net. En un mot, quoiqu'il pût arriver que toutes celles qui passent pour filles n'y vissent pas des vierges; cependant ce n'en est pas moins un miroir très-net, comme vous pouvez vous en convaincre. (*Il lui présente le miroir.*)

LA DEUXIEME DAME.

Oui, Monsieur; mais je ne vous en

demandois pas les propriétés; je ne voulois qu'en ſavoir le prix.

LE MARCHAND.

Il étoit néceſſaire de vous en faire connoître les vertus, afin que vous ne ſoyiez pas ſurpriſe de ce qu'il vous coûtera. J'en veux cinq guinées, & pour une glace ſi extraordinaire, à mon avis ce n'eſt pas trop.

LA DEUXIEME DAME. (*à part*)

Mon Dieu, je crains de m'y regarder, de peur d'y appercevoir plus de défauts que je n'en voudrois voir.

LA PREMIERE DAME.

Monſieur, quel peut être l'uſage de cette tabatiere en *miniature* ?

LE MARCHAND.

Cette boîte, Madame ? C'eſt une très-grande curioſité; car c'eſt la plus petite

tabatiere que l'on puiſſe voir dans toute l'Angleterre.

LA PREMIERE DAME.

Une très - petite curioſité eût été mieux dit.

LE MARCHAND.

Cela eſt juſte, Madame ; cependant, le croiriez-vous ? dans cette petite boîte, un Courtiſan peut dépoſer ſa ſincérité, un Procureur y ſerrer ſa bonne foi, & un Poëte y renfermer tout ſon argent.

LE GENTILHOMME.

Ha, ha ! il faut que j'en faſſe préſent à M. Stanza pour cette raiſon-là même.

LA DEUXIEME DAME.

Voici une jolie lunette d'approche : je penſe, Madame, qu'à la campagne elle pourra nous procurer un grand amuſement.

LE MARCHAND.

O Madame ! c'eſt la choſe la plus utile & la plus divertiſſante qu'on puiſſe imaginer, tant pour la ville que pour la campagne. Telle eſt la propriété de cette lunette: (pardon de mon impertinence, ſi je prétends vous inſtruire d'une choſe qu'aſſurément vous devez ſavoir auſſi-bien que moi) [*En lui préſentant la lunette*] Si vous regardez à travers par ce bout ci, vous verrez tous les objets s'agrandir, ſe rapprocher vers vous, & vous les diſtinguerez dans leur plus grande netteté; mais ſi vous la tournez de l'autre côté, ils vous paroîtront diminués, éloignés à une grande diſtance, & preſque imperceptibles. Par ce bout-ci, nous conſidérons nos propres défauts; mais quand nous examinons ceux des autres, nous ſommes aſſez portés à la retourner. Par ce bout-ci, nous voyons tous les bienfaits & les ſervices que nous avons reçus; mais s'il nous arrive

rive d'en rendre; nous ne manquons pas de nous les repréſenter dans leur plus grande étendue , par le bout oppoſé. Par ce bout-ci , nous obſcurciſſons & diminuons malignement les vertus & le mérite d'autrui ; mais nous applaudiſſons avec complaiſance à nos bonnes qualités, & nous les voyons dans le jour le plus ſavorable, en retournant la lunette.

LA DEUXIEME DAME.

Eh ! Monſieur, vous me paroiſſez être un prédicateur d'un genre tout-à-fait nouveau. Votre boutique eſt votre Ecriture-Sainte, & chaque eſpece de bijoux un différent texte, à la faveur duquel vous expoſez les vices & les folies des hommes dans un très-joli ſermon allégorique.

LE MARCHAND.

Cela eſt juſte, Madame, cela eſt juſte.

Je vous remercie de la comparaison. Je peux bien être appellé un prédicateur en effet, & j'en suis un excellent dans ma façon. Ma vocation me plaît, & je ne suis jamais plus satisfait que lorsque je vois un nombreux auditoire. Cependant il m'arrive, comme à la plupart de mes confreres, que bien des gens daignent quelquefois emporter le texte chez eux, mais ils ne se souviennent pas plus du sermon, que s'ils ne l'avoient pas entendu.

Il entre une troisieme Dame.

LA TROISIEME DAME.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me laisser voir quelques-uns de vos petits chiens.

LA DEUXIEME DAME.

Des petits chiens! bon Dieu! qu'il y a de gens qui s'amusent à bon marché!

Il faut que la compagnie des hommes ſoit devenue bien platte & bien inſipide, puiſque celle des chiens & des ſinges lui eſt préférée.

LE MARCHAND.

En voici de très-jolis, Madame; quand ils étoient vivants, ils étoient les plus grands chiens de leur ſiecle : je ne dis pas les plus grands pour la taille, mais des chiens de la plus grande qualité & du plus grand mérite.

LA PREMIERE DAME.

J'aime tout-à-fait un chien de mérite. (*à part*) Je m'étonne qu'il ne diſe pas qu'il a un chien d'honneur.

LE MARCHAND.

Celui-ci n'a jamais mangé que ſur une aſſiette de porcelaine, & poſé les

pieds que sur un tapis ou un coussin. En voici un autre, qui appartenoit à une Dame de la plus rare beauté, & la plus riche héritiere de toute l'Angleterre. Il étoit son plus intime ami, & son favori le plus cher; & pour cette raison, il recevoit plus de compliments, plus de respects, & on lui faisoit sa cour plus assiduement qu'au premier Ministre de l'Etat. Celui-ci étoit sans doute un chien d'une grande importance, & doué de grands talents, puisqu'à sa mort, on vit une des premieres familles de ce Royaume toute en larmes, ne recevant point de visites pendant l'espace de huit jours; mais s'enfermant & ne pouvant se consoler de sa perte. Ce chien, lorsqu'il vivoit, soit par mépris de sa personne, soit par négligence de la propreté, ou par le manque de respect de la part de ceux qui prenoient soin de lui, eut l'honneur de faire chasser plus de trente domestiques. Il mourut enfin d'un rhume, pour avoir suivi

une de ſes ſervantes dans une chambre humide, ce qui fit perdre à cette malheureuſe ſa condition, ſes gages & ſon certificat de ſervice.

LA TROISIEME DAME.

O la négligente ! la méchante ! la miſérable ! Je lui aurois pour le moins intenté un procès au criminel. Voilà, voilà juſtement le cas où je me trouve. Cette triſte relation renouvelle ma douleur avec tant de vivacité, que je ne puis la ſupporter. (*En parlant à ſa femme de chambre, qui l'a accompagnée, & portant une boîte dans laquelle eſt un petit chien mort.*) Lucy, donnez-moi cette boîte. Oui, j'ai perdu le plus cher ami que j'euſſe au monde. Voyez, voyez cette charmante créature, la voici étendue morte. Elle a terminé ſa précieuſe vie. O ma chere Chloé, vous ne ſerez plus embraſſée & ſerrée contre mon ſein palpitant; votre douce langue ne léchera

plus mon visage, ni votre belle bouche ne mangera plus de morceaux friands de la mienne. O mort cruelle ! que m'as-tu enlevé ?

LE GENTILHOMME. (*bas au Bijoutier*)

Voilà un personnage tout-à-fait propre à exercer votre satyre.

LE MARCHAND.

Modérez, Madame, s'il est possible, votre affliction ; vous devez remercier le ciel de ce que ce n'est pas votre mari.

LA TROISIEME DAME.

Eh ! qu'est-ce qu'un mari, un pere, une mere, un fils, en comparaison de ma chere, de ma charmante Chloé ? Non, non, je ne pourrai jamais vivre sans sa chere image ; & si vous ne me faites pas un portrait fidele de cette pauvre petite bête, je n'ai pas un seul

jour heureux à eſpérer durant ma vie.

LE MARCHAND.

Hé bien, Madame, conſolez-vous; je le ferai pour vous ſatisfaire. (*Il prend la boîte.*)

LA TROISIEME DAME.

Laiſſez-moi voir encore une fois cette pauvre créature : O ſort cruel! que les chiens naiſſent pour mourir. (*Elle ſort en pleurant.*)

LE GENTILHOMME.

Quelle extravagance ! N'y a-t-il pas aſſez de maux réels & inévitables dans la vie, ſans que l'on s'en crée d'imaginaires?

LE MARCHAND.

Ce ſont-là, Monſieur, les chagrins

de ceux qui n'en ont point d'autres. Les personnes qui ont senti une fois les miseres de la vie, verroient mourir dix mille chiens sans verser une larme.

Il entre un second gentilhomme.

LE DEUXIEME GENTILHOMME.

J'aurois besoin d'une tablette de poche, en ivoire.

LE MARCHAND.

La voulez-vous avec une instruction ou sans instruction ?

LE DEUXIEME GENTILHOMME.

Une instruction! est-ce pour apprendre l'usage qu'on en doit faire?

LE MARCHAND.

Oui, Monsieur.

LE DEUXIEME GENTILHOMME.

Je penserois que les affaires de chacun doivent leur en servir.

LE MARCHAND.

Cela peut être ainsi. Cependant il y a quelquefois des regles générales, qu'il est bon de savoir ; comme, par exemple, de toujours mettre par écrit les bienfaits que vous recevez; de toujours marquer les défauts & les fautes que vous découvrez en vous-même ; & si vous en remarquez dans les autres, que ce ne soit point avec l'intention de leur nuire en les divulguant, mais pour vous en garantir vous-même. C'est ainsi que mes tablettes pourront devenir pour vous un moniteur utile & amusant.

LE DEUXIEME GENTILHOMME.

Dites-moi, je vous prie, combien vous les vendez.

LE MARCHAND.

Une guinée, Monſieur.

LE DEUXIEME GENTILHOMME.

Cela eſt bien cher; mais comme c'eſt une curioſité.... (*il la paie & ſort.*)

Il entre un petit-maître.

LE PETIT-MAÎTRE.

Montrez-moi, Monſieur, quelques-unes de vos tabatieres les plus jolies.

LE MARCHAND.

En voici une d'or, Monſieur, qui eſt fort propre; en voici une d'or émaillée: en voici une autre d'argent qui eſt très-artiſtement cizelée & dorée. Voici encore, Monſieur, une coquille curieuſe, montée en or.

LE PETIT-MAÎTRE.

Maudit ſoit de vos coquilles; il n'y

en a pas une dont un gentilhomme puiſſe ſe ſervir. J'en veux une ſur laquelle il y ait une jolie deviſe ; quelque choſe, enfin, qui puiſſe prêter à la plaiſanterie, & qui, dans l'occaſion, aide à faire briller l'eſprit par quelques traite équivoques & badins.

LE MARCHAND.

Eſt-ce en cela que vous faites conſiſter l'eſprit ?

LE PETIT-MAÎTRE.

Sans doute ; c'eſt-là le charme des cercles, des aſſemblées & des ſoupers fins ; c'eſt le langage des gens du bon air & des Dames de la Cour. Un propos à double ſens fait rire la coquette ; la prude prend un air grave, la modeſte rougit mais il plaît à toutes.

LE MARCHAND.

Que ce ſoit-là le ton de toutes les

conversations, je crois, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur; il est vrai que ceux qui sont assez impolis pour le prendre, peuvent s'imaginer que les autres personnes ont autant de plaisir à entendre leurs sottises qu'ils en ont à les dire; mais je suis persuadé qu'un homme vraiement honnête, & une femme vertueuse, n'ont pas plus de goût pour ces sortes de plaisanteries, qu'un fat n'en a pour les discours dictés par le bon sens.

LE PETIT-MAÎTRE.

Le bon sens, Monsieur! la peste m'étouffe! que voulez-vous dire? Je suis bien aise que vous sachiez que je connois le bon sens aussi bien que personne. Le bon sens est un vrai....... un juste..... un..... un..... un..... Au diable les définitions! Je dédaigne trop le pédantisme pour en faire; mais d'inventer un jurement, de tenir des pro-

pos libres, tourner en ridicule les gens d'Eglise, se moquer de toutes les Religions, & faire connoître la sottise d'un docteur de votre espece ; voilà, morbleu, voilà ce qui s'appelle du bon sens.

LE MARCHAND.

Et moi, sans m'émouvoir, je souffre cette incartade déraisonnable ; je regarde celui qui vient de la faire avec des yeux de pitié & de mépris ; & voilà ce que je prends pour du bon sens.

LE PETIT-MAÎTRE.

Bon, bon ! hypocrisie & affectation que cette modération prétendue.

(*Il sort.*)

LE MARCHAND.

Je n'ai rien tant en aversion que les fats ; ils jettent un ridicule sur toute la nature humaine, & font presque tou-

gir les autres hommes d'être de la même eſpece qu'eux ; c'eſt pour cette raiſon que je ne ſaurois m'empêcher de les inſulter, lorſque j'en trouve quelques-uns dans mon chemin. J'eſpere que ces Dames voudront bien m'excuſer d'avoir oſé lui donner une leçon ſi dure en leur préſence.

LA DEUXIEME DAME.

En vérité, Monſieur je ſouhaiterois rencontrer ſouvent des petits-maîtres, pourvu qu'on les traitât toujours comme vous venez de traiter celui qui vient de ſortir ; nous en ſerions moins choquées que de leur impertinence.

Il entre un jeune gentilhomme.

LE TROISIEME GENTILHOMME.

J'aurois beſoin, Monſieur, d'un anneau d'or uni, exactement de la grandeur de celui-ci.

LE MARCHAND.

Ce n'eſt donc pas pour vous, Monſieur ?

LE TROISIEME GENTILHOMME.

Non.

LE MARCHAND.

Je préſume que c'eſt un anneau de mariage.

LE TROISIEME GENTILHOMME.

Non, Monſieur, je vous en remercie; c'eſt un bijou avec lequel il ne faut point badiner. C'eſt la plus dangereuſe marchandiſe qui ſoit dans votre boutique. Bien des gens s'en ſervent pour former des nœuds dont ils ſe repentent; quelquefois même ils finiſſent par en former d'autres pour ſe délivrer des premiers.

LA PREMIERE DAME. (*à part*)

C'eſt-là le propos de tous les hommes. Je veux bien qu'on me pende, ſi ce prétendu détracteur du mariage n'eſt pas ſur le point de rendre quelque pauvre fille malheureuſe, en la prenant pour femme.

LE TROISIEME GENTILHOMME.

Nous ne ſommes heureux que dans l'enfance; nous pouvons quitter nos joujoux quand nous voulons, pour en prendre d'autres, & nous ſatisfaire par la variété; mais devenus plus ſots, en avançant en âge, la femme eſt le ſeul joujou qui nous plaiſe; & comme c'en eſt un pour la vie, on peut dire qu'il réunit tous les joujoux enſemble. C'eſt une ſonnette qui retentit ſans ceſſe aux oreilles de ſon mari; un tambour qui bat perpétuellement la générale; un ſabot qu'il devroit fouetter ſans relâche,

pour tout exercice; car, ainſi que la toupie, la femme n'eſt tranquille que quand elle dort.

LE MARCHAND.

Vous pouvez continuer la plaiſanterie, Monſieur, ſi elle vous amuſe, & la faire paſſer pour de l'eſprit; mais à mon avis, une femme vertueuſe eſt la poſſeſſion la plus précieuſe & la plus capable de faire le bonheur d'un galant homme. Elle adoucit ſes peines, & rend ſes plaiſirs plus vifs. C'eſt un compagnon dans la proſpérité, un ami dans l'adverſité; elle veille ſur la conſervation de ſes jours; il trouve en elle une garde attentive dans ſes maladies; un conſeiller éclairé dans les circonſtances les plus embarraſſantes, un conſolateur dans ſes chagrins, & un prudent économe dans ſes affaires domeſtiques.

LA DEUXIEME DAME. (*à part.*)

Le charmant portrait!

LE TROISIEME GENTILHOMME.

Eh bien ! Monſieur, puiſque je vois en vous un ſi ferme avocat du mariage, je vous l'avouerai ; c'eſt d'un anneau d'or que j'ai beſoin ; la raiſon pour laquelle je l'ai nié d'abord, & qui m'a engagé à tourner le ſacrement en ridicule, étoit la ſeule crainte d'être plaiſanté.

LE MARCHAND.

Et voilà juſtement la façon d'agir des hommes en toutes choſes, particuliérement des jeunes gens. Ils ſeroient honteux de faire une bonne action, parce qu'elle ne ſeroit pas approuvée des petits-maîtres ; & par reſpect pour la mode, ils trahiſſent leur propre conſcience : ils font ce qui leur déplaît, pour plaire aux fats, & ils aiment mieux devenir les objets de la colere divine, que de la raillerie des ſots.

LE TROISIEME GENTILHOMME.

Rien de plus vrai; il n'y a pas un homme entre mille qui ose être vertueux , de peur de paroître singulier. C'est une foiblesse dont j'ai été jusqu'ici trop coupable moi-même; mais je suis bien déterminé à être désormais plus ferme dans mes résolutions.

LE MARCHAND.

J'en suis charmé. Voici votre anneau, Monsieur; il vaut une guinée.

LE TROISIEME GENTILHOMME.

La voilà.

LE MARCHAND.

Je vous souhaite, Monsieur, toute la félicité qu'une femme estimable peut procurer.

LE TROISIEME GENTILHOMME.

Je vous en remercie.

LA PREMIERE DAME *au Bijoutier.*

Mais après tout, Monſieur, ne penſez-vous pas que le mariage expoſe à de grands riſques.

LE MARCHAND.

Il y en a de grands, Madame, aſſurément; mais pourvu qu'il y ait un peu de bon ſens & de prudence du côté de l'homme; de la douceur & de la condeſcendance du côté de la femme, il n'y a point de danger, & l'on trouve de la conſolation & du bonheur dans cet état comme dans un autre.

Il entre une quatrieme Dame.

LA QUATRIEME DAME.

Monſieur, j'ai beſoin d'un maſque; en avez-vous?

LE MARCHAND.

Non, Madame, je n'en tiens point,

regardant cette marchandiſe comme inutile. Les gens de ce ſiecle ſont parvenus à un tel degré de perfection dans l'art de ſe maſquer eux-mêmes, qu'ils n'ont aucunement beſoin de déguiſements étrangers. Vous trouverez l'incrédulité ſous une robe & ſous une ſoutane; la débauche & l'immodeſtie ſous les dehors de la pudeur & de la bienſéance; l'oppreſſion ſous le nom de la juſtice; la fraude & la tromperie ſous l'apparence de la probité & de la franchiſe; le ſot, ſous une gravité affectée, & le vil hypocrite faiſant parade de ſincérité. Le flatteur paſſe pour un ami, & celui qui vous embraſſe & vous ſerre contre ſon ſein, pour deux ſchellins vous couperoit la gorge. On regarde dans le monde la calomnie & la médiſance comme des ſaillies de l'eſprit, & un rire continuel pour une preuve de candeur. L'orgueil ſe cache ſous le voile de l'humilité, & on ſoulage les indigents par oſtentation. En un mot, la baſſeſſe &

la fripponnerie sont décorées de tous les attributs du luxe, tandis que la vertu & le mérite sont couverts de haillons. Le monde entier est sous un masque, & il est impossible de voir au naturel aucun individu.

LA QUATRIEME DAME.

Vous êtes dans l'erreur: vous m'offrez-là une preuve évidente qu'il n'y a point de déguisement qui puisse dérober un fat à des yeux clairvoyants; & je suis, Monsieur, votre très-humble servante.

(*Elle sort.*)

LE MARCHAND.

Hom! quoi donc, je viens de me déchaîner contre les fats, & j'en serois un moi-même! Il n'est que trop vrai que nous sommes aveugles sur nos propres ridicules. Si nous devenions une fois nos censeurs, si nous nous découvrions à nous-mêmes notre côté foible,

ce feroit le fûr moyen de nous mettre à l'abri de la critique des autres. Mais, quelques défauts que j'aie d'ailleurs, je voudrois bien au moins pouvoir me flatter que je ne fuis point un fat.

LE GENTILHOMME.

Je gagerois que votre morale a porté fur quelque point délicat dont elle s'eft fait une application défagréable ; & comme il arrive fouvent, au lieu de lui infpirer le repentir de fes torts, votre difcours n'a fervi qu'à exciter fa colere.

LE MARCHAND.

Cela peut bien être, en effet ; du moins mon amour-propre voudroit me le perfuader.

Il entre un vieillard.

LE VIEILLARD.

Monfieur, j'ai befoin d'une paire de lunettes.

LE MARCHAND.

Les voulez-vous en écaille unie, ou bien en or ou en argent ?

LE VIEILLARD.

Si j'achetois des lunettes comme les petits-maîtres achetent une tabatiere ; si je n'en avois besoin que pour les regarder, je voudrois en avoir de très-belles ; mais comme c'est pour m'en servir, voyez-vous, il m'en faut simplement de très-nettes.

LE MARCHAND.

Fort bien, Monsieur, en voici une paire que je suis sûr qui vous conviendra. A travers ces lunettes, on voit toutes les folies des jeunes gens telles qu'elles sont. Ces ridicules mêmes, que les yeux les plus clairvoyants apperçoivent à peine, se discernent, au moyen de ces verres, dans leur plus grande évi-

dence.

dence. Une perruque poudrée ſur une tête vuide, n'attire pas plus de reſpect qu'un bonnet gras, & l'habit galonné d'un fat ſemble tout auſſi mépriſable que la livrée d'un laquais.

LE VIEILLARD.

Voilà ce qui s'appelle faire voir les choſes dans leur vrai jour.

LE MARCHAND.

La vertu des gens du monde n'eſt communément qu'un manteau pour la fripponnerie, & leurs amitiés ne ſont que des marchés d'intérêt perſonnel. Bref, ceux qui y vivent, paſſent leurs jours dans un cercle de vanité, de folie, d'intempérance & d'extravagance, dont ils ne ſortent jamais. Quand ils viennent à jetter un coup d'œil ſur leurs actions paſſées, avec ces lunettes qui ne déguiſent rien, ils ſont pleinement con-

vaincus qu'une vie réglée, consacrée à l'étude de la vertu, & remplie par des actes de justice, de générosité, de charité & de bienfaisance, non-seulement leur auroit procuré plus de plaisir & de satisfaction habituelle, mais encore plus de gloire & de célébrité.

LE VIEILLARD.

(*Bas*) Ouais ! cela est vrai ; mais il est singulier qu'une marchandise d'une utilité aussi importante se trouve dans la boutique d'un Bijoutier. (*Haut*) Eh bien ! Monsieur, quel est le prix de ces lunettes extraordinaires ?

LE MARCHAND.

De trois schellins.

LE VIEILLARD.

Voilà votre argent.

(*Il sort.*)

Il entre un quatrieme Gentilhomme.

LE QUATRIEME GENTILHOMME.

J'ai beſoin d'une petite paire de balances.

LE MARCHAND.

Monſieur, vous allez en avoir.

LE QUATRIEME GENTILHOMME.

Sont-elles bien juſtes?

LE MARCHAND.

C'eſt le vrai ſymbole de la juſtice, Monſieur ; un cheveu romproit leur équilibre. (*Il tient les balances ſuſpendues.*)

LE QUATRIEME GENTILHOMME.

Je voudrois qu'elles fuſſent exactes,

parce que c'eſt pour faire quelques expériences très-délicates ſur la ſtatique.

LE MARCHAND.

Je ſuis perſuadé que vous en ſerez très-content : je les ai eſſayées moi-même, & j'ai éprouvé leur bonté. J'ai pris une poignée de promeſſes des grands, & l'ai miſe dans l'un des baſſins ; le ſouffle d'une mouche, placé de l'autre côté, a élevé le premier juſqu'au rayon. J'ai vu que quatre plumes de faiſan, & les quatre coins d'or des bas de Milord Tawdry, ont tenu ces balances en équilibre. J'ai trouvé que le ſavoir d'un petit-maître, & l'eſprit d'un pédant, ſe ſervoient réciproquement de contre-poids ; que l'orgueil & la vanité des hommes étoient dans une exacte proportion avec leur ignorance ; qu'un grain de bon ſens l'emportoit ſur une once d'eſprit, un cœur vertueux ſur une tête ſavante,

& du contentement plein un dés à coudre ſur un coffre rempli d'or.

LE QUATRIEME GENTILHOMME.

Voilà des balances bien merveilleuſes.

LE MARCHAND.

On ne finiroit point, ſi on vouloit nombrer toutes les expériences que l'on pourroit faire avec elles; mais il y en a une dont tout homme ſenſé devroit profiter; c'eſt qu'une fortune médiocre, poſſédée avec ſatisfaction & indépendance, l'emportera toujours ſur tout ce qu'on pourroit lui oppoſer pour la contrebalancer.

LE QUATRIEME GENTILHOMME.

Vraiment, voilà une partie de la ſtatique à laquelle je ne ſongeois guere à m'appliquer. Cependant vous me fai-

tes appercevoir que la connoiſſance du vrai poids ſpécifique de ces ſortes de choſes eſt infiniment plus importante que celle de la peſanteur des corps.

LE MARCHAND.

Cela eſt vrai ; & afin que vous ne manquiez pas d'encouragement pour avancer dans une étude ſi avantageuſe, je vous laiſſerai les balances pour dix ſchelins. Si vous en faites un bon uſage, elles pourront valoir pour vous plus de dix milles livres ſterlings.

LE QUATRIEME GENTILHOMME.

J'avoue que je ſuis frappé de la beauté & de l'utilité de cette eſpece de ſtatique morale, & je crois que je m'occuperai de ces expériences avec grand plaiſir. Voici votre argent, Monſieur ; vous entendrez bientôt parler des découvertes que j'aurai faites. En atten-

dant, je ſuis votre très-humble ſerviteur.

(*Il ſort.*)

LE MARCHAND.

Monſieur, je ſuis le vôtre.

Il entre un ſecond Vieillard.

LE SECOND VIEILLARD.

J'ai entendu dire, Monſieur, que vous vendiez des bijoux très-curieux : Pourriez-vous m'en faire voir des plus jolis qui ſoient dans votre boutique ?

LE MARCHAND.

Oui, Monſieur, j'ai beaucoup de choſes fort rares ; entr'autres une petite planche de cuivre ſur laquelle eſt gravé le diſcours qu'Adam fit à ſa femme, à leur premiere entrevue, avec la réponſe

d'Eve. Le temps a rendu ces caracteres inintelligibles; mais elle en eſt d'autant plus précieuſe. Ce qu'il y a de remarquable dans cette piece antique, eſt que le diſcours d'Eve eſt environ trois fois plus long que celui de ſon mari. J'ai une des cornes du bélier qui ſervit à renverſer les murailles de Jéricho; une boucle des cheveux de Samſon, enveloppée dans un morceau de la robe de Joſeph, avec pluſieurs autres antiquités Judaïques, qu'un Juif m'a vendues fort cher. J'ai auſſi la chanſon qu'Orphée chanta à Pluton, quand il alla lui redemander ſa femme.

LE GENTILHOMME.

Il falloit que ce fût une platte chanſon, car perſonne ne s'eſt ſouciée de l'apprendre depuis.

LE MARCHAND.

J'ai dans une petite phiole bouchée

hermétiquement, quelques-unes des larmes que verſa Alexandre, de douleur de n'avoir plus de pays à ravager. J'ai une tabatiere faite du bois du tonneau où vivoit Diogene, en boudant contre tout l'Univers. J'ai le filet dans lequel Vulcain prit ſa femme & ſon galant; mais nos femmes modernes ſont devenues ſi chaſtes, que l'on n'a pas eu, depuis un grand nombre d'années, occaſion de le tendre.

LE GENTILHOMME *à part aux Dames.*

Il y a peut-être des gens aſſez malicieux pour penſer qu'au lieu de chaſtes, il veut dire adroites.

LE MARCHAND.

J'ai l'inſtrument dont ſe ſervoit Gracchus l'orateur Romain, pour régler le ton de ſa voix, qu'il élevoit ſouvent un peu trop en plaidant.

LA DEUXIEME DAME.

Un inſtrument tel que celui-là ſeroit bien utile dans les cafés & autres endroits publics, où l'on diſpute avec tant de chaleur & d'animoſité, qu'il faut s'égoſiller pour ſe faire entendre.

LE GENTILHOMME.

Oui, Madame, & je crois que pluſieurs pauvres maris ſeroient bien aiſes d'avoir le même inſtrument pour adoucir le ton dans leur propre ménage.

LE MARCHAND.

Vous lui avez bien rendu la pareille, Monſieur; mais le bijou le plus curieux que j'aie, eſt un certain petit cornet, conſtruit avec tant d'art que lorſqu'on l'applique exactement contre une oreille, en bouchant l'autre, il empêche la fauſ-

ſeté, le contre-ſens & l'abſurdité de frapper ſur le tympan. Il n'y a alors que la vérité & la raiſon qui puiſſent faire impreſſion ſur le nerf auditif. J'ai été quelquefois dans des cafés l'eſpace d'une demi-heure, & parmi ce qui s'appelle généralement la bonne compagnie, ſans entendre un ſeul mot, quoique cependant on y diſputât très-haut. Dans le moment même où je m'appercevois par les geſtes vifs & animés des parties contendantes, qu'elles crioient plutôt qu'elles ne parloient, je me trouvois dans le calme le plus profond. Ce ſeroit une choſe néceſſaire, ſur-tout à l'Egliſe, à la Comédie & au Palais, où l'on pourroit faire, avec cet inſtrument, quantité d'expériences encore plus utiles qu'amuſantes. Le ſeul inconvénient que j'y trouve, c'eſt qu'un homme ne ſauroit devenir maître dans l'art de s'en ſervir, à moins de vingt années de pratique, & par une étude conſtante. Pour mieux réuſſir même, il faudroit commencer

dès l'âge de dix ou de douze ans.

LE GENTILHOMME.

Cette raiſon pourroit bien empêcher, en effet, qu'on ne l'achetât; mais il ſembleroit que les peres & meres connoiſſant l'utilité de la ſcience, de la vertu, & d'un jugement ſain, devroient s'empreſſer de procurer ce cornet à leurs enfants, tandis qu'ils ont du temps devant eux, & qu'aucune autre affaire ne peut interrompre leur application.

LE MARCHAND.

De ſemblables parents ſont bien rares; la plupart ſont ſi occupés de la figure, de l'habillement, & de la danſe de leurs fils, & d'autres pareilles bagatelles, qu'ils négligent entiérement le ſoin de cultiver l'eſprit & de perfectionner l'ame de ces pauvres innocents. Bien loin de leur apprendre à

ſubjuguer leurs paſſions, ils ne ſongent au contraire qu'à leur fournir les moyens de les contenter.

LE SECOND VIEILLARD.

Eh bien, Monſieur, bien des gens conviendront peut-être qu'il y a chez vous des choſes très-curieuſes, & une collection fort eſtimable : mais à vous parler franchement, ce n'eſt pas-là ce qu'il me faut. N'auriez-vous pas une petite tabatiere ſur le couvercle de laquelle ſeroit repréſenté un cœur bleſſé ? De plus, un joli anneau, avec une deviſe amoureuſe ? Je me ſuis flatté de trouver ces bijoux dans une boutique auſſi-bien aſſortie que la vôtre.

LE MARCHAND.

J'ai votre affaire : tenez, Monſieur, examinez cette boîte ; dans le dedans du couvercle, voyez-vous, eſt peint un

homme de ſoixante-dix ans, faiſant l'amour, & courant chez tous les marchands, pour acheter des babioles à une jeune fille dont il cherche à obtenir les bonnes graces.

LE SECOND VIEILLARD.

Eſt-ce de moi que vous voulez parler, Monſieur? Me raillez-vous?

LE MARCHAND.

Si vous voulez prendre pour vous ce que je viens de dire, Monſieur, vous en êtes le maître.

LE SECOND VIEILLARD.

Hom! une perſonne de mon âge & de ma gravité, eſt-elle faite pour être moquée?

LE MARCHAND.

C'eſt juſtement, Monſieur, l'âge &

la gravité qui font paroître la galanterie ridicule dans un vieillard, je ne saurois m'empêcher de l'avouer : néanmoins je suis fâché de ne point avoir ce que vous demandez; mais voilà de fort jolies baguettes pour aller à dada, & des sonnettes d'enfant. Si ces joujoux peuvent vous convenir....

LE SECOND VIEILLARD.

Par tous les charmes d'Araminte ! je me vengerai de cet affront.

(*Il sort.*)

LE GENTILHOMME.

Ha, ha, ha ! combien est méprisable la colere, quand elle est impuissante ! Mais, dites-moi, Monsieur, ne craignez-vous pas que cette espece de liberté que vous prenez avec vos pratiques ne nuise à votre commerce?

LE MARCHAND.

Non, non, Monſieur, la réputation bizarre que j'ai acquiſe d'homme franc & ſincere, qui moraliſe ſur toutes les bagatelles qu'il vend, excite, au contraire, la curioſité de tout le monde, & me procure beaucoup de chalants; ce n'eſt d'ailleurs qu'avec les ſots & les fats que je ſuis ſi libre.

LA PREMIERE DAME.

Je penſe que vous avez raiſon; la folie & la fatuité méritent d'être l'objet de la ſatyre & du ridicule.

LE GENTILHOMME.

Plus je réfléchis ſur la tournure ſinguliere d'eſprit que vous avez adoptée, plus je me perſuade que non-ſeulement elle peut amuſer ceux qui viennent acheter chez vous, mais vous divertit auſſi vous-même.

LE MARCHAND.

On ne peut davantage; elle eſt pour moi une ſource de ſpéculations très-agréables. Aſſis à mon comptoir, ma petite boutique devient pour moi un théatre qui, par les ſcenes qui s'y paſſent, me repréſente celui du monde. Quand je vois un ſot entrer ici, & prodiguer cinquante ou cent guinéés, pour des babioles qui ne valent pas trois ſchellins, ma ſurpriſe eſt extrême; mais lorſque je jette un coup d'œil ſur les grandes villes, & que je vois des châteaux échangés pour des équipages dorés, une terre pour un titre; un ambitieux troquer ſa liberté pour le brillant eſclavage des Cours; un voluptueux ſacrifier ſa ſanté à ſon plaiſir; & un joueur immoler ſon bonheur & ſon repos à une partie de paſſe-dix; mon étonnement ceſſe auſſi-tôt. Notre globe n'eſt qu'une grande bouti-

que de bijoux, & tous ſes habitants s'y paſſionnent pour des joujoux d'enfant. Quelques prétextes que nous alléguions pour nous juſtifier, les plus ſages mêmes d'entre nous ont des foibleſſes, des goûts pour quelques babioles ou bagatelles auxquelles ils ſont ridiculement attachés; cependant notre amour-propre nous rend ſi aveugles, que nous ne voyons pas dans nous les défauts qui nous choquent le plus dans les autres; & quoique l'épithete de ſot convienne à tous, vous dites qu'elle eſt faite pour moi; moi, je ſoutiens qu'elle n'appartient qu'à vous; & chacun penſe de même à cet égard.

LE GENTILHOMME.

Cela n'eſt que trop vrai; mais je crois que vous allez bientôt fermer votre boutique. Meſdames, avez-vous beſoin de quelque autre choſe?

La premiere Dame.

Non. (*au Marchand*) Mettez à part ſeulement, je vous prie, ce miroir & cette lunette d'approche; je vous les paierai..

Le Gentilhomme.

Eh bien, Madame, comment trouvez-vous ce perſonnage étrange?

La premiere Dame.

En vérité, cet homme, à mon avis, eſt la piece la plus curieuſe de ſon magaſin.

Le Gentilhomme.

Je penſe comme vous. Dans ce ſiecle extravagant & étourdi, il a trouvé moyen de tirer des choſes les plus frivoles, la morale la plus ſolide; il

a le double talent de plaire & de réformer, de donner à la ſatyre des charmes plus piquants ; ſi vous voulez que votre vie & vos actions ſoient irréprochables, mettez en pratique les maximes que vous avez entendues ce ſoir.

FIN.



HENRY
ET EMMA,
POËME DE PRIOR (1),
IMITÉ DE LA BELLE BRUNE DE CHAUCER (2),
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

O TOI ! dont le moindre regard eſt ma ſuprême loi, pour qui ſeule ma voix timide, & ma main encore novice, ont oſé faire entendre leurs chants, & les

(1) Matthieu Prior naquit à Londres en 1664. Son pere qui mourut jeune, exerçoit le métier de menuiſier, & laiſſa ſon fils encore enfant ſous la tutelle de ſon oncle qui étoit cabaretier ; mais

ſons groſſiers de ma muſette, inſenſible aux traits de la ſatyre, parce que j'obéiſſois à tes ordres; divine Chloé, ob-

---

le Comte de Dorſet, ayant eu occaſion de connoître le jeune Prior, & lui trouvant de l'eſprit, le fit étudier à Cambridge. Ce jeune homme ne tarda pas à ſe faire connoître par ſes ouvrages; ils lui donnerent de la réputation à la Cour, où il devint Secretaire du Comte de Berkelay. Ce dernier ayant été nommé Miniſtre Plénipotentiaire d'Angleterre à la Haye, Prior l'y ſuivit. Quelque temps après, il accompagna en France les Comtes de Portland & de Jewſey, Ambaſſadeurs dans ce royaume. En 1711, il fut renvoyé en France par la Reine Anne, en qualité de Miniſtre Plénipotentiaire pour traiter de la paix. Monſieur de Torcy parle avec éloge, dans ſes Mémoires, des talents & de la probité de Prior. La Reine Anne l'ayant rappellé en Angleterre en 1715, il fut impliqué dans l'accuſation intentée contre les Miniſtres qui avoient eu part à la paix d'Utrecht. Il fut même mis en priſon pour ce ſujet : mais en étant ſorti en 1717, il ſe retira dans ſa terre de Dowentſall, & mourut à Wimpole au mois de Septembre 1721. Ses poéſies ſont fort eſtimées. Son ſtyle eſt ordinairement mâle, nerveux & en même-temps plein de graces & de ſentiment. Le

jet chéri de mon ardeur conſtante, adoucis en ma faveur cette ſévérité qui me glace ; prête une oreille complaiſante à mes chanſons; & ton amant ſera trop payé de ſes peines, s'il t'échappe un de ces ſouris céleſtes, garant ineſtimable d'un ſuffrage ſi flatteur. *La belle Brune* perdra toutes ſes rides; malgré trois ſiecles écoulés, on la verra dans la fleur de

Poëme dont je donne la traduction en fournira la preuve.

(2) Chaucer, Poëte Anglois, naquit à Londres en 1318, & fut protégé par le Duc de Lancaſtre & par les Rois Edouard III & Richard. Ayant donné dans les erreurs de Wiclef, il fut obligé de ſortir d'Angleterre : y étant retourné quelque temps après, il fut mis en priſon, mais il y reſta peu de temps. Il épouſa la ſœur de la Ducheſſe de Lancaſtre, & mourut en 1400, âgé de 72 ans ; il fut enterré dans l'Egliſe de Weſtminſter. Nous avons de Chaucer des Ouvrages tant en proſe qu'en vers. Parmi ces derniers qui ſont en plus grand nombre, on eſtime ſur-tout ſa Piece intitulée, *Le Teſtament d'Amour.*

ſa plus brillante jeuneſſe, ſi Chloé s'intéreſſe à ſon ſort, & mes vers, ſûrs de l'immortalité, célébreront ſans ceſſe, dans mon héroïne, ces charmes rajeunis, qui ne craindront plus les outrages du temps.

Que les hommes ne diſent plus que les femmes ne ſavent pas aimer; que c'eſt une erreur de brûler conſtamment pour elles; que l'appas d'une nouvelle conquête leur fait toujours ſacrifier l'amant le plus fidele. Ecrits ſacrileges, diſcours injurieux à leur tendreſſe, mes vers vont vous confondre; le ſable ſur lequel vous êtes tracés, ſera emporté par les vents. Dans cette noble entrepriſe, ô la plus belle de ton ſexe! ſeconde-moi, ſois ma Muſe: aide-moi à conſacrer à la poſtérité un attachement que rien ne put affoiblir, & une flamme qui dura juſqu'au tombeau. Daigne jetter un regard favorable ſur mon ouvrage; laiſſe-moi participer au bonheur que je chante, & que ton amour

ſoit la digne récompenſe de mes vers.

Vénus a répandu dans tes traits tous les charmes dont brilloit autrefois Emma. Son fils a allumé dans mon cœur tous les feux qui brûlerent le fidele Henry. Acheve, Bergere, acheve le tableau ; donne encore un ſi beau ſpectacle à la terre ; ſois pour moi ce qu'Emma fut pour ſon amant ; ne me bannis pas de ta préſence : que mon ſort ne ſoit pas d'errer toute ma vie éloigné des beaux yeux que j'adore. Daigne, au contraire, couronner mes peines & mon eſpoir, par un retour ſi long-temps attendu ; & quand tu diras qu'un ſeul amant a ſu fixer tes vœux, que ce ſoit moi auquel tu penſes alors.

Dans ces lieux charmants où la belle Iſis & ſon cher Tame (1) uniſſent pour

(1) Iſis & Tame ſont deux rivieres qui coulent en Angleterre : elles ſe réuniſſent un peu au-deſſous de la ville d'Oxford, & forment le fleuve connu ſous le nom de *Tamiſe*.

jamais leurs ondes argentées, vivoit autrefois un Baron d'une naiſſance illuſtre. Il jouiſſoit d'une grande fortune, & étoit très-reſpecté de ſes voiſins. Il avoit ſervi ſous le grand Edouard, aux guerres de France. Là, à la tête de ſes vaſſaux, il combattit long-temps ſous les ordres de ce Prince redoutable. Enfin, après avoir reçu les récompenſes dues à ſes ſervices, il étoit revenu dans la maiſon de ſes peres, ſatisfait d'avoir ajouté à leur écu de nouvelles marques d'honneur, leſquelles n'étoient pas les moindres monuments des pertes de nos ennemis.

Retiré du tumulte des armes, il préféroit à l'ennuyeux eſclavage de la Cour un repos honorable & les plaiſirs innocents de la campagne. Il leur conſacroit le reſte de ſes jours, qu'il voyoit tranquillement naître & mourir, ſans accuſer leur lenteur, ni ſe plaindre de leur rapidité. Il proportionnoit ſes deſirs & ſa dépenſe à ſes richeſſes, &

jouiſſoit de la vie, ſans craindre la mort.

Ce Baron n'avoit qu'une fille, auſſi ſage que belle, la conſolation de ſes vieux ans, & l'héritiere unique de ſes grands biens. On l'appelloit Emma, du nom qu'avoit porté la beauté qui lui donna le jour. Ce nom, doublement précieux à ſon pere, lui rappelloit ſans ceſſe les traits d'une épouſe chérie. Ils revivoient en effet dans ſa fille; mais la nature les avoit encore perfectionnés. Lorſqu'elle étoit enfant, le Baron, jouant ſouvent avec elle, avoit coutume de l'appeller *ſa belle Brune.* Ses amis & ſes vaſſaux, jaloux de lui plaire, adopterent ce nom favori. L'uſage conſacra bientôt une qualification à laquelle une fantaiſie d'un moment avoit donné lieu; & l'habitude étoit devenue ſi générale dans le pays, que le nom d'Emma & celui de *belle Brune* ſe confondoient ſans ceſſe.

Comme ſes charmes n'avoient fait qu'augmenter avec l'âge, la réputation

de sa beauté se répandit bientôt dans toute l'isle, & l'on peut juger combien Emma avoit d'attraits, puisqu'on la nommoit la plus belle dans ce climat heureux, où les femmes ont tant d'appas. La jeune noblesse accouroit en foule chez son pere pour la voir, & chacun trouvoit qu'elle étoit encore au-dessus de sa renomméée. On s'empressoit autour d'elle, on l'admiroit, on en devenoit amoureux. Les éloges publics, les soupirs secrets, prouvoient également quel étoit le pouvoir de ses yeux. Les Seigneurs du canton employoient les joûtes & les tournois, pour témoigner à Emma leur flamme, & mériter sa tendresse. Les beaux-esprits décrivoient leur passion dans des ouvrages galants, & leurs plus beaux vers étoient ornés du nom de cette Nymphe; mais l'éclat de leurs actions, les vers les plus tendres ne pouvoient rien sur elle. C'est à l'amour à diriger le dard qui seul peut toucher le cœur d'une belle. La valeur & la ruse

des amants ſont inutiles ſans ſon ſecours. Elle ſe détermina enfin. Son choix tomba ſur le fortuné Henry. C'en eſt fait : bientôt Emma ne verra plus dans l'Univers que cet heureux amant. Henry, guidé par l'amour, prend une route toute oppoſée à celle que ſuivoient ſes rivaux. Le château qu'habitoit Emma les voyoit ſans ceſſe faire parade de leurs richeſſes, & tâcher de juſtifier leurs deſirs par la vaine montre de leur grandeur. Henry, plus modeſte & plus tendre, a quitté ſes Ecuyers, ſes armes & toute ſa ſuite. Un habit ſimple, un nom ſuppoſé le cachent à tous les yeux, & il ne cherche que ceux de la beauté qui l'enchante.

Il la ſuit en tous lieux : à la chaſſe il eſt ſon piqueur, & pourſuit à pied la bête qu'on vient de lancer. Sa main eſt armée de l'épieu redoutable ; il porte le cor, toujours à côté de ſa belle : s'il s'en écarte, c'eſt pour ramener habilement la chaſſe dans le chemin qu'elle

va traverser. Il l'avertit de quitter la hauteur & d'éviter les haies; il lui indique toujours le sentier qui la doit mener au plaisir, sans l'exposer à aucun danger. Il dirige lui-même sa pique: par lui, son bras assuré va porter un coup mortel au terrible sanglier. Alors il ne plaint plus ses fatigues, elles ont procuré le triomphe de ce qu'il aime. Il le célebre; son cor le publie dans les airs, & les sons dont ils retentissent sont animés par l'amour.

Emma préfere-t-elle une chasse plus tranquille? Henry devient Fauconnier. Il ne parle plus que de leurre & de tiercelet. L'oiseau le mieux dressé est porté sur son poing; à sa voix il vole, fend la nue & revient dans l'instant. La proie se présente, l'oiseau s'éleve, & bientôt sa malheureuse victime tombe aux pieds d'Emma. Henry demande respectueusement la permission de lui donner toute la gloire de la chasse; il l'obtient, & pare ses beaux cheveux de la

plume d'honneur. Cependant ſes yeux ſont baiſſés, (car le véritable amour rend timide) mais ils n'en décelent pas moins le ſecret de ſon cœur. Tandis qu'ils traverſent enſemble les campagnes, ſes regards, ſes ſoupirs, tout, juſqu'à ſon ſilence, révele ſes feux, tout annonce qu'il deſire une gloire plus noble que celle d'abattre un foible oiſeau, ou de terraſſer une bête féroce.

Ce fidele amant voit enfin diſparoître l'objet de ſes vœux: il reſte ſeul dans les plaines, & ne paroît qu'un ſimple berger. Son pipeau champêtre ſoulage ſes ennuis; il chante ſon amour, & les échos répetent de ſi doux ſons. Tous les autres paſteurs accourent, ils environnent cet étranger, ils l'admirent & rougiſſent de ne pouvoir l'imiter. Pour lui, il ne les voit point, il n'eſt ſenſible ni à leur jalouſie, ni à leurs éloges, & continue ſes triſtes chants. Mais ſi la préſence de ſa belle Emma vient orner la plaine, alors ſes accents plus élevés marquent le

changement de ſon ame. L'amour & le reſpect l'inſpirent; il tremble qu'un ſon trop négligé n'offenſe l'oreille de ce qu'il aime.

Bientôt notre berger oſe pénétrer dans ce château, qui renferme un tréſor ſi cher à ſon cœur. Il ſe préſente ſous la figure de ces viles Bohémiennes, à l'aide d'un langage ruſtique; il feint des beſoins qu'il n'a pas, & cache ſes véritables deſirs. Il regarde dans la main des filles crédules; il révele; il prédit à l'une qu'elle ſera mariée, à l'autre qu'on la trompera. Il annonce à celle-ci les fruits trop éclatants de ſes amours, & lui nomme l'innocent écuyer qu'elle ſubſtituera à ſon véritable amant. Mais la charmante Emma s'approche, & veut connoître ſon deſtin. Une joie douce brille dans les regards de ſon amant: il fixe en tremblant les beaux yeux qu'il adore, & prend un ton plus tendre pour lui répondre. Il lui dit qu'elle ſera auſſi heureuſe que belle, & que l'hy-

men lui réserve ses faveurs les plus précieuses.

Henry, encouragé par ses succès, emploie de nouveaux déguisements. Déjà, par leur secours, il s'est encore insinué dans le château : tous les yeux l'y ont méconnu ; mais ceux d'Emma ne s'y sont pas trompés. Il l'a trouvée seule ; & saisissant l'instant favorable, il s'est jetté à ses genoux ; il lui a juré plus d'une fois un amour éternel. Au défaut de rendez-vous, il a eu recours aux lettres, & ces doux interpretes de sa flamme, ont soulagé les ennuis de l'absence. Enfin que ne font pas l'industrie & le temps, ces deux puissants agents qui nous font parvenir au terme de nos desirs ? Henry ne doute plus de son bonheur : il voit ses vœux reçus sans répugnance ; il est maintenant certain que l'amour les a blessés tous deux, & qu'Emma partage sa flamme.

Sous les auspices de ce Dieu lui-même, l'heureux Henry sent à chaque inst-

tant augmenter ses feux. L'ombre du myſtere dont il les couvre accroît encore leur violence. Quand il ne peut pas voir l'objet de ſa paſſion, il court entretenir ſes rêveries amoureuſes dans le ſilence des bois; & plus il aime, plus la ſolitude lui devient chere : c'eſt-là qu'Henry va méditer ſur ſon bonheur. Il aime, il eſt aimé, quelle félicité! Mais ce bien ſera-t-il durable? Dès qu'il parle de ſa flamme, les tendres ſouris d'Emma l'aſſurent d'un juſte retour. Hélas! ſera-t-elle toujours la même? Souvent les regards favorables des belles ne ſont que l'effet d'un caprice paſſager, & ſemblable au vent, qui change en un inſtant le calme le plus paiſible en un orage affreux. Un autre corrompra ſa facile jeuneſſe : le temps change les cœurs, & le vil ſéducteur obtient la récompenſe qui n'étoit due qu'à l'amant ſincere.

Triſte ſort de l'humanité! la vie doit-elle ſe paſſer toujours dans cette viciſſi-

tude d'eſpérance & de crainte? La joie n'eſt que momentanée, & la défiance qui lui ſuccede eſt durable. Il ſuffit de deſirer vivement pour avoir ſujet de douter que nos vœux puiſſent être comblés. Parmi tes différents dons, puiſſant Jupiter! préſente-nous la coupe de la volupté ſans mêlange; que rien n'en corrompe la douceur. Fais que nos ames raſſurées n'héſitent plus à ſe livrer à toute l'étendue du plaiſir. Fais qu'au premier coup d'œil elles en ſentent tout le charme, & ne croient jamais qu'il puiſſe finir un jour.

Henry étoit plongé dans cette triſte incertitude; le doux eſpoir & l'affreuſe jalouſie agitoient ſon cœur tour à tour. Enfin il imagine l'épreuve la plus terrible : il veut voir juſqu'où peut aller la force de l'amour, & la fidélité d'une femme. Son deſſein en eſt pris. Si les vertus d'Emma ſoutiennent cette épreuve, ſi cette beauté divine renferme une ame conſtante, certain de ſon bonheur, il

fera couronner pour toujours ses desirs; en se soumettant au pouvoir de l'hymen. Mais si ses craintes sont bien fondées, s'il est vrai que la légéreté soit inséparable de la beauté; si, dans la balance d'une raison févere, ses défauts l'emportent sur les qualités les plus brillantes, c'en est fait, Henry saura renoncer pour jamais à l'amour. Il saura arracher de son cœur des regrets indignes de lui; il reprendra ses armes d'azur, résolu de se signaler encore dans la guerre & dans les combats.

Non loin du château qu'habitoit Emma, se présentoit un bois qui faisoit un des principaux ornements de ce séjour. Un hêtre touffu y couvroit de son ombre une salle que la nature avoit formée. C'étoit dans ce beau lieu que la Nymphe avoit reçu cent fois l'hommage du plus fidele amant du monde : c'étoit-là que son silence & ses regards avoient cent fois approuvé ses feux. Le dernier Printemps qui renouvella ce bocage, &

rendit la verdure à ses ombrages frais, avoit vu l'heureux Henry profiter de ces moments pour donner de nouvelles preuves de sa flamme. Il avoit tracé sur ce hêtre les chiffres d'Emma; il avoit mêlé à ces chiffres ces traits mystérieux qui ne révelent les secrets d'un amour réciproque qu'aux yeux qui l'ont fait naître. L'année n'étoit pas encore finie, & ces caracteres, plus marqués depuis que l'écorce avoit grossi, offroient sans cesse à la belle Emma ce monument des feux de son amant. Ah! croissez, disoit-elle, dans le secret de son cœur, croissez toujours, plaie innocente, qu'une main si chere a faite à cette écorce, & que la blessure que lui fit l'amour, ne cesse de même d'augmenter dans son cœur. Vénus entendit ces doux accents. Cependant un nouveau Printemps vint bientôt répandre ses fécondes rosées. Les prairies eurent à peine renouvellé leur émail, que la tendre Emma cueille les plus belles fleurs. Elle en

forme des guirlandes; elle les attache à cet arbre, qui lui eſt devenu ſi précieux, & les deſtine à couronner ſon vainqueur. Henry ſaiſit ce préſent avec tranſport; il en orne ſa tête. On le vit, fier d'une ſi belle parure, ſe mêler aux danſes des bergers. Il louoit ſans ceſſe la main généreuſe dont il tenoit un ſi beau don, mais ſa bouche diſcrette ſe gardoit de la nommer.

C'eſt ſous ce hêtre que Henry veut éprouver ſa bergere. Son cœur agité lui fait écrire à cette belle. Il l'invite à ſe rendre en ce lieu, & la prépare, par le déſordre de ſa lettre, à quelque événement funeſte. Il lui marque qu'il eſt en proie à des malheurs auſſi grands que ſubits, & qu'il a un ſecret à lui confier, d'où dépend ſon bonheur & ſa réputation, auſſi-bien que ſa vie.

Quelles furent les inquiétudes de cette amante infortunée, après la lecture de cette lettre? Elle paſſa le jour dans les

plus mortelles alarmes. Hélas ! quelle différence de cet écrit à ces billets ſi tendres, que l'amour dictoit, & que Henry écrivoit, dans leſquels il lui proteſtoit que tout ſon bonheur dépendoit de ſa *belle Brune* ; lui offroit un hommage ſi ſincere ; reconnoiſſoit l'empire ſouverain de ſes beaux yeux, & lui faiſoit de ces adieux ſi paſſionnés, qu'il répétoit mille fois avant de terminer ſa lettre.

Enfin ce jour funeſte s'éclipſa, & fit place à la nuit. Elle mene à ſa ſuite le paiſible ſommeil : les compagnes & les ſuivantes d'Emma céderent à ſes pavots. Cet eſprit inquiet, qui veille ſans ceſſe ſur les démarches des amants, & ſemble vouloir ſe venger, par ſa vigilance incommode, des ennuis d'un long célibat, cette vieille tante goûte enfin les douceurs du repos. Emma en profite ; elle s'échappe ſans être vue ; elle court où Henry devoit l'attendre, & répare ſon retardement forcé par la

vîtesse avec laquelle elle semble voler. Le silence de la nuit, qui l'eût arrêtée, cette solitude effrayante, qu'elle n'eût osé braver en d'autres temps sans escorte, rien ne peut suspendre sa course. L'amour la rassure. Il lui donne la force de gravir les rochers escarpés, de se soutenir dans les descentes les plus précipitées : il lui inspire un courage intrépide dans les sentiers les moins fréquentés. Amour ! quelle est ta puissance ! Argus, avec ses cent yeux, ne pourroit découvrir les traces de ceux que tu conduis. Divinité aveugle, comment peux-tu guider si bien leurs pas ?

Emma arrive la premiere au lieu du rendez-vous. Ses regards inquiets interrogent la solitude, & lui demandent l'objet de ses desirs. Elle le voit enfin. A cet aspect, la crainte & l'espoir, la joie & la tristesse partagent son ame. L'amour cependant l'entraîne : elle court dans la plaine au-devant de Henry : mais quel spectacle ! ce berger est bien

éloigné de répondre à ſon empreſſement. Il s'avance lentement : ſes yeux regardent triſtement la terre : des ſoupirs ſimulés, des larmes trompeuſes, tout ſemble annoncer la douleur la plus profonde. Que l'objet qu'on aime ſe fait croire aiſément ! Cette fauſſe douleur ſe communique au cœur d'Emma, mais c'eſt pour y cauſer des maux réels. Ses beaux yeux ſe rempliſſent de pleurs véritables, un torrent de larmes inonde ſes joues ; elle attend dans un triſte ſilence ce que ſon amant va lui apprendre. Il commence enfin, & la Nymphe lui répond : c'eſt ainſi qu'ils s'exprimerent tous deux.

HENRY.

Parle avec franchiſe, bergere ; as-tu jamais éprouvé d'autres chagrins, d'autres peines, que celles que ton ſexe ſait feindre lorſqu'il veut nous tromper ? Ton cœur, véritablement enflammé,

mais encore incertain de ſa victoire, a-t-il ſenti les premieres atteintes de ces feux violents qui ſont le caractere de l'amour? Connois-tu bien le joug que ce Dieu impoſe? Ces triſtes inquiétudes & ces inſtants d'un eſpoir ſi doux, qui font chérir & déteſter tout à la fois ſes fers? As-tu bien renoncé à cette chere indifférence, qui fait le partage de tes beaux jours? Un trouble inconnu t'a-t-il déjà fait verſer ces larmes délicieuſes? A-t-il fait éprouver à tes ſens ces tranſports qui ſemblent épuiſer notre vie, ces tendres extaſes, ce poiſon divin qui coule de veine en veine, & pénetre juſqu'à notre cœur? Si le tien, bergere, reſſent déjà une partie de ce tumulte, ſi difficile à appaiſer, que je te plains! Combien ne ſeras-tu pas touchée de mon malheureux ſort! qu'il t'en coûtera pour renoncer à ton amant! Mais c'eſt une néceſſité; ma cruelle ſituation t'en fait une loi. Tu peux me plaindre, mais il faut ceſſer

de m'aimer. Conſerve tant d'appas pour quelque chevalier plus heureux, que la fortune & la gloire auront favoriſé. Lorſque chaque année ramenera ce triſte jour, accorde un ſoupir, une ſeule larme, aux malheurs d'un berger qui perd pour toujours ta préſence. Triſte rebut de la terre, je n'ai plus à attendre que le tourment affreux d'un amour ſans eſpoir, & peut-être des maux encore plus terribles, s'il en eſt dans le monde. La néceſſité d'une juſte défenſe m'a fait tremper les mains dans le ſang. Le Ciel ſeul peut connoître mon innocence. La juſtice humaine me pourſuit, & je me dérobe en fuyant à ſa ſévérité. Tout me force à quitter au plutôt ces lieux; un plus long retardement me menace d'une mort honteuſe. Cette nuit il faut nous ſéparer. Je vais abandonner pour toujours Emma & le tendre amour. Triſte deſtinée ! je ne ſuis plus *qu'un malheureux banni, qui doit errer toute ſa vie dans les forêts les plus ſauvages.*

EMMA.

Qu'entends-je, ô Ciel ! voilà donc le terme de notre bonheur. L'aſtre changeant qui préſide à la nuit, décide-t-il auſſi de notre ſort ? Ce jour favorable qui nous luiſoit ſe couvre donc de ténebres avant que le ſoleil ait parcouru la moitié de ſa carriere ! Une paſſion ſi tendre ne ſera donc pas couronnée ! Hélas ! quels plaiſirs dans la vie pour la malheureuſe Emma, ſi le deſtin lui enleve ſon cher Henry ? Ah ! ſi aimer eſt un tourment, que ton Emma le connoît bien. La langue ne le peut exprimer, l'eſprit ne peut le comprendre. Jamais bergere fidelle ne brûla d'un feu ſi violent ; jamais celle qui peut tromper ne ſut feindre une ardeur comme la mienne. L'Amour lui-même habite dans mon cœur ; ſes fureurs & ſes craintes, ſes alarmes & ſes plaintes ameres, tout ſon cortege ſéduiſant,

toutes ses guerres intestines sont entrées pour toujours dans mon sein.

Cesse donc, cruel, cesse de soupçonner ton amante, ou du moins permets-lui de te prouver sa sincérité. Non, tes jeunes rivaux ne me rendront jamais infidelle. Les occupations du jour, le repos de la nuit, rien ne peut me distraire de toi. L'équitable histoire ne reprochera point à ta *belle Brune* un seul moment d'indifférence. Non, Henry ne souffrira pas un rigoureux exil, tandis que son Emma goûtera sur le duvet les douceurs d'un honteux sommeil. J'y suis résolue, je te suivrai par-tout. J'en atteste Vénus & son fils. Je veux te soulager dans tes peines ; je veux partager tous tes maux, *puisque toi seul dans l'Univers as su fixer à jamais mon cœur.*

HENRY.

Non, Emma, n'y pense pas : écoute

les conseils de la sagesse, qui te défend un projet si hardi. Eh ! que penseroit le monde, ce juge inexorable ? Quoi, diroit-il, cette beauté si célebre a quitté la maison paternelle ; elle s'est dévouée à une vie errante, elle a renoncé à toute société, & c'est pour suivre un homme ; elle s'exile avec lui ; ils courent ensemble de Province en Province. Penses-y bien, bergere, la réputation perdue ne peut plus se recouvrer. Quand l'honneur délicat de ton sexe a souffert la moindre tache, il est terni pour toujours. Evite, il en est encore temps, évite un si grand malheur. A peine aurois-tu exécuté ce fatal dessein, qu'un repentir soudain feroit couler tes larmes. Tes remords tardifs seroient inutiles ; ils ne répareroient point ton honneur. Les pleurs peuvent fléchir le Ciel irrité de nos crimes, mais le monde plus févere, ne veut pas qu'elles puissent laver notre honte. Renonce donc à une résolution

funeste, que te suggere un amour désespéré. Abandonne *un malheureux banni, qui doit errer toute sa vie dans les forêts les plus sauvages.*

EMMA.

Méprisons, cher amant, méprisons les discours des hommes. Que m'importe les jugements de la vieillesse insensible, ou de la jeunesse téméraire? Qu'on censure, si l'on veut, ma conduite; qu'on me défende foiblement, lorsque l'envie cherchera à m'accabler. Le temps éclaircit tout : la vérité qui le suit, se montrera un jour dans toute sa splendeur; elle terrassera la calomnie & rendra à ma vertu tout son lustre. Ne t'oppose donc plus à mes desirs; laisse-moi accompagner par-tout tes pas. L'amour me récompensera; il prendra soin de ma gloire, & me vengera des traits de l'envie. Non, ces bruits odieux ne peuvent arrêter ton

Emma ; elle n'a qu'une grace à demander à ce génie actif qui parcourt sans cesse toute la terre. Elle l'obtiendra sans doute, & elle sera satisfaite, lorsque la Renommée aura instruit tous les humains, que *toi seul dans l'Univers as su fixer à jamais mon cœur.*

HENRY.

Mais auras-tu la force de porter le sabre, de bander l'arc, de repousser sans cesse des ennemis acharnés à ma perte ? Peins-toi ce bruit effrayant qui annonce le danger d'une attaque : représente-toi le sifflement affreux des dards, dont les ailes rapides t'apportent la mort de tous côtés : une blessure cruelle fait couler ton sang ; il faudra cependant tenir ferme, attendre la fin du combat, & partager tout le péril d'une rencontre funeste. Tu ne le pourras pas : ton courage t'abandonnera : un tremblement universel te saisira ;

ſira ; une pâle défaillance te ſera tomber les armes des mains, les larmes du déſeſpoir inonderont ton viſage, tu regretteras, mais trop tard, cette tranquille ſécurité, que l'amour t'aura engagée à ſacrifier ; & cependant tu refuſeras à ton ami, qui ſera prêt à ſuccomber, tu lui refuſeras ton foible ſecours ; tu chercheras ton ſalut dans une fuite honteuſe, & tu maudiras le jour fatal où ton cœur ſe laiſſa enflammer pour *un malheureux banni, qui doit errer toute ſa vie dans les forêts les plus ſauvages.*

EMMA.

L'arc retentiſſant de Thaleſtris (1) ;

(1) Thaleſtris étoit Reine des Amazones, & vivoit, dit-on, du temps d'Alexandre-le-Grand. On prétend qu'elle vint trouver ce Conquérant, dans la vue d'en avoir des enfants : mais cette hiſtoire, ainſi que celle des Amazones, a preſque toujours paſſé pour fabuleuſe.

ne portoit-il pas une mort certaine? Ne vit-on pas dans notre patrie la fiere Bonduca (1), terrible ſous le caſque, & redoutable dans les batailles, augmenter encore la renommée d'une Nation ſi belliqueuſe. La ſoif de la vengeance

---

(1) » Bonduca étoit la veuve de Praſutagus, » allié des Romains, & Roi des Icenes, dont le » pays comprenoit ce qu'on appelle aujourd'hui » les Provinces de Suffolk, de Norfolk, de » Cambridge & de Butington. Elle eſt nommée » Boundouica dans l'hiſtoire de Dion, & Bonduca dans les annales de Tacite. Cette Héroïne, indignement outragée dans ſa perſonne & dans celle de ſes filles, par les Romains » qui devoient être ſes protecteurs, eut l'adreſſe » de ménager un ſoulevement général, & fit » périr quatre-vingt mille hommes, ſoit Romains, ſoit alliés de Rome, y compris les » femmes & les enfants, car rien ne fut épargné. Elle combattit Paulinus à la tête de cent » mille Bretons, perdit la bataille, & s'empoiſonna. « *V. Tacite, Ann. 14, & Dion 62.*

Cette note eſt tirée des Remarques ſur la Vie d'Agricola, par M. l'Abbé de la Bleterie.

& le desir de la gloire ont pu exciter dans elles cette ardeur guerriere, elles ont pu vaincre la foiblesse & la timidité de notre sexe. Le pouvoir divin de l'Amour doit inspirer encore plus de hardiesse & d'intrépidité. Je le sens, ce pouvoir; oui, je combattrai toujours à tes côtés : je ne cesserai de partager tes périls. Quand mes forces épuisées ne pourront plus soutenir le poids de mes armes, ma main fidelle te fournira de nouveaux traits, & j'aurai part encore à la victoire, par les coups mortels que portera ton bras. Mais peut-être faudra-t-il acheter cette victoire de ton sang. O Ciel! détourne ce fâcheux présage : si ce malheur arrivoit, si quelque fleche ennemie atteignoit mon amant, mes voiles les plus précieux serviroient à panser ta blessure; les larmes de ton Emma laveroient ta plaie; ses cheveux essuieroient un sang si précieux, & je me trouverois trop heu-

reuſe d'avoir prouvé, par mes travaux & par mes dangers *que toi ſeul dans l'Univers as ſu fixer à jamais mon cœur.*

HENRY.

Tu me promets beaucoup, jeune bergere, & plus qu'on ne doit eſpérer de ton ſexe. La molleſſe avec laquelle on t'éleva te permettra-t-elle de ſoutenir les dernieres extrêmités de la faim ? Ces membres délicats, toujours couverts du lin le plus fin, toujours garantis des ardeurs du ſoleil & des rigueurs du froid, n'ont point appris à ſupporter les injures de l'air. Pourras-tu réſiſter aux ardeurs de la canicule, aux noirs frimats du Nord ? Tu ne ſais pas la peine qu'on ſouffre, lorſque, haraſſé d'une longue marche, il faut encore traverſer des plaines immenſes, & fendre en marchant un vent glacial, qui porte avec lui la neige & la pluie. Quelle eſt, après

tant de fatigues, la récompenſe qui t'attend ? Quelques fruits ſauvages, quelques glands que le haſard nous fera rencontrer dans les bois. Pour tout hoſpice, nous trouverons au fond d'une vallée quelques arbres, dont les branches dégarnies ne nous offriront qu'un foible abri. Alors tes regards parcourront les campagnes déſolées; tes yeux chercheront, mais en vain, la maiſon paternelle, ſi chere à ton ſouvenir; tu redemanderas cette demeure, qui t'aura rejettée, & dont la porte ſera pour jamais fermée à ton retour. Alors, alors, tu maudiras, trop crédule Emma, un amour ſi funeſte, & tu commenceras à haïr *un malheureux banni, qui doit errer toute ſa vie dans les forêts les plus ſauvages.*

EMMA.

Ah ! berger, quels diſcours ! Quoi ! ne t'ai-je aimé que dans la proſpérité ?

Résolue de t'abandonner avec la fortune, me suis-je embarquée à ta suite sur une mer riante, où l'on ne dût entendre que le souffle des zéphyrs, où les vents favorables enflassent seuls tes voiles? Ai-je paru avoir le dessein de te quitter, & de regagner le rivage au premier sifflement d'un vent contraire, à la premiere apparence d'une tempête? Non, Henry, un serment sacré unit nos cœurs; notre destinée sera toujours la même; les déserts & les précipices les plus affreux ne nous sépareront jamais. Ton Emma va te suivre en tous lieux; la plus sombre caverne me paroîtra un palais superbe, si j'y suis avec toi. Tu la quitteras dès l'aube du jour, pour aller dans les bois, où t'appellera la chasse. Pendant ton absence, je l'ornerai de feuillages, j'y formerai des bancs de gazon; je préparerai le repas; car tu m'auras déjà livré quelque victime des coups inévitables que ton

bras fait porter. J'amasserai des matieres combustibles, je tirerai le feu des veines du caillou qui le recele, & j'apprêterai les mets qui doivent t'être présentés; rien ne pourra suspendre un si juste devoir. Je m'empresserai à cueillir des fruits; j'irai les chercher dans les lieux les plus éloignés de notre retraite : je les rangerai avec soin, & ma peine sera trop bien payée, si je vois qu'ils puissent te désaltérer. Tu trouveras aussi une eau rafraîchissante, que j'aurai puisée dans la source la plus pure. Après ton repas, la fatigue te livrera entre les bras du sommeil; il s'emparera sans peine de tes sens : tu ne craindras point qu'on puisse te troubler, puisque je veillerai pour toi. J'emploierai les premiers moments de l'aube matinale, qui nous invite à rendre un nouvel hommage à l'Auteur de la Nature, à l'invoquer pour mon cher Henry ! je fatiguerai le Ciel de vœux, pour

qu'il daigne protéger ton innocence. Je verrai ainsi naître le jour ; il terminera ton sommeil. Je demanderai à mon amant s'il a goûté un tranquille repos : je verrai la santé régner dans ses regards sereins ; alors mon ame satisfaite bénira la lumiere & le Ciel qui l'a créée. Oui, je le bénirai, puisqu'il aura conservé mon Henry : car c'est lui qui réunit toutes mes affections ; c'est pour lui seul que je forme des desirs ; il est mon guide, mon défenseur, mon époux, mon pere, mon ami ; tous ces noms sacrés sont gravés dans son ame. Le seul témoignage que j'exige de toi, c'est de t'entendre dire *que toi seul dans l'Univers as su fixer à jamais mon cœur.*

HENRY.

A quoi servent, bergere, toutes ces résolutions de t'abandonner à l'ennui de ma triste retraite ? Si tu veux me sui-

vre jusqu'à l'instant qui me présentera cet asyle sauvage, où je me croirai enfin à couvert des poursuites de mes ennemis, ô la plus malheureuse de toutes les femmes! il faut commencer par quitter cet habit si convenable à ton sexe; il faut renoncer à cette parure si propre à embellir la beauté même: ces cheveux vont perdre tout leur mérite: ils ne formeront plus ces boucles qui flottent avec tant de grace, & viennent relever la neige de ton sein; tu ne les tresseras plus avec des rubans de diverses couleurs; tu ne porteras plus ce corset, qui marque si bien l'élégance & la finesse de ta taille; tu vas perdre cette partie de ton ajustement, qui, depuis la ceinture jusqu'aux pieds, répand encore tant d'agréments dans toute ta personne; les riches étoffes qui le composent, ne défendront plus, par un modeste orgueil, ces appas secrets qu'elles rendent plus piquants, en les

dérobant à nos regards. Quelle différence maintenant ! ces cheveux ſi parfumés tomberont preſqu'en entier ſous le ciſeau : il ne te ſera plus permis d'en ſoigner les foibles reſtes. Cette taille ſi déliée, ce port ſi divin vont diſparoître ſous un ſimple habit de cavalier. Il faut te réſoudre à porter une chauſſure groſſiere, à ſacrifier la pudeur de ton ſexe, à montrer à tous les yeux la forme de tes jambes & de tes genoux. En un mot, puiſque tu ſeras ſans ceſſe confondue avec des hommes, il faut qu'un air immodeſte, une démarche hardie, démente conſtamment ton ſexe.

Tu eſperes peut-être goûter dans les forêts cette douce mélancolie, dont on jouit dans la ſolitude ; tu comptes ſur cette paix de l'ame que promet une retraite tranquille. Il faut te détromper, bergere ; Diane & ſes chaſtes nymphes ont quitté depuis long-temps les bois. Les Dieux, protecteurs de l'innocence,

n'y résident plus. Sais-tu ce que tu trouveras à leur place? Connois-tu l'affreuse société à laquelle mon malheur me condamne? Il faudra vivre avec une troupe odieuse de scélérats que leurs crimes ont réunis; ils n'ont de penchant que pour la rapine & le meurtre: le libertinage le plus effréné y précipite sans cesse ces malheureux, qui portent déjà les marques honteuses dont la Justice les a flétris; l'oisiveté les a corrompus, le désordre les nourrit, la misere qu'ils se sont attirée, a seule fait naître leur hardiesse, & ce n'est que par des forfaits qu'ils peuvent subsister. C'est avec cette horrible société qu'Emma va passer ses jours. Il faudra qu'elle prenne leur défense, qu'elle vive d'une partie de leur butin. Lorsque le jour tombant aura rassemblé ces brigands, si tu ne participes pas à leurs crimes, du moins tes yeux si chastes seront témoins pendant la nuit de leurs infames débauches;

Ton oreille accoutumée à des discours si différents, elle qui ne connoît l'amour que par ses tendres plaintes, va désormais entendre les plaisanteries les plus obscenes d'une populace grossiere, les propos les plus effrontés & les plus dissolus. Ce n'est pas encore assez ; tous les vices ont tourné chez eux en habitude. Ils ne parlent presque point sans des jurements affreux. Les serments, les imprécations retentiront autour de toi ; on ne t'épargnera pas même le blasphême que le désespoir inspire aux malheureux.

C'est à toi maintenant, belle Emma, c'est à toi à former ta derniere résolution. Tu vois ce que tu veux suivre, & ce que tu auras à quitter. Telle est la cruelle destinée de notre flamme : il ne te reste que deux partis à prendre ; ou tu immoleras ta pudeur à l'amour, ou tu abandonneras *un malheureux banni, qui doit errer toute sa vie dans les forêts les plus sauvages.*

EMMA.

Hélas! que ton ſort eſt affreux. Quoi, il t'abaiſſe à des démarches que l'honneur déſavoue? Quoi, tu dois vivre avec ces infames aſſaſſins! Tu vas marcher dans des ſentiers que la vertu t'ordonne d'éviter! N'importe, ton Emma t'y ſuivra. Sur tes traces, elle ſaura partager tes maux, ſans ſe laiſſer infecter par les vices. Henry ſera toujours avec moi; mon cœur pourra-t-il errer? Ne ſera-t-il pas ſuffiſamment défendu de la contagion des mauvais exemples?

Nos actions ſont bonnes ou mauvaiſes, par le motif qui les dicte. Celles d'un homme vicieux ſont toujours criminelles. La vertu eſt libre, & ne dépend que d'elle-même. Qui n'a point été expoſé au danger ne connoît point ſa force. Il faut combattre pour être vainqueur. La fermeté habite dans une

isle que les vagues furieuses ne peuvent ébranler. En vain les Syrenes veulent la corrompre par leurs chants; la terreur ni le plaisir n'ont aucun pouvoir sur elle.

Je saurai sacrifier ces ornements qu'il faut quitter. C'est pour toi seul que je les mettois en usage, en me conformant à ton goût. Oui, c'est uniquement pour te plaire que ma main industrieuse range ces pierreries avec tant d'art: c'est pour te plaire que j'affecte quelquefois cette négligence aussi étudiée que ma parure. J'y renoncerai aisément, puisque ce sera pour toi. Ton Emma se dépouillera de l'orgueil de sa naissance, de ses habits, de son sexe même, puisqu'il le faut, pour suivre ce qu'elle aime. Elle se mêlera avec ces vils mortels qui déshonorent l'humanité. Non, cher amant, rien ne peut m'arrêter: mes mains, au défaut de ciseaux, arracheront elles-mêmes ces cheveux, s'ils doivent m'embar-

raſſer dans ma fuite ; la ſuie ou l'écorce des noix me fourniront leurs ſecours pour défigurer mon viſage ; mes ongles m'aideront dans ce triſte office, & je ne négligerai rien pour qu'il ne reſte dans mes regards, ni dans la couleur de mon teint, aucun veſtige qui puiſſent me trahir. Cependant, malgré mon déguiſement, j'eſpere qu'Henry ne méconnoîtra pas ſon Emma : je me flatte qu'elle ſera toujours belle à ſes yeux. Eh ! que m'importent les ſuffrages du monde entier, ſi je ne perds pas ceux de mon amant ? Pourrai-je me plaindre de mon ſort, lorſqu'ignorée de tous les mortels, il me ſera permis de dire, *que toi ſeul dans l'Univers as ſu fixer à jamais mon cœur ?*

HENRY.

O réſolution déſeſpérée d'une paſſion effrénée ! Quoi, tu quitteras ainſi tes

habits ! Tu abjûreras ta famille, ton nom, & jusqu'à ton sexe ? Quoi tu vas mettre les hommes en droit de douter de ta vertu ? Emma veut venir seule avec moi dans les bois : l'ai-je bien entendu, ou plutôt n'est-ce point un songe ? Quel coupable dessein ! qui l'eût jamais pensé ? Quoi, l'amour t'égare à ce point ! il allume en toi une flamme aussi violente que tout autre que moi, sans doute, t'inspireroit de même ! Ah ! pourquoi prendre de vains détours pour déguiser un penchant trop naturel à ton sexe. Ne prends plus les desirs trop ardents qu'il t'inspire, pour une constance vertueuse, & conviens que ce sont les plaisirs que tu veux poursuivre à la suite *d'un malheureux banni, qui doit errer toute sa vie dans les forêts les plus sauvages.*

EMMA.

Ah ! le poison, les tortures, les flam-

mes, le glaive le plus menaçant, ne ſont pas plus terribles que les paroles que je viens d'entendre! Ils ne pourroient que rompre le foible tiſſu de mes jours; mais les diſcours de Henry aſſaſſinent Emma en outrageant ſon honneur, qui lui eſt plus précieux que la vie.

Des reproches ſi cruels ont-ils pu ſortir de ces levres, où l'honnêteté & la douce perſuaſion ont toujours habité? Eſt-ce-là cette voix, qui mit en uſage ces chants ſi touchants & ſi tendres, pour ſurprendre mon cœur? Mais ce fut bien vainement, tu le ſais; tu eus recours aux ſoupirs, aux larmes & aux ſerments: ils porterent enfin dans mon ame les feux dont tu brûlois. Tu ignorois cependant ta victoire, & tu te plaignois toujours de l'indifférence de ta *belle Brune.*

Que la jalouſie envieuſe, que la haine envenimée, faſſent l'examen le plus ſévere de toute ma conduite; qu'elles

ofent calomnier ma vertu, & me fuppofer des crimes dans le fecret de mes innocentes nuits, je n'en ferai pas furprife. Mais mon amant ! ce témoin affidu de mes actions a-t-il vu ma bouche fe démentir ? m'a-t-il vu oublier ce que je me devois à moi-même ? m'a-t-il entendue prononcer un mot qui pût fuppofer la moindre ardeur pour les plaifirs que promet l'amour ? Des regards involontaires ont-ils révélé quelque penfée fecrete que les anges n'euffent pas approuvée, qu'une veftale n'eût pas ofé déclarer ? Enfin, Henry me connoît-il d'autre crime que celui de l'aimer ? Si c'en eft un, qu'il m'eft précieux ! Oui, je ferai toujours gloire d'avouer, *que toi feul dans l'Univers as fu fixer à jamais mon cœur.*

HENRY.

C'eft en vain que tu jures de n'aimer que moi. Tous les hommes font in-

conſtants ; les tendres proteſtations que nous faiſons aux pieds d'une belle, ſont fauſſes. Nos ames ſont légeres ; l'amour n'a point de liens aſſez ſacrés, pour enchaîner nos cœurs, pour nous empêcher de violer nos ſerments.

Créés pour dominer, la nature nous inſtruit des moyens de parvenir au but de nos deſirs par l'adreſſe ou par la force : quand nous marchons contre nos ennemis, quelle que ſoit notre fureur, nous ſavons quitter, s'il le faut, la hache redoutable, & prendre l'arc pour nous venger. Quand nous attaquons une bergere, nous employons des ſoupirs feints, & des promeſſes encore plus perſuaſives, malgré leur perfidie. Nous faiſons agir ces différents reſſorts auprès des beautés que nous voulons ſéduire, comme nous nous ſervons d'armes différentes dans les combats, ſelon les circonſtances. Les unes nous procurent des conquêtes, & les autres des plaiſirs. Tu

m'as livré un cœur trop enflammé : reçois en récompenſe le ſeul préſent qui ſoit maintenant en ma puiſſance. Je te jure une paix éternelle ; je ne ſerai plus dangereux pour toi, puiſque mon amour eſt fini. Ne pourſuis donc plus celui qui cherche à t'éviter. Qu'une flamme inutile faſſe place à de nouveaux feux. Jette les yeux ſur le plus aimable de cette jeuneſſe brillante qui t'environne. Ne doute pas de l'ardeur de ſes deſirs, mais ne compte jamais ſur la durée de ſa tendreſſe. Quelque fidele qu'il te paroiſſe, garde-toi bien de le croire. Il cherchera à te tromper : lorſqu'il atteſtera les Dieux, ſon intention ſera de te ſéduire ; lorſqu'à tes genoux il implorera tes bontés, lors même qu'il perſiſtera malgré tes refus, il te trahira encore ; & lorſqu'enfin il aura triomphé de ta réſiſtance, il t'abandonnera ; ce ſera le prix de tes faveurs. Laiſſe donc, Emma, laiſſe l'amour qui brille dans

tes yeux lancer tous ſes traits : que ceux qu'il bleſſera viennent te rendre leurs hommages ; faux ou ſinceres, reçois leurs vœux : évite ſoigneuſement les peines ; ne cherche que les plaiſirs, & change la premiere, pour prévenir l'inconſtance de ton amant.

Mais quoi, tu verſes des larmes ! Ce n'eſt pas à moi, c'eſt à la nature qu'il faut s'en prendre. Pourquoi forma-t-elle ainſi nos cœurs ? Je te vis dans la fleur de la beauté & de la jeuneſſe ; je pourſuivis des biens ſi deſirables. Une autre vint frapper ma vue ; elle eſt plus belle encore, & plus jeune que toi. Je cede au penchant qui nous gouverne tous : j'aſpire à un plus grand bonheur. Heureuſe variété ! mon cœur garde toujours ſes premiers feux ; l'objet a ſeulement changé, les deſirs ſont les mêmes.

Les charmes de cette jeune beauté plaident en ſa faveur ; un pouvoir irréſiſtible me force à voler dans ſes bras.

Oui, ſi l'amour pouvoit fixer nos ames, mon cœur eſt ſi bien enflammé, que je craindrois d'aimer trop long-temps, & de voir des années s'écouler avant que cette bergere ne pleurât ma perfidie, & ne vint, comme toi, m'importuner de ſes cris & de ſes reproches inutiles. Elle va préſentement ſuivre en moi ſon vainqueur. Je ne ſuis pas aſſez inſenſé pour imaginer que tu puiſſes vivre avec ta rivale. Ce partage, tu le ſais, eſt trop odieux quand on aime; d'ailleurs, l'amour rejette un cœur qui ſe diviſe, & le mien eſt tout entier à ſa nouvelle flamme. Eteins donc, bergere, des feux trop violents : éloigne de moi cette vaine douleur; ne mêle plus ta triſte deſtinée avec la mienne, & laiſſe-moi, avec ma nouvelle conquête, *errer toute ma vie dans les forêts les plus ſauvages.*

EMMA.

O Ciel! de quelle erreur ſommes-

nous donc les victimes ! Quoi, tous les amants ſont parjures ! Toutes les bergeres ſont trompées ! Quoi, Henry de tout ſon ſexe eſt le plus perfide ; & de tout le ſien Emma eſt la plus malheureuſe ! Laiſſe-la, cependant, laiſſe-la accompagner tes pas ; laiſſe-la te montrer un amour encore plus grand que tous les maux qui l'attendent. Souffre-moi à la ſuite de cette beauté brillante, devenue en ſi peu de temps l'objet de tous tes ſoins. Si elle dédaigne mon amitié, qu'elle ne refuſe pas du moins mes ſervices. Oui, l'emploi le plus bas ne me fera point rougir. J'arrangerai moi-même les fleurs dont elle ſe parera : je formerai les boucles de ſes cheveux ; j'aiderai à tout l'artifice dont elle pourra uſer pour augmenter ſa beauté. Dans ces moments, où l'amour embellira ta conquête, je pourrai du moins jouir encore du plaiſir de te voir. Ce plaiſir ne ſera pas long ſans doute ; bientôt

tes feux ne voudront plus de témoin. Je disparoîtrai au moindre signe, & je saurai cacher mes soupirs.

Mon chagrin, je le sais, augmentera dans cette triste contrainte; le poison lent qui me consumera, me réduira en peu de temps à ce dernier période de notre vie, où le flambeau de nos jours menace à chaque instant de s'éteindre. Enfin, la maîtresse de mon Henry lui montrera la malheureuse Emma sans vie. Alors prends pitié de mes foibles restes : ordonne des obseques tels qu'ils conviennent à une vierge; orne le marbre qui me couvrira de quelqu'emblême ingénieux qui retrace mon infortune. Tu tireras du moins de ma mort l'avantage de rassurer ma rivale inquiette, de lui prouver que tu ne pourras plus me rendre un jour ton cœur; que mes froides cendres soient toujours auprès de ce que j'aime; que le fatal & cher auteur de mon trépas, que cette bergere

bergere fortunée rencontre souvent ce spectacle attendrissant; malgré tout son bonheur, ma triste destinée lui arrachera des soupirs. Elle ne pourra sans trembler se rappeller ma fin déplorable. Elle craindra pour elle un coup aussi funeste, puisqu'il menace également toutes celles qui exigeront une flamme éternelle d'un cœur aussi léger; & mon Henry, tout perfide qu'il est, ne refusera pas des pleurs à cette Emma, dont un amour au désespoir aura terminé les jours; cette Emma qui n'aura demandé d'autre grace en mourant, qu'un tombeau sur lequel soit gravée cette touchante vérité, *que toi seul dans l'Univers as su fixer à jamais mon cœur.*

HENRY.

Puissant maître du Ciel, vous aussi qui m'avez inspiré, Vénus, écoutez mes serments; & toi divine Emma, crois-

les finceres. Non, les attraits les plus féduifants, que d'autres beautés pourroient faire briller à mes yeux ; non, le temps lui-même, qui détruit & change tout à fon gré, rien dans la nature entiere ne peut maintenant ébranler un cœur qui n'aimera jamais que toi. Eh ! où trouveroit-il dans l'Univers autant de conftance & de beauté ? Mais Emma pourra-t-elle me pardonner une épreuve trop rigoureufe? Voudra-t-elle accepter la victoire, & ne fe plus fouvenir d'une odieufe guerre ? Ah ! connois enfin celui que l'amour & le repentir profternent devant toi : non, ce n'eft point *un malheureux banni, qui doit errer toute fa vie dans les forêts les plus fauvages.*

O beauté célefte ! qui réunis dans toi tous les charmes de ton fexe enchanteur, non, je ne fuis pas un perfide, qui veut s'échapper de ta chaîne ! Charmante bergere, récompenfe inefpérée de la paffion la plus tendre, honneur de ma

vie, Henry, cet Henry qui pour toujours est à toi, ne va vivre désormais que pour son Emma : tes plaisirs vont faire toute sa gloire & tout son bonheur.

Tu vois dans moi l'héritier du grand Edgard, de ce fameux comte si terrible dans les combats. La Loire a connu l'effort de son bras, & la terreur de son épée redoutable lui fit précipiter ses flots. Ses richesses l'ont fait aussi respecter dans sa patrie : la belle Dée (1) voit dans toute l'étendue de son cours ses immenses prairies : c'est pour les fertiliser que son urne répand ses eaux fécondes, & des troupeaux innombrables couvrent ses rivages.

---

(1) *La Dée* est une riviere d'Angleterre, qui a sa source dans le Comté de Mérioneth, & se décharge dans la mer, au-dessous de la ville de Chester.

Il y a deux autres rivieres du même nom en Ecosse.

Viens, belle Nymphe, unique douceur de ma vie, viens régner ſur ce vaſte héritage : qu'une pompe ſolemnelle t'annonce à cette magnifique demeure de mes peres. La paix & l'alégreſſe y accompagneront tes pas; les favoris des Muſes vont célébrer ma félicité par leurs chants & par leurs vers. Tandis que les prêtres attendront avec impatience l'inſtant de nous unir, mes vaſſaux s'empreſſeront de ſemer de fleurs les chemins par où tu dois paſſer. Tous les ſoirs, ce ſéjour retentira de nouvelles fêtes, que notre attachement mutuel animera & embellira encore. La paix, avec tous ſes charmes, préſidera à ton réveil. Les fruits de notre union augmenteront dans peu d'années notre bonheur : nous les verrons croître, & nous atteindrons inſenſiblement la vieilleſſe. Les années ſe ſuccéderont, & nous ne les compterons que par nos plaiſirs. Le véritable amour ne connoît point le

pouvoir du temps : après un ſiecle de félicité, nous paierons enfin à la nature un tribut inévitable : la mort ne pourra déſunir deux cœurs ſi étroitement liés : le même inſtant fermera nos yeux, & le même tombeau réunira nos cendres.

Hâtons-nous, chere Emma, hâtons-nous de goûter notre bonheur! Que ton ame céleſte, où habitent le calme & la douceur, oublie toutes ſes peines. Fuyez, ſoupçons jaloux, chagrins cuiſants, & tout ce qui peut troubler l'amour. Qu'un vent impétueux vous éloigne à jamais. *Allez, allez errer pour toujours dans les forêts les plus ſauvages.*

EMMA.

O jour le plus beau qui éclaira l'Univers! toi qui fus le commencement, toi qui es le terme de tous mes maux, toi qui cauſes ma joie, époque brillante de mon bonheur, commence ta car-

riere sur l'aile des plaisirs, & que jamais l'aurore ne se leve pour moi sans avoir emprunté un de tes rayons. Mais dis-moi, puissante reine des Amours, est-il bien vrai qu'Henry, que mon cher Henry ne se séparera point de moi? Qu'il sera toujours tendre, toujours juste, toujours bon? Quoi, il n'est plus de rivale prête à suivre mon amant dans sa fuite! Non, il n'en est plus : mes alarmes étoient vaines, mes craintes imaginaires. La cruelle incertitude ne déchirera plus mon cœur; les soucis cuisants de la jalousie ne tourmenteront plus mon ame. Non, elle n'est plus remplie que de tendresse, d'ardeur & d'empressement pour mon vainqueur.

Que la fortune aveugle use maintenant à son gré envers moi de son pouvoir; que cette Déesse tombe elle-même à mes pieds, qu'elle y verse ses faveurs les plus précieuses, je la remer-

mercierai de ses bienfaits ; mais j'en jouirai sans m'y attacher. Si elle redemande ses dons passagers, si elle déploie ses ailes légeres pour me quitter, j'irai au-devant de ses desirs, & je lui rendrai ses biens sans regret. Je n'ai plus rien à craindre du mouvement de sa roue ; son caprice ne peut désormais causer ni mon malheur ni ma prospérité. C'est à l'amour, c'est à ses feux à remplir toute ma vie. C'est par la main d'Henry que ce Dieu regle à présent mon sort. C'est toi, cher amant, à qui je devrai mes peines & mes plaisirs ; c'est de ta volonté que tout mon destin va dépendre. Quel bonheur pour un cœur qui t'est si dévoué ! Quel orgueil secret tu vas m'inspirer ! Pourrai-je bien le dérober à tous les yeux ? Quoi, je vais voir ce vainqueur si chéri, cet objet de tous mes vœux ! Je vais le voir dans un rang aussi élevé que le peut desirer la vertu ;

ſon pouvoir n'aura preſque que ſes deſirs pour bornes ; tout conſpirera à ſa félicité : les bons rechercheront ſa protection ; les méchants craindront ſa juſtice. Il nagera dans l'abondance de tous les biens pour leſquels le reſte des mortels forment au pied des Autels fumants tant d'inutiles vœux. Ah ! laiſſe mon ame reconnoiſſante contempler ton bonheur, ne m'aſſocie qu'à tes plaiſirs : que je puiſſe ſeulement à mon dernier ſoupir, me glorifier de la tendreſſe que tu eus pour celle *dont toi ſeul dans l'Univers as ſu fixer à jamais le cœur.*

TANDIS que ce couple fortuné s'exprimoit en ces termes, les eſprits céleſtes enchantés les environnoient : une troupe nombreuſe d'amours exerçoient leurs jeux folâtres ; ils voltigeoient autour d'eux, & formoient des berceaux ſur leurs têtes. Ils vuiderent ce jour-là

leurs carquois légers; ils choisirent les dards qui n'inspirent que des passions vertueuses; si jamais leur Dieu veut blesser également deux cœurs aussi tendres, si ce prodige se renouvelle encore, ces mêmes fleches serviront à cet usage. Ils trempent aujourd'hui leurs pointes aiguës dans ce poison délicieux qui fait naître les transports de l'ivresse la plus douce. Ils arrachent les ailes aux Plaisirs, pour augmenter la rapidité de ces armes précieuses, & ils promettent une destinée aussi heureuse à ceux qui imiteront la constance de deux amants si parfaits.

A ce spectacle, la reine de Cythere arrêta le vol de ses colombes: elle s'approche, elle approuve le dessein des Amours. Les serments mutuels d'Henry & d'Emma sont portés jusques dans les cieux. Le cœur de Vénus en est charmé; elle se plaît dans son ouvrage: cet instant est pour elle un triomphe; elle

veut que le Dieu de la guerre en partage avec elle la gloire & la douceur. Elle l'appelle. A peine sa voix s'est fait entendre, & déjà ce Dieu est près de ce qu'il aime.

Maintenant, Mars, dit-elle, laisse à la Renommée le soin d'occuper l'Univers; mais que ton bras se repose, tandis qu'elle célebre les exploits que tu daignes seconder. Souffre qu'elle chante sans toi la gloire du grand Edouard, son retour victorieux, sa main qui suspend les lances & les drapeaux des vaincus dans le temple de la Paix. La patrie de ce grand Prince fournira un jour bien d'autres matieres aux récits de cette Divinité. Le temps viendra où le gouvernement politique de cette puissante Nation sera porté à toute sa perfection. Alors cette Divinité, dont le vol est si rapide, prendra encore sa trompette, pour célébrer le regne merveilleux de l'illustre Anne, de cette Princesse qu'elle comblera d'une

faveur ſi conſtante. Elle aſſurera pour jamais la gloire des travaux infatigables du grand Malborough : elle apprendra à toute la terre que les dépouilles nombreuſes que lui ont acquis ſes victoires, ſurpaſſent celles qui ſont ſuſpendues dans la ſalle immenſe de l'antique Rufus. Elle publiera le courage de ces braves ſoldats Anglois, toujours couverts de lauriers.

Quand cette divine Meſſagere ne ſera pas occupée à raconter de ſi grands exploits, contrains-la de ſuivre auſſi mes ordres : qu'elle faſſe retentir en ma faveur ſa trompette ; qu'elle annonce aux Nations, ſur le ton le plus élevé, les guerres que j'enfante, & que mes trophées ſont des guirlandes de roſes & de myrthe. Pour toi, Mars, lorſque tes combats ſeront terminés, quand la guerre finie laiſſera tomber à tes pieds tes lauriers deſſéchés, reviens toujours dans le ſein de ta Déeſſe ; aime-la auſſi parfaitement qu'Henry aime ſon Em-

ma, & j'aurai pour toi la tendresse que cette beauté a pour son amant. Que tes fiers nourrissons imitent aussi ta constance. La beauté sera leur partage, & jamais elle ne trahira leurs feux.

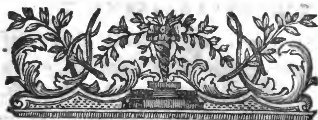
Mars sourit & promit tout à sa Vénus. Elle tourna ses regards divins vers l'astre brillant par qui l'Univers est éclairé. Dieu du jour & des Muses, lui dit-elle avec grace, vous voyez ma victoire, c'est à vous de l'immortaliser : vous qui daignez répandre vos rayons les plus purs & vos plus douces influences sur cet heureux climat. Instruisez les côteaux riants de cette isle ; célébrez dans ses bocages cet amour dont le souvenir ne doit jamais périr. Que chaque année votre course réguliere, en ramenant un si grand jour, en éternise la mémoire : que les plus beaux vers donnent à mes favoris des éloges si bien mérités, & qu'ils consacrent à jamais la gloire de la *belle Brune* & de *l'Amant fidele.*

F I N.

ESSAI
SUR
LA POÉSIE,

PAR LE DUC DE BUCKINGHAM;

TRADUIT DE L'ANGLOIS.



AVERTISSEMENT.

Le Poëme ſuivant eſt de Jean Sheffield, Duc de Buckingham & de Normamby, ſi connu par les charmes de ſa figure & les graces de ſon eſprit. Il étoit né en 1646. On ſait qu'il fit une campagne en France, ſous le Maréchal de Turenne. Il fut fort attaché à la Cour de Charles II. Il étoit très-galant, & généreux juſqu'à l'excès : les grands biens dans leſquels il étoit rentré lui en fourniſſoient les moyens. Il faiſoit des chanſons & des vaudevilles avec une grande facilité.

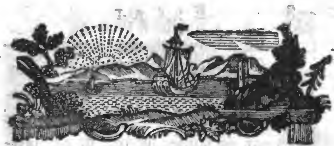
Il ſavoit jouer toutes ſortes de perſonnages avec tant de graces & d'agréments, qu'il étoit difficile de ſe défendre de l'aimer. Tel eſt le portrait qu'en fait le Comte de Grammont, en pluſieurs endroits de ſes Mémoires. Il avoit beaucoup vécu avec Buckingham pendant le ſéjour qu'il fit à la Cour de Charles II. Il paroît, par d'autres Auteurs, que le Duc de Buckingham fut auſſi en grande faveur ſous le regne de Guillaume & ſous celui de la Reine Anne : cette Princeſſe voulut même lui conférer la dignité de grand Chancelier; mais il la refuſa. Il cultiva les Lettres pendant toute ſa vie, & fut le protecteur de ceux qui s'y appliquerent. Il a fait pluſieurs Ouvrages en proſe & en

vers. Parmi ces derniers, on cite son Poëme de la Mort, *comme un de ses meilleurs Ecrits. Ce Seigneur n'aimoit point Dryden. A l'aide de quelques associés, il avoit composé une Comédie, intitulée* Rehe Arsal, *où il tournoit en ridicule plusieurs Poëtes Anglois, & nommément Dryden : celui-ci s'en vengea quelque-temps après, par un Poëme* d'Absalon *& d'*Achitophel, *où il représentoit le Duc de Buckingham sous le nom de* Zambri. *Cette vengeance lui attira, dit-on, certain mauvais traitement, qui a été en tout pays la punition des rimes indiscretes.*

Le Duc de Buckingham ayant, par ses prodigalités, dissipé les grands biens dont il avoit joui,

vécut fort pauvre les dernieres années de sa vie. Il mourut le 24 Février 1720, âgé de 74 ans.





ESSAI
SUR
LA POÉSIE,
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

De tous les talents de l'eſprit humain, celui où il brille davantage, & qui fait le plus d'honneur à ſa nature, c'eſt l'art de bien écrire. Mais parmi tous les genres d'écrire, celui qui tient ſans contredit le premier rang, c'eſt la Poéſie. Aucun n'exige une touche auſſi délicate; aucun n'eſt plus ſéduiſant, quand il eſt porté à ſa perfection : auſſi le Ciel nous défend-il de profaner ce nom ſacré, en

le prodiguant aveuglément aux productions médiocres. Il ne veut point qu'on l'accorde aux vains éclairs d'une imagination déréglée, qui éblouiſſent nos ames par de fauſſes lueurs, & n'enfantent que des vers vuides de ſens, ſemblables à l'étincelle, qui ne frappe nos yeux qu'un inſtant. Au contraire, le vrai génie ne meurt point. Son éclat, toujours durable, eſt ſemblable à celui du ſoleil, qui ſe cache quelquefois derriere un nuage, mais pour reparoître bientôt avec des rayons plus perçants, & ſe faire admirer dans tous les lieux qu'il éclaire.

La cadence des vers, la richeſſe de la rime, l'harmonie des ſons, & cette attention ſcrupuleuſe à ne laiſſer paſſer aucun mot dont la rudeſſe puiſſe choquer l'oreille délicate, ſont bien des parties importantes & néceſſaires à la Poéſie, mais elles ne ſuffiſent pas pour vous tirer de la claſſe commune : il faut encore de l'art pour les remplir ; & cet art même eſt ſuperficiel. Il contribue

il eſt vrai, à la ſtructure du tout, mais il ne lui donne point la vie : c'eſt au génie à l'animer ; c'eſt à lui à ſe répandre dans toutes les parties d'un ouvrage, pour y porter cette chaleur vivifiante, qui s'inſinue non-ſeulement dans les penſées, mais juſques dans les mots. Tel que cet eſprit de la nature, qui fait mouvoir l'Univers, & rend tous les êtres féconds, le vrai génie, en un mot, eſt quelque choſe de divin, & au-deſſus de ce que nous entendons par l'eſprit. Il eſt inviſible, mais tout ſe manifeſte par lui ; il caractériſe tous ceux qui en ſont doués, & perſonne n'a jamais pu le définir.

Dis-moi donc, divin génie, en quels lieux tu habites ? Quelles cellules du cerveau peuvent contenir un être ſi vaſte & ſi puiſſant ? Lorſque dans des heures oiſives & infructueuſes je gémis de ton abſence, où es-tu retiré ? Tu me manques alors, & tu reviens au moment le moins attendu, m'arracher, par tes

charmes puiſſants, au repos de la nuit & aux occupations du jour. Dans cet inſtant même où je parle de toi, emporté trop loin par ton feu, je me ſens obligé de mettre un frein à ton ardeur, & de réprimer ta courſe impétueuſe.

Ne croyez pas cependant que je veuille bannir de la Poéſie les feux de l'imagination. Sans elle tout ſeroit inanimé ; mais auſſi ſi elle n'eſt accompagnée du jugement, elle n'eſt elle-même qu'extravagance & que folie. Faiſons-les donc marcher l'un & l'autre d'un pas égal, & ne reſtreignons point les limites du jugement au choix des mots & des penſées. Son diſtrict s'étend juſques ſur les caracteres, les mœurs & les hommes; il embraſſe l'Univers. L'imagination n'eſt ſouvent utile que pour l'ornement. La raiſon, au contraire, eſt ce qui forme le corps & la ſubſtance d'un Ouvrage, & qui s'empare de l'eſprit, tandis que l'autre intéreſſe & gagne le cœur.

Je ſens que ce ſeroit ici le lieu d'en-

trer dans le détail des différents genres de Poéſies, & d'enſeigner l'art propre à chacun d'eux. Mais qui peut, après Horace, aſpirer à donner de nouvelles regles ? L'entrepriſe ſeroit téméraire, & le travail infructueux. Après ce Poëte, notre maître à la fois & notre modele, nous ne pourrions être, au plus, que des échos qui répéteroient ſes leçons.

Il eſt vrai que la facilité de piller les Anciens, & de ſe parer de leurs dépouilles, a quelque choſe de ſéduiſant ; mais non pas pour un Auteur ſenſé, qui ſe reprocheroit ſon larcin, & rougiroit d'une ſi honteuſe reſſource. Otez à l'Auteur ſa ſotte & ridicule vanité, vous conviendrez que ſon art, tout vil qu'il paroît, eſt encore au-deſſus de celui d'un plagiaire, qui ne fait que s'approprier les penſées d'autrui.

Laiſſons donc aux Anciens à réprimer les déſordres qui exiſtoient de leur temps ; & ſi les crimes modernes ont donné lieu à des loix nouvelles, pourquoi ne ſui-

vroit-on pas la même regle en fait de littérature? Qu'a besoin la satyre de vivre aux dépens des vieilles erreurs? Celles de nos jours ne la laisseront pas manquer de traits. Notre terre est aussi fertile qu'une autre en mauvaises productions. Il y croît les herbes les plus empoisonnées; & les monstres que le Nil a produits, ne sont pas plus nombreux que ceux que notre isle enfante.

Mais arrêtons. Je vois ici un tas de fades Ecrivains prêts à se récrier. C'est à tort; je ne leur en veux point. C'est sur les gens d'esprit même, & de bon sens, que j'exerce ma censure. Le mérite n'est point sans défauts, & plus on en a de véritable, plus on reçoit avec plaisir la leçon qui nous corrige.

Commençons donc par le genre qui s'est le plus multiplié. Parlons des Madrigaux.

LE MADRIGAL.

Ils sont devenus tellement à la mode, qu'un

qu'un ſot ne ſe préſente plus nulle part, qu'un couplet à la main; & ce couplet, fait contre les loix du Parnaſſe, n'eſt qu'un trait mordant & ſatyrique, qu'il lance indiſtinctement contre tous ceux qu'il rencontre. Mais qu'il ne croie pas avoir fait un Madrigal. Rien ne ſemble plus aiſé, & rien ne demande cependant plus de tact & de fineſſe. Il eſt facile, dans une rangée de perles enfilées les unes avec les autres, qu'il s'en échappe, dans la confuſion, de défectueuſes que nous n'appercevons point. Mais un diamant, dont la tache imperceptible n'avoit point frappé dans la multitude des autres pierreries, montez-le ſeul ſur un anneau, le défaut ſe montre alors tout entier, & diminue ſon prix.

LA CHANSON.

Il en eſt de même des Chanſons; elles demandent, plus que toute autre ouvrage, d'être portées au plus haut point de perfection : & cependant, en voyons-

nous beaucoup de ce genre ? Apprenez donc quels sont les caracteres d'une Chanson. J'y veux un choix exact de mots propres à rendre les pensées, une expression aisée & naturelle ; qu'elle annonce une imagination vive, ni fougueuse ni rampante ; que les mots n'y soient point transposés, mais qu'ils semblent s'être placés par hasard, quoiqu'ils soient rangés avec soin.

Dans ce genre de Poésie, (& ce principe est général pour toutes sortes d'ouvrages) les obscénités sont toujours choquantes. C'est une prétention méprisable à l'esprit, que de vouloir en montrer en ce genre.

C'est ce faux goût qui a terni la réputation d'un Auteur moderne, dont nous admirons les autres ouvrages (1). Faut-

(1) Il est probable que le Poëte auquel le Duc de Buckingham reproche d'avoir fait des chansons grossieres, étoit Jean Wilmot, Comte

il que cette ſeule tache ſoit venue obſcurcir ſa gloire, & nous oblige malgré nous de blâmer ſes écrits. On lui eût paſſé quelques penſées vives, que la gaieté & la joie inſpirent, & qui ne peuvent au plus bleſſer que la délicateſſe affectée des prudes; mais non ces termes indécents, contraires à l'honnêteté. Trop groſſiers pour exciter de tendres deſirs, loin d'inſpirer la volupté, ils portent avec eux le dégoût, & ne ſont que des

---

de Rocheſter. Le Comte de Grammont rapporte en effet dans ſes Mémoires, que ce Seigneur faiſoit des couplets fort libres ſur les Filles attachées à de la Reine d'Angleterre. Tous les Auteurs qui ont parlé de lui, le repréſentent comme un homme de beaucoup d'eſprit, mais fort porté à la ſatyre, & à la ſatyre licencieuſe. Il en eſt reſté quelques-unes de lui dans ce genre.

Le Comte de Rocheſter naquit en 1648, & mourut de débauche en 1680. Le fameux Burnet a fait une relation de ſa mort, dans laquelle il rapporte ſes regrets ſur la vie ſcandaleuſe qu'il avoit menée, & ſur ſon incrédulité.

monceaux de matieres combuſtibles ; qui, jettés confuſément dans un braſier, étouffent le feu au lieu de l'allumer.

L'ÉLÉGIE.

Le chant de l'Elégie doit être à la fois noble & doux. Elle exige le choix d'un ſujet ſérieux ; deſtinée à célébrer la beauté, l'eſprit, la valeur, elle eſt ſouvent auſſi employée pour peindre les rigueurs de l'amour, & le déſeſpoir d'un amant. Mais, hélas! que cette peinture eſt ſouvent infructueuſe! Eſt-il une femme qui ſe rende aux charmes des talents? S'il en étoit une, elle ſeroit ce phénix qui mériteroit nos adorations. Une expérience journaliere nous apprend, au contraire, que l'inſipide bourdonnement d'un ſot, & les airs de fatuité d'un petit-maître, fait pour vexer le genre-humain, eſt ce qui réuſſit le mieux auprès de ce ſexe fantaſque. S'il en eſt parmi elles qui aient des ſenti-

ments plus ſolides & plus épurés, qu'elles reçoivent ici la louange qui leur eſt due. Leur petit nombre augmente leur mérite, en les diſtinguant de cette foule mépriſable. Mais ne quitté-je pas mon ſujet, & ne m'égaré-je pas moi-même en parlant des femmes? C'eſt un privilege que ce ſexe enchanteur a depuis long-temps ſur le nôtre; malgré ſes défauts, il nous entraîne toujours.

La principale faute de ceux qui ſe mêlent de compoſer des Elégies, n'eſt pas le manque d'expreſſion ni d'eſprit. Mais en vain leur Muſe produiroit-elle les ſons les plus harmonieux, en vain chaque ſtance ſe trouveroit-elle remplie d'heureuſes images, s'il n'entre auſſi une juſte liaiſon dans les penſées, & ſi tout l'ouvrage n'eſt conduit avec cette ſage économie qui le développe peu à peu, & le montre dans toute ſa richeſſe. C'eſt ainſi que l'on voit la cime de ces hautes montagnes s'élever par degré juſqu'à ce qu'elle ſe perde dans la nue; ſi vous né-

gligez ces préceptes, votre Poëme ne ſera qu'un tiſſu de platitudes, qui euſſent pu être bien accueillies dans ces ſiecles d'ignorance & de mauvais goût, qui ont précédé le nôtre ; qui peut-être même trouveroient encore quelques partiſans, & pourroient briller pour un temps, mais qui ne paſſeront jamais à la poſtérité. En un mot, ce ne ſera point une Elégie, mais des pointes, des épigrammes, des jeux d'eſprit, tout ce que vous voudrez, & vous n'empêcherez point qu'on ne remarque que votre ouvrage n'eſt point frappé au coin des grands Maîtres, & ne peut être comparé à ces chefs-d'œuvres que Waller (1) & Denham (2) nous ont laiſſés.

---

(1) Waller (Edmond), Poëte célebre, & un des plus beaux eſprits qu'ait eu l'Angleterre, naquit de parents riches en 1605. Deux Poëmes qu'il compoſa, étant encore fort jeune, commencerent ſa réputation. Le premier & le plus

L'Ode.

L'Ode demande un vol plus élevé, & exige de plus nobles efforts. Ici le cour-

---

connu de ces Poëmes, fut fait à l'occasion *du danger que le Prince Charles avoit couru en 1623 sur la route de S. André.* Les différents Ouvrages qu'il donna dans la suite, assurerent encore plus la célébrité dont il a toujours joui. Il fut plusieurs fois député au Parlement. Les troubles qui s'exciterent sous le malheureux regne de Charles I, l'obligerent de passer en France où il demeura quelques années. Il revint ensuite en Angleterre, où il s'attacha à Cromwel. Il composa en 1658 l'Eloge funebre de cet Usurpateur, aussi fameux qu'extraordinaire. Cet Eloge qui est en vers, passe pour un chef-d'œuvre. Charles II étant parvenu au trône de ses ancêtres, Waller, toujours courtisan, fit sa cour à ce Prince, & le loua beaucoup dans des vers qu'il lui présenta. Ce fut à l'occasion de ce dernier Eloge que ce Poëte fit à Charles II cette réponse si connue : ce Prince lui ayant reproché que les louanges qu'il lui donnoit étoient bien inférieures à celles qu'il avoit prodiguées à Cromwel; Waller répondit : *Nous autres Poëtes nous ne*

fier des Muses ne connoît plus de frein. Il s'échappe de la main qui veut l'arrêter, & ne laisse point de repos à celui qui le monte; mais agité du dieu qui le

---

réussissons jamais mieux que dans les fictions. Cet Auteur a fait un très-grand nombre de Poésies qui sont pleines de génie & de goût. On a un Poëme de lui sur l'*Amour-Divin.* Cet Ouvrage est divisé en six chants. Waller mourut en 1687.

(2) Le Chevalier *Jean Denham* est mis au nombre des meilleurs Poëtes qu'ait eu l'Angleterre. Il naquit à Dublin en Irlande, & fit ses premieres études à Oxford. Il alla ensuite à Londres où il étudia en Droit. La passion qu'il avoit pour le jeu lui fut souvent funeste. Un des premiers Ouvrages qui le fit connoître, fut sa Tragédie intitulée *le Sophi* : il la donna en 1641. Charles II le nomma Surintendant des bâtiments royaux, & le fit Chevalier du Bain. Denham mourut en 1668, & fut inhumé dans l'Abbaye de Westminster. Ses principaux Ouvrages sont deux Poëmes, dont l'un est connu sous le nom de la *Montagne de Cooper*; l'autre sous celui de *Caton l'ancien*, ou *le vieil Age.* Il a fait aussi différentes Traductions.

poſſede, il bondit, il écume, & s'emporte dans les airs.

Le Poëte lyrique doit être inſpiré d'une ſorte de fureur, & embraſé de tous les feux de l'imagination. Tel étoit Cowley (1), qui eût pu ſe vanter d'a-

---

(1) Abraham Cowley naquit à Londres en 1618, d'une famille honnête. Ce fut la lecture des Poéſies de Spencer, Poëte Anglois, & très-célebre, qui dès l'âge de dix ans lui donna du goût pour la Poéſie. Il reſta toujours fidele à Charles I, malgré tous ſes malheurs. Il accompagna la Reine Henriette-Marie d'Angleterre, quand elle vint en France. Il y demeura juſqu'en 1660, qu'il retourna en Angleterre avec Charles II. Peu de temps après il ſe retira de la Cour, & vécut principalement, à ce qu'il paroît, des libéralités du Duc de Buckingham & du Comte de S. Alban. Il mourut le 28 Juillet 1667, âgé de 49 ans. Le Duc de Bukingham le fit enterrer à Weſtminſter où il fut placé entre les deux Poëtes Chaucer & Spencer. Il a compoſé des Poéſies Latines & Angloiſes. Ces dernieres ſont l'Hiſtoire tragique de Pyrame & de Thisbé ; une Paſtorale intitulée, l'*Enigme de l'Amour* ; des

voir atteint la perfection de l'Ode, s'il eût su joindre les regles de l'art aux dons de la nature; car en vain une riche imagination seme vos productions de fleurs immortelles, si des expressions basses & impropres y mêlent une sorte d'alliage, qui en avilit tout le prix. Que la chaleur & la force des pensées brillent dans votre ouvrage; qu'il semble, si vous voulez, inspiré par l'ivresse & la fureur, mais que votre style n'en soit pas pour cela moins doux, ni moins coulant. Ces loix vous semblent peut-être un peu trop séveres; mais voici le secret de les remplir. Laissez agir les efforts hardis de l'imagination; c'est à elle à vous conduire: le jugement, pour cette fois, lui cede le pas; les Muses mêmes lui pardonnent certains écarts; elles lui permettent de francbir les bornes où la rai-

---

Poésies amoureuses, & d'autres petits Poëmes. Ce Poëte donnoit dans des Allégories fades & ridicules, & aimoit beaucoup les pointes.

ſon voudroit la reſſerrer ; & c'eſt par cette heureuſe liberté, qu'elle met l'aiſance dans vos vers, & empêche qu'ils ne ſe ſentent de la contrainte.

LA SATYRE.

De tous les moyens que les ſages ont pu trouver pour réformer les hommes, & corriger les défauts de leur ſiecle, la Satyre eſt celui de tous qui a toujours le mieux réuſſi : d'autant plus propre à guérir nos maux, que ce remede plaît quand il eſt bien appliqué. Mais que dire ſur un ſujet traité ſi ſouvent, ſans tomber dans des répétitions? Evitons-les, s'il ſe peut : ne corrigeons que quelques abus nouveaux qui s'y ſont gliſſés, & qui répandent des taches ſur des beautés que nous aimons, & qu'il faut tâcher de conſerver dans toute leur pureté. La plupart des Satyriques ne ſont pas aſſez exacts ſur le choix des mots. Ils croient qu'ils doivent ſe ſentir de l'auſtérité du ſujet. C'eſt tout le con-

traire. Ce Poëme demande sur ce point, plus d'exactitude que les autres : plus nos pensées sont dures, plus elles doivent être enveloppées dans des expressions douces, à la faveur desquelles elles puissent passer.

Désabusez-vous aussi de l'idée que vous ne pouvez manquer votre but, en répandant le fiel & l'aigreur, comme si tout votre objet n'étoit que de mordre & de déchirer. Si vous connoissiez le cœur humain, vous sauriez qu'étant délicat, lorsqu'on dévoile son foible, il pardonne un trait de satyre légérement échappé, mais déteste les injures atroces. Cachez donc votre fiel, & laissez-là le préjugé : la satyre est plus mordante quand elle rit que quand elle se fâche. Voulez vous écarter un rival importun ? paroissez le mépriser ; une plaisanterie maligne est souvent prise pour une vérité, & sera toujours plus sûrement adoptée. Dryden (1), tu mérites sur ce point

(1) Jean Dryden naquit à Oldwincle, dans

tous nos éloges ; couronné de lauriers immortels, que tu dois à *Mac-Fleck-*

---

le Comté d'Hungtinĉton en 1631. Ce Poëte s'est adonné principalement à la Poésie Dramatique. Il a composé un grand nombre de Tragédies & de Comédies. On lui reproche un style fort inégal. Mais c'est un reproche qu'on peut faire à la plupart des Auteurs de sa nation. On l'accuse aussi d'avoir introduit dans ses Pieces des personnages vicieux, qui sont toujours récompensés, & qui jouent les principaux rôles. On a encore de cet Auteur différentes pieces de Poésies ; telles que des Fables, des Traductions de Juvénal & de Perse, des Dissertations, &c. Dryden se fit Catholique en 1688, sous le regne de Jacques II, qui le nomma Poëte de la Cour & son Historiographe. Les malheurs de Jacques II, & le regne de Guillaume III, apporterent un grand changement à la fortune de Dryden. Il perdit ses places de Poëte & d'Historiographe, qui furent données à Shadwel. Dryden pour se venger, composa une Satyre contre lui, qui a pour titre *Mac-Fleckno.* Il mourut le premier Mai 1700, & fut enterré à Westminster.

no (1), si tu fus une fois puni & récompensé pour les vers qu'on te prêta, combien, en d'autres occasions, ne recueillis-tu pas d'applaudissements flatteurs, pour ceux que ta verve avoit enfantés? Mais que vois-je? Ton pégase fléchit sous le poids assommant d'un Ministre grossier qui entreprend de le monter. Arrête, ma Muse, & reprenons haleine. Je vole à une entreprise plus hardie, & pour laquelle il me faut rassembler toutes mes forces.

LA TRAGÉDIE.

Ainsi qu'un jeune aiglon qui n'a encore fait qu'essayer son vol, excité souvent par son ardeur, médite de traver-

(1) *Mac-Fleckno* a vécu sous les regnes de Charles I & de Charles II. Il a composé quelques mauvaises pieces de Théatre, & n'est connu que par l'usage que Dryden a fait de son nom. Il désigne Thomas Shadwel sous celui de *Mac-Felckno*, qui veut dire fils de Fleckno.

ſer les cieux, mais bientôt épouvanté par les dangers d'un ſentier nouveau qui ſe préſente à ſa vue, conſidere avec une ſorte d'effroi l'étendue des mers & des pays qu'il va parcourir; il doute que ſes forces répondent à ſon courage, & craint qu'elles ne puiſſent pas le ſoutenir dans la route ſublime des voyageurs aëriens. Mais néanmoins la beauté du projet l'emporte, l'eſpérance triomphe de la crainte; il prépare ſes ailes, il s'élance dans les airs, qui cedent à ſa vigueur, & s'éleve tellement, qu'il diminue peu à peu à nos yeux, & ſe perd enfin dans la nue. Ainſi, quoique trop foible peut-être pour une entrepriſe digne des plus grands efforts, ma Muſe m'inſpire de chanter ſur des tons plus hardis & plus nobles. Et pourquoi craindrois-je que mes ſons puſſent bleſſer, quand c'eſt la vérité qui les produit, & qu'ils n'ont d'autre but que de guider les ignorants, qui ne connoiſſent pas encore la carriere, & de réchauffer le courage de ceux

qui y marchent déjà d'un pas assuré ? Muse, n'appréhende donc point de donner des leçons sur l'art de Melpomene.

THÉATRE ANGLOIS.

L'unité de temps, de lieu & d'action n'a pas besoin d'être ici recommandée. Quoique peu pratiquée dans nos pieces, personne n'ignore combien elle est nécessaire pour leur prêter le charme de la vraisemblance ; & si l'on y manque, ce n'est pas faute d'en connoître le prix. Mais nous ne nous attachons ici qu'à purger le Théatre des fautes les plus légeres, & à corriger quelques erreurs communes à nos Drames modernes, qui échappent à la premiere vue.

Observez d'abord dans vos pieces que les monologues y soient rares, qu'ils soient extrêmement courts, & prononcés dans le feu de la passion. Des amants qui se parlent froidement à eux-mêmes ont l'air de vouloir prendre le parterre pour leurs confidents, faute d'en trou-

ver d'autres auxquels ils puiſſent conter leurs peines. Fuyez donc cet écueil, & ne croyéz pas l'avoir entiérement évité, en repréſentant vos héros découvrant leurs deſſeins à un ami, lorſqu'il paroît que ce n'eſt que pour nous en inſtruire nous-mêmes. Il faut que l'occaſion s'en préſente, ou ſoit amenée de la façon la plus naturelle, comme dans Philario, lorſque Bellarius avoue tout (1).

Ne vous laiſſez pas entraîner non plus à ces diſcours figurés, auxquels les Poëtes attachent un ſi rare mérite. Ce vernis de l'art, inutilement employé pour faire briller la nature, ne vaut pas mieux que ces couches de fard appliquées mal-à-propos ſur un beau viſage. Gardez ces figures pour des deſcriptions; c'eſt-là leur place. Mais faire déclamer la rage & diſcourir la douleur; mettre

(1) *Philario* & *Bellarius* ſont deux perſonnages d'une Tragédie de Shakeſpear, qui a pour titre *Cymbeline*.

dans la bouche d'un amant au désespoir des phrases tournées & délicates, c'est en vérité exciter la pitié. Eh ! qui peut avoir d'autres sentiments pour un Héros insipide, qui s'avise à la mort de faire montre d'esprit ? Mais que vois-je ? des dialogues où la plaisanterie & les plates réparties sont soutenues de part & d'autre, comme une partie de volant, ou comme des cloches qui carillonnent sans cesse ; des amants qui soupirent en métaphores, & qui meurent en rimes. Quels noms donner à ces extravagances ; & appellerons-nous Poëtes ces Auteurs ridicules, qui n'ont jamais été inspirés par la nature, ni éclairés par le bon sens ? Je veux qu'ils aient de l'esprit : eh ! que n'en faisoient-ils un meilleur usage. Je les plains d'avoir embrassé un métier où ils doivent mourir de faim.

Mais c'est un art bien séduisant que celui de composer des pieces de théatre. C'est par-là qu'on peut faire preuve de jugement, de goût, de bel-esprit

& d'éloquence ; oui, ſans doute ; car il demande plus encore : il exige ce regard pénétrant, qui fouille dans les replis du cœur, pour y *guetter* la nature, & découvrir ſes ſecrets. Sans cette partie, que ſeroit tout le reſte ? Un corps ſans ame & ſans action ; & cependant tout cela ne renferme point encore entiérement l'art des Dialogues, cet art admirable que les Grecs ont ſi bien connu, dont les Romains n'ont tiré après eux que de foibles copies, qui depuis a été preſqu'entiérement ignoré, & qui eſt maintenant totalement perdu pour nous. On trouve dans Platon & dans Lucien, les meilleurs morceaux qui nous reſtent des prodiges que cet art renferme. Nous devons pourtant convenir que notre ſiecle a fourni des chefs-d'œuvres dans Shakeſpear (1) & dans Fletcher (2)

(1) Guillaume Shakeſpear, celebre Poëte tragique, naquit en 1564 à Stafford, dans le

Attachez-vous donc à les étudier; lisez-les avec attention; allez les voir représenter, & relisez-les ensuite : car quoiqu'ils aient de grands défauts, & que leurs Auteurs soient tombés dans des fautes grossieres, ils auront toujours l'avantage d'avoir su exciter nos passions, & les mouvoir à leur gré. S'ils peignent la douleur, ils la font passer

Comté de Warwick. La Reine Elisabeth en faisoit très-grand cas, & avoit beaucoup d'estime pour lui. Il se retira à Stafford vers 1610, & mourut en 1616, âgé de 55 ans. On lui a érigé un superbe monument à Westminster en 1742. Ce Poëte est très-connu par le grand nombre de Tragédies qu'il a composées. Si on veut savoir quelques particularités de sa vie, on peut consulter la Préface du Théatre Anglois, traduit en François par M. de la Place, Ouvrage d'ailleurs fort estimé.

(2) Jean Fletcher naquit en 1576, & est mort à Londres en 1625, âgé de 49 ans. On le regarde comme un des premiers Poëtes dramatiques d'Angleterre.

dans nos ames ; & ce ſentiment, qui y étoit aſſoupi, s'y réveille avec toute ſa force. A la repréſentation de leurs Drames, le ſtupide eſt forcé de ſentir, & l'homme d'eſprit ſe voit arracher des larmes. Imitez donc leurs beautés ; évitez leurs défauts. D'abord portez tous vos ſoins & toute votre attention ſur l'intrigue principale. N'épargnez point le temps à la retourner de cent façons différentes. Souvent elle ſeule a aſſuré le ſuccès à une piece. Rejettez une erreur qui n'eſt que trop commune, & dont on ſe laiſſe éblouir. On ne veut faire que des caracteres parfaits ; il n'y a rien de pareil dans la nature, & vous formeriez un homme ſans défaut, qui n'a jamais exiſté. Que votre héros tombe dans quelques fautes où le malheur l'ait entraîné, mais qu'elles ſoient de nature à mériter notre compaſſion.

Quand vous aurez employé tout votre art à former le plan général & la diſpoſition de votre piece, travaillez en-

ſuite chaque ſcene ; qu'elle ait ſon intérêt & ſon intrigue à part ; ne négligez point les moindres tournures ; marquez à chaque penſée, à chaque action, la place qu'elle doit occuper, ainſi que les Peintres, qui commencent à crayonner une figure, & l'ébauchent avant d'y appliquer les couleurs. Mais ne vous croyez pas obligé, pour cela, de ſuivre ſervilement l'eſquiſſe que vous aurez tracée. On a toujours la liberté de changer pour faire mieux ; & ſoyez moins occupé à placer une penſée brillante, qu'à réfléchir ſur ce qu'un homme doit dire, dans la poſition où vous le mettez. Je vais encore plus loin. Il faut, dans la compoſition, avoir l'acteur même devant les yeux ; & quoiqu'il y ait une eſpece de petiteſſe à entrer dans des détails bas & minutieux, il eſt bon cependant que vous inſtruiſiez vous-même le comédien, & lui développiez le ſens le plus intime de vos vers.

LA COMÉDIE.

Ne vous amuſez pas à peindre un petit-maître par un trait particulier ; mais raſſemblez en lui tous les ridicules dont il eſt ſuſceptible ; ſans quoi, il arrive ſouvent qu'un fat eſt raillé à juſte titre par un ſot du parterre, qui ne vaut pas mieux que lui, pour être d'un genre différent. Laiſſez donc aux Poëtes vulgaires cette maniere triviale & commune. L'aigle s'éleve majeſtueuſement dans les airs, il plane au-deſſus de tous les autres volatiles, & choiſit ſa proie. Le hibou, au contraire, oiſeau lugubre & ténébreux, profite de l'obſcurité de la nuit, pour emporter indiſtinctement tout ce qu'il rencontre. Tels ſont les mauvais Poëtes : trop contents quand ils ont ſaiſi un ridicule, ils s'y attachent avec avidité, & ne peuvent plus l'abandonner, tandis que l'abeille va de fleurs en fleurs, ſans s'arrêter à l'une plutôt qu'à l'autre, recueillir dans chacune ce

qu'elle y trouve de plus exquis, pour en composer son miel. Faites-en de même, & comptez qu'une piece où vous offrirez aux yeux du spectateur l'agréable & l'utile, sera toujours applaudie en dépit de la brigue; & n'est-ce pas par cette raison, que Falstaf (1) nous semble encore tous les jours inimitable?

Un autre défaut, qui n'est que trop commun, même aux grands Poëtes, c'est de mettre trop d'esprit dans leurs Drames. Ils veulent qu'il abonde par-tout, & c'est le moyen qu'il n'y en ait nulle part, ou du moins qu'il ne puisse pas se faire sentir. Pourquoi vos sots mêmes ne parleroient-ils que par senten-

(1) Jean Falstaf, filou qui fait l'amour à deux femmes pour en obtenir des faveurs, & sur-tout de l'argent. Il veut aussi servir les amours du premier qui aimera les femmes même auxquelles il fait la cour, pourvu qu'on le paie. Ce caractere est peint admirablement dans les Comeres de Windsor, Comédie de Shakespear.

ces, comme s'ils étoient inſpirés, & par quelle magie inſenſée un fat ne paroît-il ſur la ſcene que pour y dire des bons mots ? Vous ne ſongez donc pas que ſi une fois vos perſonnages ſortent de leurs caracteres, nous rirons, mais ce ſera aux dépens de l'Auteur.

Sur-tout évitez ce miſérable genre d'eſprit qu'on appelle emphatique, cet amas de penſées brillantes, que l'on a portées dans notre ſiecle juſqu'au dégoût; ce n'eſt point-là ce qui fait le prix d'une piece; ſon principal mérite conſiſte à nous montrer les hommes tels qu'ils doivent être dans chaque circonſtance, à les peindre dans le vrai. S'il vous vient des penſées qui y ſoient aſſorties, employez votre génie à leur donner un tour agréable & flatteur; mais n'adoptez que celles qui naiſſent du ſujet. Ne leur prêtez point un habillement étranger; ce ne ſera jamais que dans le leur propre qu'elles auront un véritable éclat.

Un exemple vous le fera mieux sentir que les leçons. Prenons-le dans nos Poëtes modernes. Il ne vous sera pas difficile d'appercevoir qu'éblouis par un faux jour, ils ont préféré le bel-esprit au bon sens.

D'abord leur piece commence par un monologue extrêmement froid, où celui qui le débite rend compte de chaque motif de sa conduite. Quand il est une fois fini, & que l'Auteur ne sait plus que dire, arrive fort à propos un Héros, effrayé du bruit des tambours; il tremble pour la beauté dont il est épris, & qu'il adore. A la premiere vue, il lui fait un grand récit de sa passion; & pour lui en prouver l'ardeur, il se sert des métaphores les plus pompeuses; mais au moment le moins attendu, survient un accident subit qui les sépare, afin de laisser cet amant seul & en liberté.

Aussi-tôt il devient jaloux. Il se détermine à mourir; nous ne savons pas

pourquoi, mais c'eſt ſans doute pour obliger ſon rival. Auparavant, il fait un grand diſcours, qu'il adreſſe à ſa Nymphe abſente; il lui exagere l'excès de ſa flamme, & finit cependant par en faire un généreux ſacrifice à ce rival chéri qu'il ne connoît pas. Auſſi-tôt ce rival arrive : mais qui peut s'oppoſer à la deſtinée? Hélas! il eſt venu un moment trop tard pour prévenir la réſolution de l'infortuné, qui s'eſt plongé ſon poignard dans le ſein. Quel ſpectacle pour cet étranger ! Il oublie ſa maîtreſſe, & ne penſe plus qu'à ſon nouvel ami : il a regret de lui ſurvivre, il envie ſa mort, & en préfere les douceurs aux charmes de l'amour, & au plaiſir de vivre dans les bras de l'objet qu'il aime.

N'eſt-il pas honteux de nous préſenter des faits ſi hors de la vraiſemblance; & les Auteurs ſe plaindront-ils encore de ne pouvoir nous plaire? Ils nous reprocheront de n'aimer que les Anciens, & voudront critiquer juſqu'à

nos enseignes; parce qu'on y a représenté la tête du vieux Johnson (1). Mais quand même vous auriez fait une une bonne piece, savez-vous qu'on ne peut vraiment juger de son mérite que dans le siecle qui la suit, & qu'il n'appartient qu'à la postérité de consacrer

(1) Benjamin Johnson, nommé communément Ben Johnson, célebre Poëte dramatique, étoit fils d'un Maçon de Westminster. Il naquit vers la fin du XVI[e] siecle, & fit ses études dans le College de Cambridge. Il fut obligé de travailler pendant quelque temps, & d'exercer le métier de son pere. On l'a peint tenant une truelle d'une main, & un livre de l'autre. Il est regardé comme un des Réformateurs du Théatre Anglois; & ses Pieces sont plus régulieres que celles de Shakespear. Il a fait un grand nombre de Tragédies & de Comédies; mais ces dernieres ont la préférence. Il mourut en 1637, & fut enterré à Westminster. Son portrait est au-dessus de son tombeau avec cette seule inscription : *O rare Ben Johnson.* C'est probablement une copie de ce portrait, dont on a fait une enseigne.

nos ouvrages ? Les mauvais Drames de nôtre temps se soutiennent à la faveur des ornements dont on les pare, & qui servent à nous les faire goûter. La danse, la musique, les ariettes italiennes, & la rime même, appas séduisants des petits esprits, en voilent tous les défauts. Mais ce qui nous entraîne & nous domine aujourd'hui, passera lui-même un jour de mode, & le bon sens ne sera plus alors à la merci des sots.

LE POEME ÉPIQUE.

Enfin, après une marche pénible, nous voici arrivés au sommet du Parnasse, à cette cime brillante, où le dieu qui y préside répand son éclat sur les Poëtes épiques; qu'il environne de ses rayons. De cette élévation ils considerent avec un juste orgueil les autres Auteurs sous leurs pieds. En effet, c'est ici le dernier degré où peut atteindre l'humanité; & le Poëme héroïque est regardé, à juste titre, comme l'effort

le plus ſublime du génie. Cet ouvrage eſt d'un prix ſi eſtimable, que le monde, depuis ſa création, n'en a encore enfanté que deux, celui d'Homere & celui de Virgile. Auſſi dès que les noms ſacrés de ces grands hommes frappent nos oreilles, un reſpect religieux ſaiſit à l'inſtant l'ame des Poëtes. Autant que l'imbécille eſt au-deſſous du reſte des hommes, & ne differe de la bête que par la figure; autant éblouis à la vue de ces génies ſupérieurs, nous ſentons qu'ils s'élevent au-deſſus de nous. La nature a épuiſé & réuni en eux toutes ſes forces. Des acclamations univerſelles accompagnent leurs noms immortels, & l'éternelle renommée vole ſans ceſſe devant eux. Liſez une fois Homere, vous ne pourrez plus goûter aucune autre lecture. Tous les ouvrages du même genre vous paroîtront maigres, froids & inſipides; les vers vous ſembleront de la proſe; mais liſez-le toujours, & vous ſentirez que cet Auteur vous ſuffit. Si

le Bossu (1) ne nous eût donné son Traité, le monde, comme les peuples de l'Inde, qui adorent un être qu'ils ne connoissent pas, eût admiré ce chef-d'œuvre de l'art comme l'ouvrage d'une main divine, & sans oser porter leur vue audacieuse jusqu'à vouloir en pénétrer les sacrés mysteres, ils se fussent trouvés contents de se sentir inspirés, sans jamais espérer d'être instruits. Mais cet Auteur, perçant ces augustes ténebres, dévoile à nos yeux toute l'adresse & l'enchantement qui y regnent. Il a découvert le germe caché de ces productions admirables, & l'ordre dans le-

(1) René le Bossu, naquit à Paris en 1631. Il étoit fils d'un Avocat général de la Cour des Aydes. Il entra en 1649 chez les Chanoines réguliers de Sainte Genevieve, dont il prit l'habit, & fut employé pendant quelques années à professer la Rhétorique. Il mourut en 1680, âgé de 49 ans. Il a fait un Traité du Poëme Epique qui est assez estimé.

quel elles devoient éclorre, pour en faire croître les heureux fruits. Ce fut sans doute une intelligence céleste qui ouvrit ces rares connoissances à un Auteur si éclairé, & qui, le faisant entrer dans ce labyrinthe, lui mit en main le fil qui devoit l'y conduire. Mais hélas ! que sert aux malheureux mortels d'appercevoir de loin cette terre promise, s'ils ne peuvent jamais y arriver ? La route en est pourtant ouverte à leurs yeux. La voie est toute tracée; mais quel mortel peut avoir assez de force pour y marcher ? Qui réunit à la fois toutes les sciences & tous les talents, & qui les possede à ce point de perfection que ce grand art exige ? Quel est enfin cet homme divin, dont l'heureuse imagination vole au-delà de la courte vue de notre foible raison, & néanmoins, sage dans ses emportements, a toujours à ses côtés, le jugement qui la dirige ? Où trouver ce discernement juste & sûr, qui ne vous laisse, comme Virgile,

rien dire de trop ou de trop peu ? S'il en eſt un, qu'il commence ſans différer, mais qu'il ne s'en tienne pas à mes leçons ; qu'il ſurpaſſe tout ce que je puis enſeigner ; qu'il s'éleve au-deſſus de Cowley & de Milton (1), & qu'il remporte la palme refuſée au Taſſe (2)

(1) Jean Milton, Poëte très-célebre, naquit à Londres en 1606. Cet Auteur a donné différents Ouvrages de Morale, & même de Théologie, ou plutôt de Controverſe. Mais ceux qui lui ont fait le plus d'honneur ſont ſes Poëmes, ſur-tout le *Paradis perdu.* On ſait que Milton fut très-attaché à Cromwel, & qu'il compoſa même pluſieurs écrits en ſa faveur. Il fut obligé de quitter Londres à l'avénement de Charles II à la Couronne ; mais il obtint enſuite une amniſtie de ce Prince. Il mourut en 1674, âgé de 68.

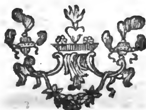
(2) Torquato Taſſo, Poëte Italien très-célebre, naquit en 1544 à Sorrento, ville du Royaume de Naples, & mourut à Rome en 1595, âgé de 51 ans. Il avoit été appellé par le Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape Clément VIII. Ses principaux Ouvrages ſont la *Jeruſalem dé-*

& à Spencer (1) même.

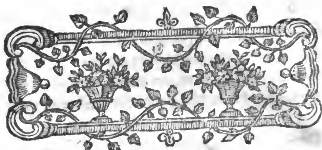
---

livrée, la *Jerusalem conquise*, l'*Aminthe*, *Pastorale*.

(1) Edmon Spencer, Poëte Anglois, né à Londres, vers le milieu du XVIe. siecle, mourut dans la même ville en 1598. Il fut connu & estimé de la Reine Elisabeth, qui lui fit donner plusieurs fois des gratifications. Un des Ouvrages qui fait le plus d'honneur à ce Poëte, est celui qui a pour titre, *la Nymphe Reine*.



POÉSIES
DIVERSES.



HEROÏDE.

*Mademoiselle de *** à Monsieur de ***.*

Pour la derniere fois, après tant de malheurs,
En te disant adieu, je verse encor des pleurs :
Je meurs, & satisfaite en quittant cette vie,
Je ne regrette point les plaisirs qu'on envie,
Et je vois sans chagrin finir de tristes jours,
Dont le Ciel trop long-temps a prolongé le cours.
Vis, malheureux ***, & songe à ma tendresse;
Elle triomphe encore, & malgré ma foiblesse,
Dans cet instant d'horreur, qui va finir mon sort,
Je m'occupe de toi bien plus que de ma mort.
Le barbare destin, qui sans pitié t'accable
Sous le poids rigoureux de sa rage implacable,
Vient se peindre à mes yeux des plus noires couleurs.
Je te vois, cher époux, au comble des malheurs.
J'admire en rougissant ton courage intrépide :
Ton cœur n'a jamais pris que la vertu pour guide.

Environné de maux, de troubles & d'ennuis,
Dénué de secours, absent de ton pays,
Bravant tous les revers, ton ame magnanime,
De te plaindre du Ciel t'auroit fait même un crime.
Sans murmurer jamais de ton sort malheureux,
Tu goûtois la douceur d'être au moins vertueux.
Mon cœur n'a point gardé ce courageux silence,
Qui mieux que les discours fait prouver l'innocence.
Il t'a fait admirer de tes persécuteurs,
Tandis qu'en me plaignant j'augmentois leurs fureurs.
L'Univers est instruit, par ma plume indiscrete,
Des maux que nous causa notre union secrete.
De mes parents cruels quand la barbare loi
Prescrivit à mon cœur de cesser d'être à toi,
Nous osâmes former le projet téméraire
D'abandonner des lieux qu'habite encor mon pere;
Et de nous exiler dans de plus doux climats,
Où l'amour devoit seul accompagner nos pas.
La tendresse aux amants fait rendre tout possible;
Avec moi tu partis : ô jour cher & terrible!
Qui, couronnant les feux de mon fidele amant,
Préparoit à nos cœurs le plus affreux tourment!
Je n'oublierai jamais cet instant plein de charmes,
Qui depuis à mes yeux fit verser tant de larmes,
Où bravant mes frayeurs tu m'engageas ta foi.
Je jurai qu'à jamais mon cœur seroit à toi.

Tu sus bannir bientôt de mon ame tremblante
La crainte & les remords qui troubloient ton
amante,
Le plaisir de te voir, de suivre mon vainqueur,
Effaça promptement l'image du malheur.
Mais ce frivole bien fut de peu de durée.
A peine le soleil, de la voûte azurée,
Eut-il à l'Univers annoncé le repos,
En plongeant ses rayons au plus profond des eaux,
Que notre sort charmant fit place à la tristesse ;
On t'arracha des bras ta femme & ta maîtresse.
Des tyrans inhumains m'entraînent loin de toi ;
Je tombe évanouie en réclamant ta foi.
Leur barbare fureur va jusques à me rendre
Au jour que j'abhorrois, absente de ***.
Quel fut mon déséspoir, quand loin de mon époux,
Je me vis près d'un pere, objet de son courroux ;
Qui, sans être attendri des malheurs de sa fille,
Me bannit pour jamais du sein de ma famille.
Le cruel m'enferma dans un lieu plein d'horreur,
Où, depuis cet instant, livrée à ma douleur,
De soupirs, de regrets j'ai nourri ma tendresse ;
Tes malheurs chaque jour augmentoient ma tristesse.
J'apprenois que mon pere, irrité, furieux,
Poursuivoit mon époux comme un monstre odieux,
Et que pour le fléchir, malgré sa barbarie,
Tu venois t'exposer à toute sa furie ;

Qu'on t'avoit vu cent fois, à ses pieds prosterné,
Chercher à désarmer son courroux obstiné;
Mais qu'hélas ! vainement, innocente victime,
Tu t'offrois à ses coups pour expier mon crime ;
Qu'il t'avoit défendu de paroître jamais
Dans ces funestes lieux, témoins de ses forfaits.
En vain j'osai tracer à tout ce qui respire,
Son injuste fureur & mon cruel martyre,
Nul ne me secourut. Pour comble de tourment,
Dans la rigueur des loix on jugea mon amant.
Tu fus contraint de fuir dans un climat sauvage,
Où ta vertu te mit à l'abri de l'orage.
Tu fus charmer les cœurs, ils plaignirent ton sort,
Et moi, je t'adorois, & desirois la mort.
Enfin, l'heure est venue, & grace à ma misere,
Mes yeux avec plaisir vont quitter la lumiere.
Cet instant, redouté par les mortels heureux,
Tant desiré par moi, va combler tous mes vœux.
Il approche, & je sens que ma foiblesse augmente.
Reçois ces derniers traits de ma main défaillante.
Pour te donner encore un gage de ma foi,
Mon ame prend l'essor & s'élance vers toi.
Cher époux, si mon cœur, qui pour toi fut si tendre,
Peut, après mon trépas, au tien se faire entendre;
Enfin, si cet écrit te parvient quelques jours,
Si tu revois les lieux, témoins de nos amours,
Fais-y graver mon nom, & l'histoire cruelle
Des maux que j'ai soufferts pour te rester fidelle.

Que l'Univers entier ſache que mon malheur
A pu ſeul égaler l'excès de mon ardeur.
Cher époux, je ſuccombe; à peine je reſpire....
Adieu; reçois mon cœur, plein d'amour il expire.



ÉLÉGIE.

DAPHNÉ À DORIS.

QUAND tout en vous, Doris, semble fait pour charmer,
Pourquoi renoncez-vous au doux plaisir d'aimer?
Le Ciel vous fit un cœur vertueux, mais sensible,
Et pour un tendre amant vous seriez inflexible!
L'Amour, quand nous bravons le pouvoir de ses traits,
Se sert, pour nous dompter, de nos propres attraits.
Les plus fieres beautés ne lui sont point rebelles,
Et rien n'échappe enfin à ses fleches cruelles.
Il fait, maître absolu de la terre & des cieux,
Asservir à ses loix & les Rois & les Dieux.
Dans l'air & dans les eaux tout soupire & tout aime;
Tout connoît de l'amour la volonté suprême.
Vous céderez un jour à son pouvoir si doux;
Et que de cœurs, Doris, vont s'enflammer pour vous!
Vos yeux, de la tendresse éloquents interpretes,
Déjà font lire aux miens vos nombreuses conquêtes;

Et parmi tant d'amants épris de vos appas,
Vous n'en trouverez point d'inconſtants ni d'ingrats.
De leur fidélité vos beaux yeux ſont le gage:
La mort finira ſeule un ſi cher eſclavage.
Bien différent, hélas! fut mon ſort en aimant.
Le trait qui m'a bleſſée a cauſé mon tourment.
Amour, tu n'eus pour moi que rigueurs & que peines;
Je n'ai fait que languir ſous le poids de tes chaînes.
Ai-je goûté jamais la douceur de tes feux?
Entre tous les bergers qui m'offrirent leurs vœux,
Malheureuſe! mon cœur choiſit le plus volage.
De ſes ſerments bientôt le traître ſe dégage,
Me laiſſe, hélas! en proie à mes triſtes ſoupirs,
Et vole vers l'objet de ſes nouveaux deſirs.
C'en eſt fait, traître Amour, tu m'as trop maltraitée.
Je renonnce à l'erreur dont je fus enchantée.
Tu peux contre mon cœur épuiſer ton carquois,
Je ne rentrerai plus ſous tes cruelles loix.
Mais ſi j'avois, Doris, vos attraits & vos charmes,
En vain contre ce Dieu ma main prendroit les armes.
Ah! je lui livrerois d'inutiles combats;
On ſe défend bien mal, quand on a tant d'appas.
Goûtez donc les tranſports d'une innocente flamme.
Que le vainqueur des dieux ſoumette auſſi votre ame,
Et puiſſiez-vous, Doris, par un tendre lien,
Enchaîner un amant plus conſtant que le mien.

ÉLÉGIE.

DAPHNÉ.

Qui peut dans ces beaux lieux sans cesse m'attirer !
Quel sujet inconnu m'y force à soupirer !
Sans savoir où je vais, la tristesse me mene
Sur ces bords écartés, arrosés par la Seine.
Ce bocage autrefois me paroissoit charmant ;
Mes moutons dans ces prés s'en alloient bondissant.
Je les suivois sans peine & sans inquiétude ;
De chanter tout le jour je faisois mon étude.
Ce temps heureux n'est plus ; depuis près de six mois
La langueur me desseche & me met aux abois.
Les plaisirs les plus doux n'ont plus pour moi de charmes,
Et ces lieux pleins d'appas augmentent mes alarmes.
Sans but & sans dessein le hasard m'y conduit :
J'y passe à soupirer & le jour & la nuit.
Les bergers du hameau veulent en vain me plaire ;
Rien ne peut m'amuser, qu'un réduit solitaire.
Dans ces bois Céladon à mes regards s'offrit.
Je frémis, & mon front de rougeur se couvrit.
Je voulus m'échapper pour lui cacher ma honte,
Mais ma retraite, hélas ! ne fut point assez prompte.

Il me dit d'un air tendre & rempli de douceur:
Pourquoi me fuyez-vous avec tant de rigueur,
Moi qui de vous aimer fais mon bonheur suprême?
Vous rejettez les vœux d'un berger qui vous aime!
Et vous ne daignez pas, seulement au hasard,
Laisser sur votre amant tomber un seul regard.
Je sentis tout-à-coup redoubler mon martyre;
Dans ce péril pressant je ne pus lui rien dire:
Mais quand il m'eut quittée, hélas! de ma langueur
La cause ne fut plus un secret pour mon cœur.
Ce berger à mes yeux étoit rempli de charmes;
J'aurois voulu le voir, lui conter mes alarmes,
Et je me ressouvins que c'étoit dans ces bois
Que je vis Céladon pour la premiere fois.
C'étoit donc là l'objet pour qui couloient mes larmes,
Et le lieu qui devoit me voir rendre les armes.
L'Amour étoit jaloux de ma tranquillité;
Il vouloit que mon cœur perdît sa liberté.
De Céladon pourtant je fuyois la présence,
Et même je croyois mon cœur d'intelligence.
Mais je connoissois mal ce penchant si flatteur,
Qui conduisoit mes pas sur ceux de mon vainqueur.
Enfin me voilà donc à l'amour asservie;
Je ne le sens que trop, c'est pour toute ma vie.
Il ne me reste plus qu'à cacher mon ardeur,
Et c'est l'unique effort que peut faire mon cœur.

Oui, je lui cacherai ma honteuse foiblesse,
Il n'entendra jamais l'aveu de ma tendresse.
Daphné, sur ses tourments craignant de s'attendrir,
Lui fera payer cher ce qu'il lui fit souffrir.
Je fuirai de ces lieux, témoins de ma défaite,
J'irai m'ensevelir au fond d'une retraite.
Où je ne craindrai pas de rencontrer jamais
Le berger, dont mon cœur redoute les attraits...
Quel dessein! Je pourrois me condamner moi-même
A ne plus le revoir! à lui cacher que j'aime!
Quoi! je fuirois des lieux!... O févere raison!
Pardonne; malgré toi je verrai Céladon.
Pour m'aider à combattre un penchant plein de
charmes,
Tu ne m'offres, hélas! que d'impuissantes armes.
Heureux cent fois ces cœurs glacés par la froideur,
Qui d'un tendre lien ignorent la douceur!
A celui des amants leur sort est préférable.
Hé! qui pourroit troubler leur paix inaltérable?
Exempts de toute crainte, ils n'ont point de desirs.
Ah! leur bonheur, Amour, vaut mieux que tes
plaisirs.



ÉLÉGIE.

Amarante à Philémon.

Vous aimez, Philémon, une jeune bergere
Sensible à votre amour, & digne de vous plaire;
Mais la tendre Amarante aspire au même bien:
Hélas! vous ignorez quel tourment est le sien:
Vous la savez en proie aux plus vives alarmes;
Votre cœur sans pitié peut voir couler ses larmes!
Vous ne connoissez pas combien il est affreux
D'adorer un ingrat qui porte ailleurs ses vœux.
L'amour à vos desirs sans cesse favorable,
Ne fut jamais pour moi qu'un tyran redoutable;
Et si ce Dieu sur vous épuise ses faveurs,
Pour Amarante, hélas! il n'a que des rigueurs.
J'ai voulu jusqu'ici vous cacher ma foiblesse;
Qu'il en a coûté cher à ma vive tendresse!
Je souffre chaque jour le plus rude tourment,
Sans obtenir de vous un regard seulement.
Vous dédaignez les vœux d'une fidelle amante,
Qui, moins belle qu'Iris, est au moins plus constante.
Ah! craignez que l'Amour, qui retient son courroux,
Ne venge enfin l'ardeur qu'il m'inspira pour vous;

Que rendant votre Iris infidelle & volage,
Insensible à vos soins, ainsi qu'à votre hommage,
Des soucis dévorants & des jaloux soupçons,
Sa main dans votre cœur ne verse les poisons.
Cet effrayant tableau n'ébranle point votre ame,
Ma rivale est l'objet de la plus vive flamme.
Vous n'êtes point touché des pleurs que je répands;
Pour fléchir votre cœur mes vœux sont impuissants.
Hé bien, jouissez donc des tourments d'Amarante;
Goûtez l'affreux plaisir d'accabler une amante.
Lorsque pour vous mon cœur brûla des premiers feux,
Tout sembloit lui promettre un sort moins rigoureux.



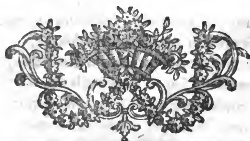
ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.

FLORIS À CÉLADON.

En vain vous triomphez, aimable Céladon ;
L'amour est dans mon cœur guidé par la raison.
Vous n'apprendrez jamais l'excès de ma tendresse,
Et toujours avec soin dérobant ma foiblesse,
Je saurai vous cacher cet amour malheureux,
A qui j'ai défendu de paroître à vos yeux.
S'il osoit, de mes vœux trop fidele interprete,
Vous instruire jamais de ma flamme secrete,
Jusqu'au fond des déserts, évitant mon vainqueur,
J'irois ensevelir ma honte & ma douleur.
Pourrois-je sans rougir soutenir sa présence,
Si l'amour me forçoit à rompre le silence?
C'est donc toi, ma raison, que j'invoque en ce jour ;
Arrache de mon cœur ce tyrannique amour,
Et rends à ma vertu sa premiere puissance.
Je coulois d'heureux jours au sein de l'innocence;
Je ne soupirois point quand je suivois tes loix.
Hélas ! pourquoi, mon cœur, avez-vous fait un choix ?
Ou pourquoi tomboit-il sur l'objet plein de charmes,
Qui me livre sans cesse aux plus vives alarmes ?

Je sens en ce moment que malgré ma fierté,
Céladon m'a ravi mon cœur, ma liberté.
Mais je veux qu'il ignore à jamais sa victoire;
Je veux même effacer son nom de ma mémoire,
Lui cacher pour toujours qu'il a su me charmer,
Et que pour lui mon cœur avoit pu s'enflammer.
Avec soin en tous lieux je fuirai sa présence;
Ses regards me mettroient bientôt hors de défense.
La raison reprendra son empire sur moi;
Amour! c'en est donc fait, je renonce à ta loi.



ÉLÉGIE.

SILVIE À AMARANTE.

Ne vous étonnez pas, trop aimable Amarante,
De me voir chaque jour rêveuse & languissante;
J'aime, & lorsque l'amour est entré dans un cœur,
Vous ne savez que trop qu'il y regne en vainqueur.
Pour l'Univers entier notre ame indifférente,
Ne voit plus rien alors que l'objet qui l'enchante.
Depuis le jour fatal où j'ai vu Corydon,
En vain à mon secours j'appelle ma raison:
Ses reproches, hélas! augmentent ma tristesse,
Et ne me servent point à vaincre ma foiblesse.
Ses rigoureux conseils combattent mes desirs,
Mais mon cœur, malgré moi, pousse encor des soupirs.
Quand ce berger paroît, je me trouble à sa vue;
Une douce langueur dans mes sens s'insinue:
Je voudrois dérober à tout autre qu'à moi
Le plaisir que je goûte à vivre sous sa loi.
S'il connoissoit l'ardeur qui pour lui me dévore,
Peut-être il m'aimeroit. Hélas! que fais-je encore,

Si pour d'autres appas son cœur n'est point épris,
Et s'il n'est pas touché des charmes de Doris!
Sans doute elle a trouvé le secret de lui plaire.
S'il m'aimoit, son amour auroit-il pu se taire?
Les feux dont brûle un cœur éclatent dans les yeux;
Je n'ai point vu les siens briller de ces doux feux.
Il m'aborde sans trouble, il me quitte sans peine;
Est-ce-là de l'amour? est-ce ainsi qu'il enchaîne?
Non, non, je connois bien comment il faut aimer,
Par quel langage enfin l'amour doit s'exprimer;
Corydon, sans secours, a trop su me l'apprendre,
Qu'on sait bientôt aimer, quand on a le cœur tendre!
Sans dessein de me plaire, il s'est fait adorer,
Et je n'ai pu pour moi le faire soupirer!
Il ne m'aime donc pas, tandis, chere Amarante,
Que je brûle pour lui, que son nom seul m'enchante.
Oui, je voudrois toujours l'entendre prononcer,
Ce nom que de mon cœur rien ne peut effacer!
Mais que me sert ici de vous peindre une flamme
Que je dois pour toujours étouffer dans mon ame:
Le cruel Corydon ne m'aimera jamais,
Et ce n'est que pour moi que l'amour a des traits.
Que ne les lance-t-il contre ce cœur rebelle,
Qui résiste à l'attrait d'une flamme si belle!
Mais je n'ai plus d'espoir de jamais l'engager;
Ingrat que sous mes loix l'amour n'a pu ranger,

Que ne puis-je du moins, pour venger ma tendresse,
De quelque autre berger devenir la maîtresse!
D'un cœur tendre & fidele, objet de tes mépris,
Ah ! mieux que toi, sans doute, il connoîtroit le prix.



ÉLÉGIE.

AMARILLE.

TRISTES lieux qu'autrefois je trouvois pleins
de charmes,
Je ne vous verrai plus qu'en répandant des larmes;
Le départ de Tircis efface vos appas,
Et j'ai pour vous l'horreur qu'on a pour le trépas.
Ormeaux, dont autrefois je recherchois l'ombrage,
Vous m'entendrez gémir sous votre épais feuillage;
Et vous, prés émaillés des plus vives couleurs,
Votre riant aspect augmente mes douleurs:
Ah! vous me rappellez ce jour plein de délice,
Où ce berger charmant, par un doux artifice,
De ma bouche arracha l'aveu de mon ardeur,
Aveu que trop long-temps différa ma rigueur.
Hélas! si de brûler pour un objet aimable,
L'on ose faire un crime, il est bien pardonnable;
Que dis-je! il me sembloit qu'en approuvant mon
choix,
L'amour & la raison, d'une commune voix,
M'ordonnoient, me pressoient d'être moins inhu-
maine
Pour le berger charmant dont je causois la peine.

Ils trouverent mon cœur docile à leurs conseils.
Peut-on être rebelle à des ordres pareils?
Une aussi douce loi ne fut que trop suivie,
Mais il m'en coûte, hélas! le repos de ma vie.
Je crains que des appas plus puissants que les miens,
Ne dégagent Tircis de ses tendres liens.
J'éprouve loin de lui le tourment de l'absence,
Et quand je le revois, mon cœur en défiance
Croit toujours dans ses yeux lire son changement.
Ah! quand on aime bien, qu'on s'alarme aisément!
On devroit fuir, Amour, ton cruel esclavage.
Cependant à l'envi sous tes loix on s'engage;
Nous courons, nous volons au-devant de tes coups:
Hélas! tes rigueurs même ont des charmes pour nous.



ÉLÉGIE.

CLORIS.

TRISTE & fombre forêt, que ton obfcurité
Cache Cloris aux yeux d'un amant redouté !
Je ne veux plus revoir ce tyran de mon ame,
Qui dans mes fens troublés a rallumé la flamme.
Je l'avois oublié, ce fuperbe vainqueur,
Qui trop long-temps en maître a régné fur mon cœur.
Il s'eft offert encore à ma vue alarmée ;
Ma tendreffe pour lui foudain s'eft ranimée.
Ah ! fuyons pour jamais fes regards dangereux :
Qu'il ignore fans ceffe & mon trouble & mes feux.
Forêts qui m'écoutez, gardez-vous de l'inftruire
Qu'il eft toujours aimé, que pour lui je foupire ;
S'il favoit mon fecret, mon auftere vertu
Seroit pour me défendre un rempart fuperflu.
Echos qui m'entendez & gémir & me plaindre,
Ne lui redites pas que je le trouve à craindre ;
Il profiteroit trop d'un aveu fi flatteur.
L'ennemi qu'on redoute eft fûr d'être vainqueur.

ÉLÉGIE.

ISMENE.

D'où vient, hélas ! le trouble extrême
Qui sans cesse m'agite & me suit en tous lieux ?
Chaque jour vainement j'importune les Dieux,
Pour obtenir de leur pouvoir suprême
La guérison d'un mal qui déchire mon cœur.
J'y succombe, & je sens qu'une triste langueur,
Consume par degrés le flambeau de ma vie.
Puisque toute espérance à mon cœur est ravie,
Avant que d'expirer découvrons mon tourment :
Oui, je veux à Tircis aller dès ce moment,
Sans feinte dévoiler mon ame.
De lui seul j'attends du secours ;
C'est lui seul que mon cœur réclame ;
Il est l'arbitre de mes jours.
Hélas ! peut-être qu'il possede
L'heureux secret de me guérir !
Si Tircis à mes maux n'apporte aucun remede,
Il faut, je le sens bien, me résoudre à mourir.

EGLOGUES.

JULIE A SILVIE,

EGLOGUE.

Je vais donc te revoir, ô mon ame, ô ma vie!
Depuis près de quinze ans tu m'as été ravie:
Je vais jouir encore, au fein de l'amitié,
De ce plaifir fi pur, des Dieux même envié!
Dans tes embraffements j'expirerai peut-être,
Mais s'ils me font mourir, ils me feront renaître.
Pour mieux comprendre encor quel fera mon bonheur,
Rappelle-toi, Sylvie, avec quelle douleur,
A la fin du Printemps, je vis fur ce rivage
Les odieux apprêts de ton trifte voyage.
Des larmes par torrent coulerent de mes yeux,
Quand il fallut, hélas! recevoir tes adieux.
Je croyois qu'en ces lieux, berceau de notre enfance,
Devoient finir nos jours, filés par l'innocence.
Le bonheur avec nous habitoit ce féjour:
Nous ignorions les traits que peut lancer l'amour.

Un ſentiment naïf, né de la vertu même,
Qui ſeul fait les heureux, ſeul eſt le bien ſuprême,
Nous faiſoit partager nos chagrins, nos plaiſirs,
Et nos cœurs ne formoient que les mêmes deſirs;
Tout, enfin, près de toi me ſembloit plein de charmes,
Et depuis ton départ, tout fit couler mes larmes;
Le Soleil ne fut plus ſi brillant à mes yeux;
Le ciel perdit pour moi ſon éclat radieux:
La fraîcheur que répand l'aurore renaiſſante,
Ne pouvoit ranimer mon ame languiſſante.
Pour moi tous nos ormeaux devinrent des cyprès,
Et nos bocages verds, les plus triſtes forêts.
Les Dieux ont eu pitié de mon état funeſte:
Ils te rendent à moi; je les quitte du reſte;
Ils peuvent ſur ma tête épuiſer leur courroux;
Du malheur l'amitié fait adoucir les coups.
Ils ne m'entendront plus ſoupirer & me plaindre.
Ils ont comblé mes vœux, je n'ai plus rien à craindre.
L'âge d'or va renaître, & nos fertiles champs
Vont retentir encor de nos tendres accents.
Sous tes pas, chaque jour, comme ſous ceux de Flore,
Je verrai les plaiſirs avec les fleurs éclorre;
La paix & le repos vont reprendre leurs droits;
Nous les célébrerons encore dans nos bois,
Et les jeux exilés de ces riants aſyles,
Habiteront encor nos demeures tranquilles.

Enfin, nos cœurs unis vont goûter les vrais biens ;
L'honneur & la vertu formerent nos liens ;
Ils vont les resserrer d'une chaîne nouvelle,
Des siecles à venir nous serons le modele.
D'Oreste & de Pylade on chante les beaux nœuds ;
Que l'amitié nous rende immortelles comme eux !



CLORIS À HILAS,

EGLOGUE.

Brulez, mon cher Hilas, d'une flamme nouvelle,
L'insensible Cloris ne sera plus cruelle.
Je n'ai que trop long-temps combattu votre amour.
A vos desirs enfin je me rends en ce jour.
Ma raison seule, hélas! trop prompte à me défendre,
M'empêchoit de céder au penchant le plus tendre.
Cette raison, jadis si contraire à mes vœux,
Elle-même, en ce jour, applaudit à mes feux.
Vous avez sur mon cœur remporté la victoire:
Aucun autre que vous n'auroit eu cette gloire.
Cher amant, pour Cloris que ce triomphe est doux!
Sa défaite aujourd'hui la flatte autant que vous.
Ne songeons désormais qu'au feu qui nous enchante;
Je jure par l'Amour d'être toujours constante.
Si jamais je trahis mes vœux & mes serments,
Je consens que ce Dieu m'accable de tourments.
Jamais il n'a manqué de punir le coupable;
Je veux que pour Cloris il soit inexorable.
Pour vous, mon cher Hilas, qui, malgré ma froideur,
Brûliez pourtant pour moi d'une si vive ardeur,

Rien peut-il égaler votre tendreſſe extrême ?
En ce jour où mon cœur vous apprend qu'il vous
aime,
Cloris, dont vos regards alarmoient la pudeur,
Aujourd'hui, ſans rougir, vous nomme ſon vain-
queur.
Brûlons donc l'un pour l'autre, & d'une égale
flamme,
Confondons nos deux cœurs, & n'ayons plus
qu'une ame.
Dans le ſein du bonheur ranimons nos deſirs,
Et puiſſent les Dieux même envier nos plaiſirs.



PHILIS,

EGLOGUE.

Je vous revois enfin, bocages enchanteurs,
Vous qui fûtes témoins de mes vives douleurs,
Apprenez en ce jour mon bonheur & ma gloire:
J'ai sur le fier Lycas remporté la victoire,
Ce cœur, que je croyois insensible pour moi,
Gémissoit en secret, & vivoit sous ma loi.
Hier, en m'abordant d'un air soumis & tendre,
Il me fit cet aveu, que je brûlois d'entendre.
Mon silence, mon front, que couvrit la rougeur,
Tout dut l'instruire, hélas! du secret de mon cœur.
Mais il va me quitter, cet amant plein de charmes!
Que son cruel départ me coûtera de larmes!
Je ferai répéter aux vallons, aux forêts,
Et mes tendres soupirs, & mes tristes regrets.
Les échos seront seuls confidents de mes peines;
Mes pleurs arroseront les côteaux & les plaines;
Et jusqu'à son retour je n'aurai de douceur
Qu'à prononcer cent fois le nom de mon vainqueur.
Mais puis-je m'affliger, quand je sais qu'il m'adore?
Mes yeux ont allumé le feu qui le dévore.
Je suis sûre qu'il m'aime, & qu'il n'aime que moi:
En m'apprenant sa flamme, il m'a juré sa foi.

Hélas ! en ce moment il ignore peut-être
Que de mon tendre cœur l'amour l'a rendu maître.
Quel feroit mon bonheur, s'il étoit informé
Qu'avant qu'il m'aimât même, il fut long-temps aimé !
Ma vertu vainement condamnoit ma foiblesse,
Un regard de Lycas ranimoit ma tendresse.
Je sentois un penchant qui m'entraînoit vers lui ;
Mes efforts superflus augmentoient mon ennui :
Ma langueur me plaisoit, je chérissois mes larmes ;
Le croyant même ingrat, je lui trouvois des charmes.
J'admirois son esprit, ses graces, ses appas,
Jusques aux qualités que peut-être il n'a pas.
A présent qu'à mon cœur son ardeur est connue,
Je devrois craindre, hélas ! de rencontrer sa vue.
Pourrai-je, en le voyant, lui laisser ignorer
Les tendres sentiments qu'il a su m'inspirer ?
Non, non, je m'armerois d'une cruauté vaine.
Ah ! son triomphe est sûr, ma défaite certaine.
N'importe, cher Lycas, vous saurez quelque jour,
Que vos feux sont payés du plus tendre retour.



AMARANTE ET DAPHNIS,

EGLOGUE.

Un matin que l'aurore, en commençant son cours,
Annonçoit aux humains le plus brillant des jours,
La bergere Amarante, au sein d'un bois tranquille,
Alloit contre l'amour chercher un vain asyle;
Elle veut y cacher ses dangereux attraits;
Mais son berger la suit jusqu'au fond des forêts:
Le soin de son troupeau n'occupe plus son ame;
Le tendre & beau Daphnis, tout entier à sa flamme,
Négligeant ses moutons, autrefois si chéris,
Ne songe qu'à l'objet dont son cœur est épris.
La bergere craignoit qu'un regard moins sévere
Ne fît croire au berger qu'il avoit su lui plaire,
Et que cédant enfin à l'amoureux tourment,
Un triomphe facile attendoit son amant.
Cette crainte obligeoit Amarante à la fuite;
Et d'un berger trop cher évitant la poursuite,
Elle alloit dans les bois dès la pointe du jour,
Croyant fuir à la fois & Daphnis & l'amour.
C'étoit-là qu'agitée, & dans un trouble extrême,
Elle se demandoit: Suis-je bien à moi-même?
N'aimé-je pas Daphnis? J'en tremble; mais hélas!
Craindrois-je de le voir, si je ne l'aimois pas?

Je le fuis à regret ; ma résistance est vaine,
Et mon cœur, malgré moi, prend pitié de sa peine.
Ce n'est point l'amitié qui m'inspire aujourd'hui
Ce sentiment si vif, qui m'intéresse à lui.
Quand je vois ce berger, mon ame est toute émue ;
J'évite ses regards, & je suis éperdue.
Sans rougir, à présent, je ne puis écouter
Des serments qu'autrefois il me vit rejetter.
Ce sont-là de tes coups, puissant Dieu de Cythere :
Pour toi ce n'est qu'un jeu de vaincre une bergere ;
Et son hommage encor seul ne te suffit pas :
Tu veux que dans tes fers nous trouvions des appas,
Et tu nous fais chérir jusques à tes caprices.
En se plaignant de toi l'on goûte des délices.
Oui, je dois l'avouer, je sens de la douceur
A redire en ces lieux que Daphnis a mon cœur.
J'y suis seule, & j'y peux soupirer sans contrainte ;
Aux échos d'alentour je puis parler sans feinte.
Cet aveu, ces soupirs que j'ose ici former,
Sans doute dans mon cœur devroient se renfermer.
Hélas ! en les cachant j'accroîtrois mon martyre :
Les échos à Daphnis iront-ils les redire ?
C'est-là l'unique bien dont je puisse jouir.
Ne me privé-je pas d'un assez grand plaisir,
En fuyant sa présence, en souffrant qu'il ignore
Qu'un feu pareil au sien en secret me dévore.
S'il savoit que mon cœur de ses maux est touché !...
Non loin d'elle Daphnis s'étoit tenu caché.

Le respect l'empêchoit d'aborder sa bergere,
Craignant de lui revoir encor cet air févere
Qui l'avoit mille fois fait mourir de douleur.
Mais dès qu'il eut appris qu'il étoit son vainqueur,
Transporté de plaisir, sa passion ardente
Le fit voler soudain aux genoux d'Amarante.
Que de tendres discours! quel entretien charmant!
Pour les bien rendre, hélas! il faudroit être amant.
Daphnis, plein des transports qu'il ignore lui-même,
Craint d'être dans l'erreur, & son bonheur suprême
A ses yeux étonnés semble un enchantement:
Pouvoit-il espérer un tel contentement?
Cependant la bergere, interdite & tremblante,
Dont le tendre embarras à chaque instant augmente,
Le visage couvert d'une aimable rougeur:
Vous savez maintenant le secret de mon cœur,
Lui dit-elle; l'amour en ce lieu m'a trahie,
Et je devrois vous fuir le reste de ma vie.
Mais lui-même mon cœur s'oppose à ce dessein;
Pour cesser de vous voir mon effort seroit vain.
De mon amour pour vous je ne fais plus mystere;
Aimez-moi, ce bien seul saura me satisfaire.
Notre fidélité fera notre bonheur.
Puissai-je, cher Daphnis, régner sur votre cœur,
Comme vous régnerez sur celui d'Amarante!
L'heureux berger se jette aux pieds de son amante,
Embrasse ses genoux, & lui jure cent fois
Que fidele à l'amour, il mourra sous ses loix.

CHLOÉ,

EGLOGUE.

J'ATTENDS dans ce séjour l'objet qui m'a su plaire;
Je lirai dans ses yeux son amoureuse ardeur:
C'est à moi qu'il doit son bonheur.
Me voir & m'adorer est son unique affaire.
Il m'a juré cent fois de m'aimer à jamais,
Et j'en crois ses serments bien plus que mes attraits.
Ils pourroient m'assurer qu'il me sera fidele;
Mais par des nœuds plus sûrs j'ai su me l'attacher.
O vous qui ne cherchez que conquête nouvelle,
N'espérez pas de le toucher:
Un cœur tendre & constant seul a droit de lui plaire;
D'une simple bergere il aime la candeur.
Sans art je lui parus sévere;
Sans art de même il devint mon vainqueur.
Ah! qui méritoit plus de régner sur mon cœur!
Je chéris le moment où j'ai rendu les armes;
Loin d'en rougir, je m'applaudis d'un choix
Qui range Alcidon sous mes loix.
Quand viendra-t-il, hélas! ce berger plein de charmes?
Sans lui tout languit en ces lieux,
Mais tout s'animera par l'éclat de ses yeux.

Amour, qui me connois ſi ſenſible & ſi tendre,
Ne te laſſes-tu point de me voir ſoupirer ?
Alcidon près de moi tarde trop à ſe rendre ;
Ah ! vas lui dire, Amour, qu'il ſe fait trop attendre,
Et prends pitié des maux qu'il me fait endurer.
C'eſt pour lui ſeul que je reſpire ;
Je voudrois en vain m'interdire
Le doux plaiſir que je goûte à l'aimer.
Un objet qui ſait le charmer,
Sur un cœur tendre a toujours trop d'empire.



AMINTE,

EGLOGUE.

Quel plaisir, dans ce jour, vient enchanter mon
ame !
Je vais revoir enfin le berger qui m'enflamme ;
Non plus comme autrefois insensible pour moi,
Mais constant, mais fidele, & soumis à ma loi.
Je me rappelle encor ce moment plein de charmes,
Où j'ai vu Corylas me rendre enfin les armes ;
Moment que je chéris cent fois plus que le jour,
Puisqu'il a donné l'être au plus charmant amour.
Depuis que j'ai sur lui remporté la victoire,
Tout semble célébrer mon bonheur & ma gloire.
Moment cher à mon cœur, instant délicieux !
Je l'attends, ce berger, il va combler mes vœux.
Je vais lui témoigner l'excès de ma tendresse ;
Mais dans les doux transports d'une charmante
ivresse,
Je crains que ma raison n'abandonne mon cœur,
Lorsqu'il recherche, hélas ! un plaisir trop flatteur.
Mais qu'ai-je à craindre enfin ? J'aime, c'est assez
dire,
Pour absoudre à mes yeux cet aimable délire.
Ma sévere vertu me défendroit en vain
De suivre les attraits de l'amoureux destin.

Je sens trop que mon cœur, à ses ordres rebelle,
Brûlera pour jamais d'une flamme si belle.
Je ne puis résister au pouvoir de l'amour;
Je chéris son empire. Hélas! tout en ce jour
Me dit qu'à Corylas il faut enfin me rendre,
Si l'amour près de moi le ramene aussi tendre.
Oui, ces chiffres, tracés des mains de mon amant,
De sa fidélité me sont un sûr garant.
Il ne venoit ici que pour me rendre hommage,
Et quand je n'étois pas dans ce charmant bocage,
Il écrivoit pour moi ce que sentoit son cœur;
M'en faire appercevoir faisoit tout son bonheur.
Pourrois-je bien encor lui paroître sévere?
Non, non, pour Corylas je veux être sincere,
Lui découvrir l'ardeur dont mon cœur est charmé,
Le rendre heureux, lui dire enfin qu'il est aimé.



SUR L'ABUS DES PLAISIRS.

Mes yeux se sont ouverts, mon ivresse est passée;
J'arrache enfin le trait dont j'eus l'ame blessée.
Fuyez, plaisirs, fuyez; & vous, tendres langueurs,
Pour jamais je renonce à vos fausses douceurs.
Perfide volupté, syrene enchanteresse,
Ne me présente plus, dans ta coupe traîtresse,
Ce breuvage fatal, délicieux poison,
Qui corrompt à la fois le cœur & la raison.
J'ose à peine en tremblant me retracer l'image
De ces plaisirs trompeurs, qui furent ton ouvrage;
O frivoles attraits, qui m'avez su charmer,
Je n'ai que trop perdu de temps à vous aimer:
Je le regretterai le reste de ma vie;
J'avois quitté pour vous le bonheur que j'envie;
Cette paix si vantée aux malheureux mortels,
A qui, sans la connoître, ils dressent des autels,
Fut ravie à mon cœur dès ma plus tendre enfance,
Par l'ennemi cruel de la foible innocence,
Par vous, tyrans flatteurs, qui d'un fatal lien
Enchaînez la jeunesse à l'ombre d'un faux bien.
J'ai ressenti l'amour, il a su me séduire;
J'ai vécu trop long-tems sous son cruel empire.

Ah!

Ah ! je me figurois le suprême bonheur
Renfermé dans l'attrait d'une tendre langueur.
J'avalois ce poison, j'y trouvois des délices ;
J'ignorois de ce Dieu les rigueurs, les caprices
La jalousie, enfin, par ses soupçons affreux,
N'avoit osé troubler la douceur de mes feux.
Mais que j'ai payé cher ces instants agréables!
Plus les plaisirs sont vifs, & moins ils sont durables.
De peines, de regrets ils sont toujours suivis ;
L'amour marche entouré des plus cruels soucis.
De mes erreurs, enfin, ma raison indignée,
Se vengea : je me vis aux remords condamnée.
Ce n'étoit point encor l'amour de la vertu
Qui déchiroit mon ame & mon cœur abattu ;
Je poussois des soupirs, mais c'étoit de tendresse :
Je regrettois l'amour en pleurant ma foiblesse.
Utile repentir ! tourment cher à mon cœur !
C'est à toi cependant que je dois mon bonheur.
Tu m'as fait retrouver cette philosophie
Qui fera désormais la regle de ma vie.
Insensible à présent, je vois d'un front serein
Les grandeurs s'éclipser du soir même au matin.
Les honneurs, les plaisirs n'ont plus rien qui m'enchante ;
Ils ne séduiront plus mon ame indifférente.
Oui, mon cœur, pour jamais affranchi de ses fers,
Méprise les faux-biens de ce vil Univers.

Où ſans ceſſe entraîné d'abymes en abymes,
Les mortels ſans remords s'abandonnent aux crimes;
Ils ſe plongent ſans honte au ſein des voluptés;
Leur encens ſe prodigue à de vaines beautés;
On les voit tous courir après un bien frivole,
Qui toujours à leurs yeux ou s'éclipſe ou s'envole.
Loin du parfait bonheur le plaiſir les conduit:
Ils le cherchent par-tout, & par-tout il les fuit:
Trop digne prix d'un cœur qui marche avec audace
Loin du ſentier ſacré que la vertu lui trace.
O vertu! c'eſt à toi que l'on doit recourir;
Dans tes bras déſormais je veux vivre & mourir.
Viens, vole à mon ſecours, ranime mon courage,
Sans toi je ſuis toujours prête à faire naufrage.
Sois mon ſoutien, ma force, & guide tous mes pas.
Dans toi ſeule mon cœur trouve de vrais appas.
Si mes vœux ſont tardifs, ils en ſont plus ſinceres;
L'on ne ſent ſes beſoins qu'au comble des miſeres.
Qui jamais ne ſuivit que tes aimables loix,
Marche mal affermi dans tes ſentiers étroits.
Moi qui connois l'horreur de ta cruelle abſence,
Tu peux tout eſpérer de ma perſévérance.
Tu verras, ô vertu! mon cœur humble & ſoumis,
Te venger des écarts qu'il s'étoit cru permis.

BOUQUET

A MA SŒUR.

Brillantes fleurs, votre ſort eſt charmant;
Vous allez ſervir d'ornement
Au ſéjour qu'Erato s'eſt choiſi pour aſyle,
Quand loin d'une troupe futile
Elle veut en ſecret exercer ſes talents.
C'eſt-là que, par les plus doux chants,
Elle rend plus touchante encore
Cette langue où *Mirtil*, à l'objet qu'il adore,
Exprime ſon tendre tourment.
On dit qu'il aima conſtamment;
Mais ce berger, qu'on cite pour modele
Des amants tendres & conſtants,
A ſa bergere, hélas! fût-il reſté fidele,
S'il eût vécu de votre temps.

AUTRE

A LA MÊME.

Pour former un bouquet qui fût digne de toi,
J'aurois voulu, jeune Glicere,
Avoir toutes les fleurs qui naiſſent à Cythere;
De les cueillir l'Amour auroit fait ſon emploi,

S'il en eût pu trouver, dans ce riant asyle ;
Autant qu'en toi le Ciel a mis d'appas.
Mais sa recherche, hélas ! fut inutile,
Et l'Amour y perdit ses pas.
Me voilà bien embarrassée,
Lui dis-je avec colere ; il me faut un bouquet.
Calmez votre ame courroucée,
Me répondit ce Dieu, votre bouquet est prêt.
A l'aimable Glycere offrez cette hyacinthe ;
On y voit sa candeur empreinte ;
C'est son image trait pour trait.
De toutes les couleurs le blanc forme l'ensemble ;
Glycere, que les Dieux comblerent de présents,
De même dans elle rassemble
Tous les charmes, tous les talents.



MADRIGAL.

Qui pourroit mieux ſavoir comme il faut qu'on
vous aime,
Que celle que l'Amour inſtruit à vous aimer ?
Chaque jour dans vos yeux ce Dieu ravit lui-même
Tous les feux dont il vient ſans ceſſe m'animer ;
Et par la douce ivreſſe où ſe plonge mon ame,
Je ne ſais quelquefois, dans ce trouble charmant,
Si l'objet pour lequel mon cœur eſt tout deflamm
N'eſt pas le tendre Amour que j'ai pour mon am

AUTRE.

Celle qui ſe plaît à m'entendre
Soupirer la nuit & la jour,
Ignore juſqu'au nom d'amour ;
Sans elle cependant je n'aurois pu l'apprendre.

AUTRE.

Qu'une paſſion mal éteinte
Eſt facile à ſe rallumer !
Mon cœur brûle encor pour Amynte
Des feux dont il ſut m'enflammer.

Dans ſes yeux j'ai vu l'Amour même
Me reprocher mes vains efforts ;
Et par les plus tendres tranſports,
Condamner ma rigueur extrême.
Pardonne, mon berger, n'accuſe point mon cœur;
Il fut toujours à toi, puiſqu'il reſpire encore.
C'eſt dans tes bras, cher objet que j'adore,
Que la premiere fois je connus le bonheur.
Viens me rendre mon exiſtence ;
Elle eſt en toi, ſi tu m'aimes toujours,
Et ce n'eſt que par ta préſence,
Que tu peux déſormais en prolonger le cours.

IN-PROMPTU.

Je l'eſtimois jadis aux yeux de l'Univers;
Mon amitié pour elle étoit extrême,
Aujourd'hui, malgré ſes travers,
Je me le cache, mais je l'aime.



CHANSONS.

Ce qui fait plaire
Aux cœurs ambitieux,
D'une bergere
Ne peut combler les vœux.
Je le sens bien,
Le beau berger que j'aime
Est pour moi le bonheur suprême,
Le reste n'est rien.

Qu'une autre chante
Les plaisirs de la Cour:
En vain l'on vante
Ce fortuné séjour;
Je le sens bien, &c.

Jupiter même
Viendroit m'offrir ses vœux,
Son diadême
Brilleroit à mes yeux;
Je le sens bien, &c.

Dans ce bocage,
Chaque jour Lycidas
Vient rendre hommage
A mes foibles appas:
Je le sens bien, &c.

AUTRE

L'OBJET qui m'enchante
Revient dans ces lieux,
Le rossignol chante
Son retour heureux.
Tout semble redire
Jusqu'au fond des bois,
Le nom de Thamire,
Dont je suis les loix.

LA brillante aurore,
Dans ce beau séjour,
Pour ce que j'adore
Hâte son retour.
C'est pour lui que Flore,
Au sein de nos champs,
Semble faire éclorre
Les dons du Printemps.

COURONNE ma flamme,
Amour, viens m'unir
Au bien que mon ame
Peut seul ressentir.
Aux yeux de Thamire,
Embellis mes traits:
Mon cœur ne respire
Que pour tes bienfaits.

AUTRE.

L'AUTRE jour, Lycas en ces lieux, (*bis*)
Vint m'offrir son cœur & ses vœux :
Il m'aime & je l'aime;
Qu'il a d'appas,
Lycas !
C'est l'Amour même.

IL m'aborda d'un air soumis, (*bis*)
De mes charmes il fut épris;
Il m'aime, &c.

DANS ses yeux je lus son ardeur; (*bis*)
Dans les miens il lut son bonheur :
Il m'aime, &c.

L'AMOUR, en comblant ses plaisirs, (*bis*)
Ne put éteindre ses desirs.
Il m'aime, &c.

AUTRE.

A L'OBJET qui m'à su charmer
Je ne crains plus d'avouer ma défaite;
En vain ma raison veut s'armer
Contre l'attrait de ma flamme secrete.
Dans les transports de mon ardeur,
Quand je pourrois lui cacher ma foiblesse,
Mes yeux, complices de mon cœur,
Découvriroient l'excès de ma tendresse.

Toi, qui formas de si doux nœuds,
A mon amant vole apprendre ma flamme;
Amour, pour combler tous mes vœux,
Dis-lui que seul il occupe mon ame.
S'il peut douter de mes serments,
Pour son bonheur, prends tes plus fortes armes;
Peins-lui l'ardeur que je ressens
Des mêmes traits dont tu m'as peint ses charmes.

AUTRE.

Bocages toujours verds, jardins délicieux,
Soyez les seuls témoins de mon sort malheureux.
La beauté pour qui je soupire,
M'a banni pour jamais;
Je ne verrai plus ses attraits:
Quel est l'excès de mon martyre!
Il me faut cacher mon amour,
Même à l'objet qui l'a fait naître;
Ce n'est qu'à vous, charmant séjour,
Qu'il m'est permis de le faire paroître.

AUTRE.

Mon amant revient dans ces lieux,
Quel plaisir pour mon ame!
Je reverrai dans ses beaux yeux,
Sa tendre & vive flamme.
Pourrai-je à mon tour
Marquer mon amour
A celui qui m'enflamme?

Si je ne craignois mon amant,
Je ferois bien plus tendre;
Si je croyois qu'il fût conftant,
Je pourrois bien me rendre.
Malgré mon ardeur,
C'eft donc un bonheur
Qu'il ne puiffe m'entendre.

Bien fouvent, fans favoir comment,
Un amant nous engage :
Réfifte-t-on bien aifément
A fon tendre langage?
Il faut l'éviter,
Ne pas l'écouter,
Si l'on veut être fage.

AUTRE.

Dans ce lieu folitaire,
Loin du bruit de la Cour,
J'adore ma bergere,
Et lui dis chaque jour:
Adorable Glycere,
Toi feule fais charmer,
Mais le bonheur de plaire,
Vaut-il celui d'aimer?



AUTRE.

RIANT séjour, aimable plaine,
Vous offrez à mes yeux un spectacle charmant;
Mais je n'y vois pas mon amant,
Et vous redoublez ma peine.

AUTRE.

POURROIT-ON voir Corysandre,
Sans ressentir de l'amour!
Ses regards sont trop entendre
Qu'elle est tendre;
Pour se rendre,
Il ne faut la voir qu'un jour;
Vient-elle dans un bocage,
Elle y ramene les jeux;
Tous les cœurs sur son passage
En secret forment des vœux;
Mais aucun n'a l'avantage
De pouvoir se dire heureux.

AUTRE.

VENEZ, ma chere Isabelle,
Venez combler mes desirs:
Ah! que je vous trouve belle!
La cruelle
Je l'appelle;
Elle est sourde à mes soupirs.

Quand je vois sur la fougere
Ce tendre objet de mes feux,
Je lui dis : Jeune bergere,
Que vos moutons sont heureux :
Pourquoi ne puis-je vous plaire,
Et me voir aimé comme eux ?

AUTRE.

Quand l'amant qui m'engage
Me dit qu'il va mourir,
Je n'ai plus le courage
De le faire souffrir.
Je deviens moins cruelle ;
J'accuse ma rigueur :
Pourvu qu'il soit fidele,
Je lui promets mon cœur.

AUTRE.

Croyez-moi, beau Sylvandre,
Renoncez à l'amour :
Vous ne devez attendre
De moi d'autre retour
Qu'une amitié sincere ;
En amour ce n'est rien.
Vous ne pouvez me plaire ;
Vous m'entendez trop bien.

Fin du Tome sixieme.

Errata du sixieme volume.

PAGE 25, *ligne* 8, l'offre de son cœur plus flatteuses, *lis.* flatteuse.

Pag. 75, *lig.* 10, piété, *lis.* pitié.

Pag. 203, *lig.* 6, traite, *lis.* traits.

Pag. 296, *lig.* 7, forment, *lis.* forme.

